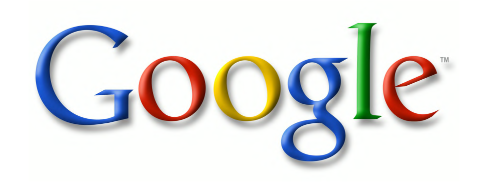





In Pietate et Studio
Pax Mentis




PATRIMOINE
de
l'Université
de Gand

Bd. De La Montagne
Can Grm 1801

J. J. Desmet pbr.

cf. sur les Missions du Paraguay
Chateaubriand in Génie du Christia-
nisme:
Nicolas du Toict: Historia
provinciae Paraquariae
auctore Nicolao del Techo
sur ces missions cf
de Decker Miss. cath
p. 216 n/ XXII a Muratori

RELATION DES MISSIONS DU PARAGUAI,

Traduite de l'Italien de M. MURATORI.



A PARIS,
Chez BORDELET, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis le Collége de Jésuites, à Saint Ignace.

M. DCC. LIV.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

LES motifs qui ont engagé le célébre M. Muratori à donner cet Ouvrage au Public, sont les mêmes qui m'ont engagé à le traduire. Toutes les personnes qui s'intéressent sincérement aux progrès & à la gloire de la Religion le liront, j'espére, avec une véritable satisfaction. Et ceux qui cherchent à s'instruire en lisant y trouveront peut-être de quoi contenter leur curiosité.

C'est un avantage bien décisif, ce me semble, pour un Ouvrage tel que celui-ci, d'avoir été composé par un homme du mérite & de la réputation de M. Muratori. On s'est plaint quelquefois de ce que l'on

ne connoiſſoit le *Paraguai* que par les Relations des Jéſuites. Celle que nous préſentons au Public, vient d'un Sçavant qui ne tenoit à la Société par aucun des liens qui peuvent rendre un Auteur ſuſpect.

On pourroit objecter que M. Muratori paroît avoir travaillé le plus ſouvent ſur les Mémoires des Jéſuites. Il a prévenu lui-même cette objection, & il répéte en pluſieurs endroits de ſon Ouvrage qu'il n'a rien omis pour s'aſſûrer de la vérité des faits qu'il écrivoit, & qu'il n'a rien avancé dont il ne fût certain.

Diverſes circonſtances lui avoient fourni l'occaſion de s'inſtruire à fond ſur la matiere qu'il vouloit traiter, & ſpécialement les fréquens entretiens qu'il avoit eus avec le Prince de Santo-Bueno.

Après avoir été pendant plu-

ſieurs années Viceroi du Pérou, ce Prince revenu en Italie, où il avoit pris naiſſance, fit un aſſez long ſéjour à Boulogne. Les importantes fonctions qu'il avoit remplies dans les Indes l'avoient mis à portée de bien ſçavoir tout ce qui ſe paſſoit dans les pays de l'Amérique Méridionale ſoumis à la domination Eſpagnole. Il ſe fit un plaiſir de communiquer à M. Muratori les lumieres dont il avoit beſoin pour compoſer cet Ouvrage. Je ne parle point des autres ſources indiquées par le célébre Auteur Italien. Je me contente d'obſerver avec lui que tant d'atteſtations envoyées en Eſpagne d'année en année par les Evêques, & par les Gouverneurs des Provinces dont dépendent les Miſſions du Paraguai, forment en faveur des

Missionnaires une preuve aussi démonstrative qu'on la puisse avoir en ce genre.

Après s'être assûré des faits essentiels par toutes les voies que la prudence & la pénétration d'un vrai Sçavant, peuvent suggérer ; que M. Muratori s'en soit rapporté aux Missionnaires pour le reste ; c'est ce qu'il semble qu'on ne sçauroit blâmer sans beaucoup d'injustice & de prévention.

La connoissance de la vérité ne fut pas le seul fruit que M. Muratori tira de ses recherches sur les Missions du *Paraguai*, il y trouva une espéce de plaisir qu'il n'appartenoit pas à tout le monde de goûter comme lui. A la vue des victoires qu'a remportées & que remporte tous les jours la Religion dans le nouveau Monde, il fut transporté de la joie la plus vive. Les glorieuses con-

quêtes des Miniſtres de l'Evangile ; tant d'ames arrachées à la plus groſſiere idolâtrie, tant de Peuples qu'on eût pris auparavant plûtôt pour des bêtes brutes & féroces que pour des hommes, rangés ſous les étendards de Jeſus-Chriſt, & capables par leur ferveur de faire revivre à nos yeux les plus beaux tems de la primitive Egliſe, remplirent ſon cœur de la plus douce conſolation. De-là cette eſpéce d'effuſion avec laquelle il parle des Miſſions du *Paraguai*. Il invite tous les vrais Catholiques à lire ſon Livre, & à jouir d'un ſpectacle qui fait tant d'honneur à l'Egliſe; qui prouve évidemment qu'elle conſerve encore le premier eſprit du Chriſtianiſme, tranſmis par Jeſus-Chriſt à ſes Apôtres ; eſprit qu'on chercheroit en vain chez les Hérétiques. Notre ſçavant Auteur oſe les défier de

produire en leur faveur quelque chose de semblable.

M. Muratori n'étoit pas de ces Sçavans que la science enfle, & qui, parcequ'ils ont fait dans les Sciences humaines quelques progrès inconnus au reste des hommes, s'imaginent que tout est soumis à leurs lumieres, qui craindroient de se rapprocher trop du vulguaire s'il témoignoient pour la Religion le respect qui lui est dû. Ses vastes connoissances ne servirent qu'à fortifier sa foi. Non seulement il respecta la Religion ; mais il l'aima tendrement. Ce même homme qui a mis au jour tant d'Ouvrages, presque dans tous les genres de Littérature sçut se ménager du tems pour composer divers ouvrages de piété. Mais il n'en est point où son attachement pour l'Eglise, paroisse davantage que dans celui dont nous donnons la

traduction. On y voit combien étoit vif l'intérêt qu'il prenoit aux succès de la Religion. Tout y respire ce zéle sage & animé tout à la fois qui caractérise le vrai Chrétien.

J'ai fait dans ma Traduction quelques légers changemens à l'Ouvrage du Sçavant Italien ; & il est nécessaire que j'en rende un compte éxact à mes Lecteurs.

Je n'ai rien ajoûté, si ce n'est en un ou deux endroits quelques éclaircissemens que j'ai jugés nécessaires. Ils ne remplissent pas en tout la valeur de six pages : d'ailleurs ils roulent sur des points peu essentiels. Telle est la Description que j'ai donnée de l'*Herbe du Paraguai*, dont M. Muratori parle en plusieurs endroits sans nous dire ce que c'est.

J'ai retranché avec un peu plus de liberté ; c'est-à-dire, que j'ai

ſupprimé les répétitions avec quelques détails inutils & totalement étrangers à la matiére dont parle ce Livre. L'Ouvrage de M. Muratori manque quelquefois d'ordre. J'ai tranſporté d'un Chapitre à l'autre certains faits qui ne me paroiſſoient pas être à leur place, & je les ai rapprochés de ceux auxquels ils avoient plus de rapport.

M. Muratori emploie les premiers Chapitres de ſon Ouvrage à nous donner une deſcription aſſez prolixe des Pays de l'Amérique Méridionale, qui ſont ſoumis à la Nation Eſpagnole. Il dit lui-même, qu'il écrit pour des gens peu inſtruits de ce qui regarde cette partie du nouveau Monde, & que parmi ſes Lecteurs, il s'en trouvera peut-être plus d'un qui ignore juſqu'au nom même du *Paraguai*. Comme on eſt communément beaucoup plus inſtruit en France,

j'ai réduit sa notice à la moitié de la longueur qu'il lui avoit donnée. J'en ai néanmoins conservé le fonds ; & spécialement ce qui peut répandre quelque lumiere sur le sujet principal de ce Livre. On la trouvera peut-être encore un peu trop longue, mais en qualité de Traducteur je n'ai pas cru devoir abréger davantage.

Le seul endroit où je n'aie pas suivi fidélement mon Auteur, c'est celui où il est parlé des cruautés éxercées par les premiers Espagnols qui aborderent en Amérique. N'eût-on rien dit que de vrai sur cet article, il est inutile d'insister sur ces détails odieux. Et il y a, ce me semble, une espéce d'injustice à remettre si souvent sous les yeux des Espagnols d'aujourd'hui la conduite que tenoient leurs ancêtres il y a deux siécles. Les liens étroits qui unissent l'Es-

pagne à la France, les justes éloges que mérite à tant d'égards la Nation Espagnole, surtout dans un tems où elle devient de jour en jour plus florissante, éxigeoient de notre part des attentions, & une réservé que personne ne trouvera déplacées.

Quant à ce qui concerne proprement les Missions du *Paraguai*, j'ai été beaucoup plus circonspect, & je me suis attaché à rendre plus fidélement mon Auteur. Je l'ai suivi dans les plus petits détails. J'ai pourtant encore beaucoup abrégé; mais c'a été uniquement en resserrant le style qui est peut-être un peu trop diffus dans l'Ouvrage de M. Muratori, & en retranchant tout ce qui sentoit trop le Panégyrique. La meilleure maniere de louer, c'est par le récit des faits. Ceux qu'on lit ici, sont, je crois, assez éclatans, &

ſont aſſez par eux-mêmes l'éloge des Miſſionnaires du *Paraguai*, ſans qu'il ſoit beſoin d'ajoûter des réflexions qui en faſſent ſentir le prix & la valeur. Il n'eſt pas juſqu'au Titre qui m'a paru avoir en Italien quelque choſe de trop pompeux. M. Muratori a intitulé ſon Livre : *Il Chriſtianeſimo felice nelle Miſſioni de Padri della Compagnia di Gieſu nel Paraguai* ; c'eſt-à-dire : Le Chriſtianiſme floriſſant dans les Miſſions du *Paraguai*, par les ſoins des Peres de la Compagnie de Jéſus. Je l'ai réduit à la plus grande ſimplicité. J'ai cru ne faire en tout cela que profiter du privilége qu'a tout Traducteur de s'accommoder au génie de la Langue dans laquelle il écrit.

Par toutes ces raiſons l'Ouvrage de M. Muratori eſt ici plus court d'un bon tiers qu'en Italien & il a trois Chapitres de moins ; ce n'eſt pas que j'aie entiérement

supprimé ces trois Chapitres ; mais comme il ne m'ont pas paru assez intéressans par eux-mêmes ; j'en ai tiré tout ce que j'ai jugé digne de la curiosité du Lecteur, & je l'ai fait entrer dans les autres Chapitres de cet Ouvrage.

Je m'étois proposé de donner un Abrégé de la Vie de M. Muratori mort à Modéne au commencement de l'année 1750. dans un âge fort avancé. Mais on m'a prévenu, & ceux qui voudront connoître plus particuliérement cet homme célébre, l'un des plus grands ornemens de l'Italie, peuvent consulter le sixiéme Volume des *Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique & de Litterature, par M. l'Abbé d'Artigni*. On y trouve une liste de tous les Ouvrages qu'a publiés M. Muratori ; Ouvrages aussi étonnans par leur nombre, que par l'importance de matiéres, & l'élégance du style.



PRÉFACE DE L'AUTEUR.

LORSQUE j'ai entrepris ce petit Ouvrage, je me suis flatté de procurer en même tems deux plaisirs aux Lecteurs. Le premier, quoique le moins considérable sans doute, est celui que l'on éprouve d'ordinaire en lisant les Livres des Voyageurs : je ne dis pas de ces Voyageurs peu croyables, qui ensevelissent la vérité sous un tas d'aventures romanesques & de contes fabuleux ; mais de ces Voyageurs sages & éclairés, qui nous représentent fidélement les choses qu'ils ont vûes, & qui sçavent apprécier les choses qu'ils voient. Si les voyages n'exigeoient pas de si grandes dé-

penſes ; s'ils n'expoſoient pas à tant de fatigues & de dangers, il n'y a preſque perſonne qui ne prît plaiſir à parcourir & à connoître les différentes contrées de l'Univers. On aimeroit ſurtout à conſidérer de près, les mœurs & les coûtumes de tant de Nations diverſes, dont les uſages différent encore plus que leur habit & leur couleur. Mais ſi notre ſituation ne nous permet pas de voyager, ſçachons gré du moins de leur complaiſance à ceux qui ayant parcourus les païs les plus éloignés, ont pris la peine de nous en rendre compte. Ils ont trouvé le moyen de nous y conduire en quelque ſorte avec eux, & de nous aſſocier à leurs plaiſirs, ſans nous faire partager leurs fatigues. Le plaiſir ſemble augmenter à meſure que les Nations dont on nous parle ſont plus éloignées de nous,

qu'elles ont été jusqu'à ce jour moins connues, & que leurs mœurs different davantage des nôtres. Tous ces caracteres se trouvent réunis dans celles dont je vais donner la description; elles habitent l'intérieur de l'Amérique Méridionale, ou le vaste continent du *Paraguai*, nom sous lequel je comprens tous ces païs immenses, qui s'étendent d'Orient en Occident, depuis le Bresil jusqu'aux Cordillieres.

Si vous en exceptez les Voyageurs, très-peu d'Européens ont eu la curiosité d'entrer dans le *Paraguai*. Il en est encore moins que la cupidité y conduise. Ce païs n'est pas fort propre à la satisfaire. C'est pour cette raison qu'il est si peu connu sur tout des Italiens. Il renferme une infinité de Peuples la plûpart sauvages, dont on me dispensera, je crois volon-

tiers de rapporter ici les noms. La vûe d'un Païs presque entiérement inconnu jusqu'à nos jours, plaira sans doute au Lecteur, n'y trouvât-t'il que l'occasion d'apprendre quelque chose de nouveau. Toute nouvelle connoissance est une acquisition précieuse pour l'esprit humain, pour peu que l'objet en soit intéressant.

Tout le monde ne sera pas également sensible à l'autre plaisir, que je veux faire goûter à mes Lecteurs. Il n'est réservé qu'aux bons Catholiques d'en jouir pleinement. Ils verront avec quel succès notre sainte Religion s'est répandue parmi tant de peuples auparavant plongés dans les ténébres de l'idolâtrie. Ils considéreront avec une satisfaction infinie l'état florissant où se trouvent aujourd'hui les Peuplades Chrétiennes. A cette vûe ils feront éclater

leur joie, de ce que le Royaume de Jesus-Christ reçoit tous les jours de si considérables accroissemens sur la terre. Je n'ai pas craint d'avancer que l'Eglise Catholique n'a point de Missions aussi florissantes que celles du *Paraguai*. J'espere que tous ceux qui prendront la peine de lire ce petit Ouvrage en demeureront convaincus.

Mais comment parler d'un Païs si éloigné de nous, sans avoir jamais mis le pied hors de l'Italie, sans être presque jamais sorti de Modene ? Je me suis transporté en esprit dans le *Paraguai*. J'ai vu ces florissantes Missions dont je parle sinon par mes propres yeux, du mois par ceux de gens au témoignage desquels on peut s'en rapporter sûrement, & je puis bien me faire le garant de tout ce que je vais raconter.

Le Pere Gaëtan *Cattaneo*, Jé-

suite Modénois arriva au *Paraguai* en 1729. Il avoit quitté sa Patrie le 14. d'Août 1726. Il tomba malade dans la Réduction de sainte Rose, & mourut d'une fiévre maligne le 28. d'Août 1733. également regretté de ses Confreres & de ses Néophytes à cause des rares qualités qui le faisoient aimer & rechercher de tout le monde. Cet aimable Missionnaire avoit un talent singulier pour bien discerner le bon & le mauvais de chaque peuple & de chaque païs. Il sçavoit en faire la description, avec une netteté & une élégance admirables, & donner des graces à tout ce qu'il disoit. Rien de plus charmant que les Lettres qu'il écrivoit de Seville, & du délicieux Port de sainte Marie près de Cadix a feu M. Joseph *Cattaneo* son frere. Madame Marie Belloni Cattanea, veuve de M. Cat-

taneo a bien voulu me les communiquer. Si je ne les transcris pas ici, c'est qu'elles sont totalement étrangeres à mon sujet. Je ferai seulement part au Public de trois Lettres du P. *Cattaneo* qui contiennent la relation de son voyage depuis Cadix jusqu'à la Mission qui lui fut assignée. Cette Relation n'est pas moins instructive qu'agréable. J'aurois fort souhaité de pouvoir y joindre quelques autres Lettres qu'il avoit écrites à M. François Baglioni, Noble Vénitien, son intime ami; où il l'instruisoit en détail de tout ce qui concernoit le *Paraguai*, comme aussi quelques-autres du P. *Gervasoni* qui étoient tombées entre les mains de M. *Baglioni*. Mais il y a déja du tems que celui-ci les a remises à M. Algarotti qui vouloit les donner au Public, & l'on croit que M. Algarotti les

a emportées en Prusse, d'où il est arrivé que ni moi, ni le Public n'en avons profité. Si Dieu n'avoit pas enlevé si-tôt de ce monde le P. *Cattaneo*, il est à croire que cet aimable & fervent Missionnaire auroit épuisé la matiere, & que nous aurions aujourd'hui de sa main une description complette du *Paraguai*.

Il avoit encore envoyé à son Frere une Relation des Missions du *Paraguai*, composée vers l'an 1690. par un Chanoine Espagnol & reconnue pour véridique en toutes ses parties par tous ceux qui étoient à portée d'en juger; & un autre écrit intitulé, *La Relation historial de las Missions de los Indios que llaman Chiquitos*. Cet ouvrage du P. Jean Patrice Fernandès, fut imprimé à Madrid en 1726. Ce sont-là les principaux Mémoires sur lesquels j'ai travaillé.

J'ai aussi consulté quelques autres livres, qui, quoiqu'ils ne parlent du *Paraguai* qu'en passant, m'ont quelquefois fourni des faits assez intéressans.

Je n'ignore pas que plusieurs Ecrivains ont traité cette matiére avant moi. On trouve dans les lettres annuelles de la Société qui s'imprimoient autrefois beaucoup de choses concernant les Missions du *Paraguai*. On y voit avec combien d'ardeur les premiers Missionnaires s'employoient à la conversion des Infidéles, quoique le succès ne répondît pas à leurs travaux. On connoît encore un livre intitulé *Jacobi Ransonier S. J. annuæ Paraquariæ annorum* 1626. *&* 1627. & un autre du P. Nicolas Mastrilli, qui porte le même titre. J'ai eu aussi sous les yeux les Livres suivans, *Francisci Lahier Soc. Jesu annuæ Paraquariæ annorum* 1635. *&*

duorum sequentium.. Adami Schimbeck Messis Paraquariensis, sive annales illius Provinciæ ab anno 1638. *ad* 1643... *Relation de la Province du Paraguai depuis l'an* 1635. *jusqu'en* 1657. ouvrage écrit en Espagnol par le P. Philibert *Moner*, & traduit par François Hamal... *Antonii Ruiz de Montoya Historia de Missâ sub Christi jugum Paraquariâ...* Nicolai *de Theco Historia Provinciæ Paraquariæ Societatis Jesu.* Livre qu'on dit être très-rare. *Jacobi de Machault Relationes de Paraquariâ.*

Mais ces Livres écrits en latin pour la plûpart, sont aujourd'hui connus de peu de personnes. D'ailleurs les Ecrivains que je viens de nommer, racontent ce qui se passoit au *Paraguai*, il y a cent ans. Ils sont fort peu propres à nous donner une idée de l'état où se trouve aujourd'hui la Religion dans

ces contrées. Tous les soins des Peres de la Compagnie de Jesus se bornoient anciennement à faire de fréquentes excursions dans l'Amérique Méridionale. Ils convertissoient de tems en tems quelques Indiens; mais il n'y avoit point de Peuplades Chrétiennes; & l'on ne voyoit point encore dans le *Paraguai* d'Eglise bâtie en l'honneur du vrai Dieu. Le principal & presque l'unique fruit que l'on recueilloit alors de tant de travaux, c'étoit de baptiser quelques enfans moribons. On retiroit du milieu des Infidéles les adultes qui embrassoient la Foi, & on les engageoit à venir demeurer sur les terres occupées par les Chrétiens.

Tout a bien changé de face. La Croix triomphe dans ces païs barbares. Un grand nombre de Peuplades adorent le vrai Dieu, & jouissent aujourd'hui du

fort le plus digne d'envie.

Tel est le spectacle que je vais présenter à mes Lecteurs. Je puis répondre de la bonté des Mémoires qui ont servi de matériaux à cet Ouvrage. J'aurois seulement désiré d'avoir une Relation plus détaillée de la nature du païs, des animaux, des arbres & des oiseaux qui s'y trouvent, des propriétés du terrein, de la chasse & de la pêche des Indiens, avec d'autres connoissances de cette espéce, qui auroient eu tout l'agrément de la nouveauté. Mes recherches sur ces différens points n'ont pu me procurer que des notions fort superficielles. J'en dirai du moins assez pour mettre passablement les Lecteurs au fait d'un païs si immense, si éloigné de nos yeux, & du commerce des Européens; d'un païs enfin dont le nom même paroîtra nouveau à quelques Italiens.



RELATION DES MISSIONS DU PARAGUAI.

Dessein de cet Ouvrage.

ENTRE toutes les marques qui servent à distinguer l'Eglise Catholique des Sectes livrées à l'erreur, une des plus sensibles est ce zéle ardent qu'elle a toûjours témoigné pour la Propagation de l'Evangile. Conduite dans tous les tems par le même esprit de charité, elle n'a point cessé d'envoier dans toutes les parties de la terre de fervens ouvriers pour y planter la vraie Foi. Et

il s'est toûjours trouvé dans son sein des hommes assez courageux pour se livrer sans réserve aux fatigues d'un si pénible ministére, pour affronter tous les dangers qui en sont inséparables. Sans remonter jusqu'à des siécles fort éloignés de nous, il suffit de jetter un coup d'œil sur le tems qui s'est écoulé depuis la découverte du nouveau Monde. Quelle multitude innombrable de Missionnaires s'est empressée d'aller défricher tant de terres incultes ? Est-il une contrée si barbare qui n'ait pas été arrosée de leurs sueurs, & fertilisée par l'effusion de leur sang ? N'avons-nous pas entendu parler de plusieurs d'entr'eux, qui même de nos jours sont morts pour la Foi, comme les premiers Apôtres de la Religion, après avoir vécu comme eux.

Qu'on éxamine avec attention les différentes Sectes des Hérétiques modernes ; on n'y trouvera point cette espéce de charité héroïque. Uniquement occupés du soin d'étendre leur domination, ils laissent aux Missionnaires de l'Eglise Romaine celui de soûmettre les Idolâtres & les Infidéles au joug de l'Evangile ; & ils leur abandonnent sans peine le précieux avantage de consumer leurs forces, &

d'exposer généreusement leur vie pour augmenter l'Empire de J. C.

L'Eglise Romaine conserve donc seule le premier esprit du Christianisme ; seule elle est, comme la primitive Eglise, féconde en Apôtres & en Martyrs. Elle est donc seule la légitime Epouse du Sauveur.

Si les Missions de l'Eglise Catholique lui font honneur, parce qu'elles sont une preuve du zéle qui l'anime, & qui ne peut venir que de l'Esprit-Saint, elles lui en font encore infiniment par la ferveur des nouveaux Chrétiens. Leur vie retrace à nos yeux celle des premiers Fidéles. Tout annonce dans eux qu'ils sont les enfans de cette même Eglise, qui fit autrefois l'admiration du monde Payen. C'est de quoi l'on pourra se convaincre par la lecture de cet ouvrage.

J'ai donc cru ne pouvoir rien faire de plus glorieux à l'Eglise Romaine qu'en donnant une idée de ses Missions, & j'ai choisi pour cet effet celles du *Paraguai*, établies & dirigées par les Peres de la Compagnie de Jesus. J'entreprens d'autant plus volontiers d'écrire sur ce sujet, qu'on est communément peu instruit, sur-tout en Italie, de ce qui concer-

ne le *Paraguai* ; de la maniere dont le Christianisme s'y est introduit, des progrès qu'il y fait chaque jour, & de l'état florissant où il s'y trouve. Je vais présenter aux Lecteurs un tableau fidéle de ce Païs si fortuné : On y verra des hommes les plus barbares peut-être qui fussent au monde, changés en de fervens Chrétiens, des Républiques qui ne connoissent presque d'autres Loix que celles de l'Evangile, & où les vertus les plus parfaites du Christianisme sont devenues, si j'ose ainsi m'exprimer, des vertus communes. Il est important pour l'édification du monde Chrétien, & pour la gloire de l'Eglise Romaine, qu'un si bel établissement & que tant de vertus dignes de notre vénération soit dans les Missionnaires soit dans les Néophytes ne demeurent pas inconnues.

Mais avant que d'entrer en matiere je ne puis me dispenser de donner la notice du Païs qu'habitent les Peuples dont je vais parler; sans cela je ne saurois bien me faire entendre de la plûpart des Lecteurs.

Il faut même que je dise quelque chose de son état passé ; afin qu'on puisse mieux juger de son état présent. C'est

ce que je vais faire le plus briévement qu'il me sera possible dans les premiers Chapitres de cet ouvrage.

CHAPITRE I.

De l'Amerique Méridionale. Etendue de la domination Espagnole, & de la Portugaise dans cette partie du nouveau Monde.

LES Indes Occidentales furent découvertes l'an 1491. par Christophle Colomb, Génois, & reçurent le nom d'Amérique, quelques années après, d'Americ Vespuce Florentin. Elles sont divisées en deux parties, connues sous les noms d'Amérique Méridionale, & d'Amérique Septentrionale. La premiere, pourroit elle seule être regardée comme une cinquiéme partie du Monde; car elle égale presque l'Afrique & surpasse de beaucoup l'Europe en grandeur. Sa figure est à peu près triangulaire. Si nous en croïons quelques Géographes, elle a plus de 1300. lieues d'étendue du Septentrion au midi, & environ 1200

d'Orient en Occident. Mais les Géographes & les Voyageurs ne s'accordent guéres ſur ce point, qui nous importe aſſez peu pour le préſent.

Ce que l'Amérique Méridionale a de plus remarquable, ce ſont deux Fleuves les plus grands qui ſoient ſur la terre. L'un eſt le *Maragnon*, qu'on appelle autrement la Riviere des *Amazones*, parce que les premiers Européans qui navigerent ſur ce Fleuve, virent ſur le rivage des femmes armées d'arcs & de fléches. Il prend ſa ſource dans les plus hautes montagnes du Perou, & après avoir traverſé 1000 à 1200 lieues de païs, il va ſe jetter dans l'Océan, par une embouchure large de 50 lieues.

L'autre grand Fleuve ſe nomme *Rio de la Plata*, ou la riviere d'argent. Il coule du Septentrion au Midi, & ſa largeur à ſon embouchure eſt de 40 lieues ou davantage.

Les Eſpagnols prétendent que toute l'Amérique Méridionale, à la réſerve du Bréſil, eſt ſous la puiſſance du Roi d'Eſpagne. C'eſt une prétention plutôt qu'un droit réel. On ſe figure quelquefois ſur certaines Relations que les Princes d'Europe, qui poſſédent des établiſſemens en

Amérique sont entiérement les maîtres des vastes contrées qu'elle renferme.

Mais, à dire vrai, il n'y a guéres que les côtes maritimes qui leur soient entiérement soumises, & où ils aient des Villes avec un district qui n'est pas ordinairement fort étendu. L'intérieur du païs est habité par des peuples inconnus pour la plûpart, qui jouissent encore d'une entiere liberté, & qui ne craignent rien tant que de recevoir la loi des Européans.

Ainsi le Brésil qui appartient aux Portugais, est divisé en plusieurs Capitaineries, qui ne s'éloignent pas beaucoup de la côte, si ce n'est du côté où se trouvent les mines d'or & d'argent. On a même découvert dans le Brésil une mine de Diamans; & cette découverte est d'autant plus estimable que le Royaume de Golconde en Asie avoit été jusqu'alors le seul endroit de la terre, d'où l'on tirât les pierres précieuses. Enfin la Domination Portugaise ne s'étend nulle part à plus de cent lieues dans les terres. Le reste du Brésil est occupé par les Indiens ses anciens Maîtres.

Le Roi d Espagne possede sur la côte Occidentale le Perou, le Chili, ces Provinces si riches & si célébres; car c'est de-là que

vient cette quantité prodigieuse d'or & d'argent qu'on voit arriver de tems en tems à Cadix. Les Espagnols la partagent fidélement avec les autres nations de l'Europe. Elle va bientôt après par le commerce mal-entendu qu'en font les Européans se perdre & s'ensevelir dans la Turquie, dans la Perse, dans l'Indoustan, & dans les autres Royaumes de l'Asie. Le Roi d'Espagne a de plus sur la côte Septentrionale la nouvelle Castille, la nouvelle Andalousie, la nouvelle Grenade. Les Espagnols qui habitent ces florissantes Provinces ont fait quelques conquêtes vers le Midi, ils y ont bâti quelques Villes. Enfin le même Prince possede du côté du Midi les vastes contrées qui sont comprises sous le nom de *Paraguai*, & sur lesquelles nous nous étendrons bientôt davantage.

Ce que je dis ici de l'Amérique Méridionale, il le faut dire à proportion de la Septentrionale, où l'on trouve même encore plus de peuples entierement inconnus que dans l'autre. On rapporte que le grand fleuve Mississipi arrose plus de 600 lieues de païs avant que de se décharger dans le Golphe du Méxique. Un

François * qui étoit allé presque seul à la découverte du païs, en prit possession pour la Couronne de France ; & afin de rendre sujets du Roi son Maître tant de peuples répandus sur les deux rives du fleuve, il s'avisa de planter fort avant dans les terres une grande Croix, à laquelle étoient attachées les Armes de France.

Divers obstacles empêchent les Princes Européans de pousser bien loin leurs conquêtes dans l'Amérique. Le premier est cet amour de la liberté si naturel à l'homme, & qui n'agit pas avec moins de force sur les cœurs des Sauvages que sur les nôtres. Il n'y a rien qu'ils ne fissent pour se garantir de l'esclavage. On n'a pas assez de monde pour les subjuguer. L'Espagne surtout qui n'est pas fort peuplée, & dont la domination est trop vaste, eû égard au nombre de ses habitans, depuis la découverte du nouveau Monde, est assez occupée à défendre ses anciennes acquisitions. D'ailleurs les Colonies d'Européans qu'on voudroit établir en Amérique sont en danger d'y périr bien-tôt, en changeant de climat ; elles sont trop exposées aux incursions des Barbares, toûjours atten-

* M. de la Salle.

tifs à profiter de la foiblesse qui est presque inséparable des nouveaux établissemens.

Mais ce qui a le plus contribué à rendre les Indiens indomptables, ce sont les Espagnols eux-mêmes. Combien de peuplades aujourd'hui peu nombreuses & toûjours errantes, ne sont plus que les tristes restes des florissantes Nations que les Espagnols ont détruites! Tous les Sauvages sont instruits dès l'enfance de ce qu'ont souffert, & de ce que souffrent encore ceux des Indiens qui ont reçu le joug. La maniere tyrannique de commander, & la vie licencieuse qu'ils remarquent dans un grand nombre de Chrétiens les frappent & les scandalisent également. Comme on n'a pas sçu les gagner par la douceur & par l'amour, on ne peut plus espérer de les soumettre que par la violence. Les Indiens opposent la force à la force; ou s'ils se sentent trop foibles pour résister, se dérobent par une prompte fuite à la servitude qui les menace.

Je ne m'étendrai point ici sur la conduite cruelle & barbare qu'on a reprochée tant de fois aux premiers Conquérans Espagnols. Fort peu d'Auteurs ont

traité cette matiere avec impartialité.

Les uns, soit pour rendre les Espagnols odieux, soit par d'autres motifs, paroissent avoir beaucoup grossi les objets, & leur récit a tout l'air de la déclamation. Telle est l'Histoire de Barthelemi *de las Casas* Dominicain de Séville, & depuis Evêque de *Chiapa* dans le Méxique. Ce Prélat, grand homme de bien d'ailleurs, avoit été, il est vrai, témoin oculaire d'une partie des choses qu'il racontoit. Il s'étoit même donné bien des peines pour soustraire les Indiens au glaive meurtrier de ses compatriotes. Mais son zéle ardent ne lui laissoit pas toute la liberté nécessaire pour voir d'un œil tranquille ce qui se passoit, & pour le bien distinguer. Les autres semblent avoir trop entrepris, lorqu'ils ont voulu justifier entiérement les Espagnols qui subjuguerent l'Amérique. On ne peut nier que le courage de ces Conquérans, n'ait quelquefois dégénéré en barbarie.

Mais sans entrer sur cela dans des détails étrangers au sujet principal de cet ouvrage, il suffit d'observer que les Indiens qui survéquirent à la conquête & ceux que leur éloignement mettoit à

couvert de la fureur des Espagnols conçurent une haine implacable contre les Européans & conséquemment contre leur Réligion. On ressent tous les jours les tristes effets de cette haine.

Elle se transmet des peres aux enfans, & il est probable qu'elle passera jusqu'à la postérité la plus reculée. Cela est d'autant plus à craindre que si l'on ne fait plus couler des flots de sang Indien, les peuples qui se sont soumis aux Espagnols, n'ont point cessé d'être en butte à bien des mauvais traitemens. En vain les Rois Catholiques ont porté en divers tems, pour adoucir le joug à leurs nouveaux sujets, des Edits remplis d'humanité, il y a toûjours eû dans ces païs des hommes, qui se voyans si éloignés des yeux du Prince, se sont flattés de commettre impunément les plus grands crimes, & n'ont que trop réussi dans leurs détestables projets. Ils ont foulé aux pieds toutes les loix divines & humaines; insensibles aux véritables intérêts de l'Etat & de la Réligion, ils n'ont écouté que la voix de la cupidité. Nous parlerons bien-tôt plus au long des excès auxquels ils se sont abandonnés.

CHAPITRE II.

Des Provinces que possede le Roi d'Espagne au Midi de l'Amérique Méridionale. Description *du Paraguai.*

TOUTE la Côte Maritime du Brésil appartient aux Portugais. Ils prétendirent autrefois étendre leur domination jusques sur les bords de la riviere *de la Plata* ; mais malgré leurs prétentions les Espagnols se sont toûjours attribué cette partie de la Côte, qui est située entre le Cap S. Vincent & l'embouchure de la Riviere, quoiqu'ils n'y aient envoyé aucune Colonie. Cependant les Portugais sont venus à bout de bâtir un fort dans l'Isle de *S. Gabriel*, vis-à-vis de *Buenos Ayres*, & ils s'y sont maintenus jusqu'à présent quelques efforts que l'on ait fait pour les en chasser*. Cet

* Cet établissement des Portugais se nomme *la nouvelle Colonie*, ou la Colonie *du Saint Sacrement*. Le Roi de Portugal en a fait l'échange contre quelques Contrées du Paraguai voisines du Brésil, que le Roi d'Espagne s'engageoit à lui céder par un traité conclu pendant l'été de 1752. Ce traité n'a point encore été mis à éxécution.

établissement a toûjours été fort préjudiciable à la nation Espagnole, comme nous le verrons dans la suite. Du reste le païs dont je viens de faire mention, n'est habité que par des Sauvages, qui paroissent même être en assez petit nombre..

Les Rois d'Espagne ont divisé le vaste païs qu'ils possédent entre le Brésil & le Pérou au Midi de l'Amérique Méridionale, en quatre Provinces ou Gouvernemens ; qui sont la *Magellanique*, le *Tucuman*, le *Paraguai*, & celui qu'on nomme *Rio de la Plata*. Dans ces Gouvernemens se trouvent renfermées les Provinces de *Ciaco*, du *Parana*, de *Guaira*, & de l'*Uraguai*.

Le Gouvernement de la Magellanique, est le plus avancé vers le Midi. Son étendue du Nord au Sud est d'environ 330 lieues, il se termine en pointe près du Détroit de Magellan qui doit son nom, comme on sait, à celui qui découvrit le premier ce passage pour aller à la Mer du Sud. Les habitans de la Magellanique s'appellent *Patagons* : Ce sont des hommes d'une taille gigantesque, aussi féroces que robustes, & qui vivent dans les forêts sans

Loix comme sans Religion. Quoique les Espagnols se disent Souverains de ce vaste Païs, il leur manque encore le consentement des Patagons pour y régner paisiblement. Un ou deux Forts qu'on avoit bâtis sur le détroit de Magellan sont tombés bientôt en ruine ; les Garnisons qu'on y avoit mises ayant péri de faim, de froid & de misére. Quoique la Magellanique soit fort exposée à la rigueur des hyvers, il s'y trouve de bons pâturages, de belles forêts, grand nombre d'animaux. La pêche y est surtout fort abondante.

La Province de Tucuman située à l'Occident du Paraguai en tirant un peu vers le Nord, vaut mieux que la Magellanique, l'air y est plus tempéré, la terre plus fertile. Elle est arrosée par deux grands Fleuves très poissonneux, qui dans la saison des pluies inondent & fertilisent les campagnes. Comme le païs est rempli de paturages excellens, les bœufs, les moutons, les cerfs, &c. s'y multiplient prodigieusement chaque année. On y rencontre presque à chaque pas du gibier de toute espece, qui souvent se laisse prendre à la main ; des pigeons sur tout & des perdrix, moins bonnes à la vérité que celles qui naissent

en Europe. On y fabrique beaucoup d'étoffes de laine & de cotton, & l'on y a découvert une fort belle mine de sel crystallin.

On compte dans cette Province trois Villes bâties par les Espagnols ; sçavoir, Saint Jacques de *l'Esterro*, S. Miguel & Cordoue. Les Peres de la Compagnie de Jesus ont à Cordoue une célèbre Université, où viennent étudier les jeunes Espagnols qui veulent s'instruire dans les sciences. Quelques autres Colonies peu nombreuses d'Espagnols répandues çà & là dans les plaines immenses du Tucuman portent le nom de Villes. On dit qu'elles sont au moins à 50 ou 60 lieues les unes des autres.

Les Provinces de *Rio de la Plata* & du *Paraguai* ont quatre Villes principales. Ce sont *l'Assomption*, Capitale du *Paraguai*, *Buenos-Ayres*, Capitale de *Rio de la Plata*, *Corientes* & *Santafé*. Les deux premieres ont chacune leur Evêque.

L'Assomption est à 200 lieues ou environ de *Santafé*, & *Santafé* à 90 lieues de *Buenos-Ayres*. Les Espagnols avoient fondé quelques autres petites Villes ou Colonies dans le *Parana* & dans l'*Uraguai*

guai

guai ; mais la plûpart ont été détruites par les Mammelus eſpece de nation que nous ferons bientôt connoître.

Il ne manque à tous ces païs pour être comparables aux meilleures contrées de l'Europe, que d'être cultivées par des peuples moins ennemis du travail. Ces bois ſi épais qui naiſſent d'eux-mêmes preſque par-tout ; ces campagnes toûjours vertes qui s'étendent depuis *Buenos-Ayres* juſqu'à Cordoue, ſont une preuve non-équivoque de la bonté des terres ; ſans parler de cette multitude innombrable de bœufs & de chevaux ſauvages qu'on voit aux environs de *Buenos-Ayres.* Au reſte il paroît que cette multiplication prodigieuſe des beſtiaux eſt une propriété ſinguliere de l'Amérique Méridionale. Je tiens cette remarque d'une perſonne fort judicieuſe, qui ayant paſſé pluſieurs années au ſervice du Roi d'Eſpagne dans cette partie du nouveau monde l'a parcourue preſque toute entiere.

Les chevaux, les bœufs & pluſieurs autres animaux dont on voit aujourd'hui un ſi grand nombre en Amérique, viennent de ceux que les Eſpagnols y avoient amenés lorſqu'ils commencerent à s'y

établir. Quelques-uns de ces animaux domestiques abandonnerent leurs maîtres, pour aller chercher la liberté dans les bois. On a peine à concevoir comment ces animaux se sont si fort multipliés, vû la quantité de lions, de tigres, d'ours, de chiens & de chats sauvages qui leur font une guerre continuelle. La surprise redouble quand on sçait combien * les habitans du païs en tuent chaque année.

Comme je parlerai principalement dans cet Ouvrage des Peuples qui habitent le *Paraguai*, on attend de moi sans doute que je donne une connoissance plus détaillée de cette Province. Je vais tâcher de remplir l'attente du Lecteur sur ce point. Mais je dois avertir auparavant que je comprens ici sous le nom de *Paraguai*, non-seulement la Province qui porte ce nom, mais encore tous les païs où les Peres de la Compagnie de Jesus ont établi les Missions florissantes que je me propose de faire connoître, c'est-à-dire presque tout l'intérieur de l'Amérique Méridionale.

* V. la troisiéme des Lettres du P. *Cattanes* imprimées à la fin de cet Ouvrage.

Le *Paraguai* doit son nom au grand Fleuve *Paraguai*, comme la Province appellée *Rio de la Plata* doit le sien à la partie inférieure du même Fleuve, qui prend un peu au-dessus de *Buenos-Ayres* le nom de *Rio de la Plata*, ou de Riviere d'argent ; ce nom lui fut donné par les premiers Espagnols qui navigerent sur ce Fleuve, apparemment parce qu'ils y trouverent quelques paillettes d'argent mêlé parmi le sable. Certains Géographes assurent qu'il y a des mines d'or & d'argent aux environs du Fleuve ; mais il leur seroit fort difficile de prouver ce qu'ils avancent. C'est du moins une chose certaine, que le Paraguai ne produit ni fer ni cuivre ; quant aux mines d'or & d'argent, nous montrerons ailleurs * d'une maniere plus positive ce qu'il en faut penser.

Le Fleuve *Paraguai* sort du fameux Lac des *Xarayes* ou *Carayes* sous le seiziéme degré de latitude Méridionale. Ce climat est néanmoins fort tempéré. Les terres qui environnent le Lac furent autrefois très-peuplées. Elles l'ont été beaucoup moins depuis que les Mammelus

* V. le dernier Chapitre.

ont ravagé ces contrées. On pourra juger parce que je vais dire de la grandeur du Lac des *Xaraies*. La seule Isle des *Orejones* qui se trouve avec plusieurs autres au milieu de ce Lac, est longue de 40 lieues & large de dix. C'est-là que commence le Fleuve *Paraguai* qui en descendant vers le Midi reçoit à sa droite plusieurs grosses Rivieres. Les plus considérables sont le *Pilcomaio*, le *Vermejo* & le *Salado*. A sa gauche il reçoit sous le vingt-septiéme degré de latitude Méridionale le Fleuve *Parana*, aussi grand pour le moins que le *Paraguai*. Son nom est une preuve de sa grandeur; car le mot *Parana* signifie la mer dans la langue des Indiens. L'*Uraguai* autre Fleuve immense vient encore grossir les eaux du *Paraguai* vers le trente-quatriéme degré de latitude Méridionale.

La plûpart des païs situés le long des Fleuves dont je viens de parler, offrent à la vue de belles plaines arrosées par un grand nombre de petites Rivieres, d'agréables côteaux, d'épaisses Forêts. Si l'on y rencontre quelques endroits arides ou marécageux, ils sont si rares qu'on doit presque les compter pour rien.

Si les Indiens sçavoient mettre leurs

Terres en valeur, il n'y auroit peut-être point au monde de plus beau païs que celui qu'ils occupent ; mais la plûpart sont si paresseux qu'ils ne pensent pas même à les cultiver. Ils vivent de leur chasse & de leur pêche, des fruits & des racines que la terre produit d'elle-même.

Sans parler ici du Mayz dont les Indiens soumis aux Espagnols se servent communément pour faire du pain, ni du *Manioc* & de l'*Yuca*, racines dont on fait la Cassave, autre sorte de pain fort utile en voyage, parce qu'il se conserve long-tems ; toutes les especes de grains & de legumes que les Espagnols ont semées dans le *Paraguai* y sont venues à merveille. On n'y voit que très-peu de vignes, il est vrai, soit parce que le terroir n'y est pas propre, soit parce que les Missionnaires ont empêché qu'elles n'y devinssent communes, afin de prévenir les désordres que l'usage du vin a coûtume de produire. Au défaut de cette liqueur les Indiens boivent dans leurs festins une espece de bierre, qui n'est autre chose que de l'eau, dans laquelle on a laissé fermenter pendant deux ou trois jours de la farine de Mayz qu'on a fait germer dans l'eau, & passer au feu avant

que de le moudre. Cette liqueur qui est capable d'enyvrer se nomme *Chica* ou *Ciccia*. Les Indiens ne connoissent rien de plus délicieux. On dit * que *la Chica* est plus agréable au goût que le cidre, plus légere & plus saine que la bierre d'Europe, qu'elle augmente les forces & qu'elle entretient l'embonpoint.

On voit au *Paraguai*, surtout dans les Isles, une multitude de divers oiseaux dont les uns sont regardés comme des mets fort délicats, les autres, par la diversité de leur plumage présentent à la vûe un spectacle très agréable. De ce nombre sont les Perroquets, oiseaux trop connus en Europe, pour qu'il soit nécessaire d'en parler, mais fort incommodes pour les Indiens qui cultivent le Mayz : car les Perroquets aiment beaucoup cette espece de grain, & font de grands ravages dans les champs qui en sont semés.

L'oiseau le plus remarquable qui se trouve dans ces contrées, est celui à qui sa petitesse a fait donner le nom d'oiseau mouche ; il unit aux couleurs les plus brillantes la voix & le chant du rossignol ;

* Gonzalès d'Oviedo, Sommaire des Indes Occidentales.

on est extrêmement surpris quand on l'entend chanter, qu'une si forte voix puisse sortir d'un si petit corps.

Ce seroit trop m'écarter de mon sujet principal, que de m'arrêter à décrire toutes les différentes productions du *Paraguai*. D'ailleurs les Missionnaires ne nous ont pas donné sur ce point toutes les connoissances que nous pourrions désirer. Bornons-nous donc à ce qu'il y a de plus singulier, & tâchons d'en donner une idée en peu de mots.

Le *Paraguai* produit toutes les especes d'arbres que nous connoissons en Europe, soit qu'ils y aient été plantés par la main du Créateur, soit qu'ils y aient été portés par les Espagnols. On y trouve en quelques endroits le fameux arbre du Bresil, quoiqu'il soit beaucoup plus commun dans le vaste & beau païs qui porte son nom; on y voit presque partout un très-grand nombre de ces arbrisseaux qui portent le cotton, & c'est-là une des principales richesses du païs. Les cannes de sucre y naissent sans culture dans les lieux humides; mais les Indiens n'en sçavent faire aucun usage.

Un arbre fort estimable, & qui ne se

trouve guères que dans le *Paraguai*, c'est celui d'où l'on tire une liqueur nommée *sang de Dragon*, & sur laquelle on a débité bien des fables. Etant épaissie elle s'apporte en Europe & se vend fort chere. Il naît sur les bords du fleuve *Paraguai*, une espece de Bamboux si longs & si forts qu'on en construit des échelles assez hautes.

Enfin il n'est pas rare de trouver dans les bois de la canelle sauvage, qui se vend quelquefois en Europe pour de la canelle de Ceilan. Une autre écorce dont j'ignore le nom passe pour très-salutaire à l'estomach ; étant prise à propos, elle calme sur le champ, dit-on, toute sorte de douleurs.

Le *Paraguai* produit encore quelques fruits singuliers que l'on sera peut-être bien aise de connoître.

Il en est un qui ressemble assez à une grappe de raisins ; mais sa grappe est composée de grains aussi menus que ceux du poivre. Ce fruit qu'on appelle *Mbegue* est d'un goût & d'une odeur fort agréables. Chaque grain de la grappe ne renferme qu'une seule graine aussi petite que le millet, & qui lorsqu'on l'écrase dans la bouche pique plus que le poivre même.

même. On mange ordinairement ce fruit à la fin du repas. Suivant la quantité plus ou moins grande qu'on en mange, il procure quelques heures après une évacuation douce & facile.

La *Pigna* autre fruit de ce païs a quelque ressemblance avec la pomme de pin. C'est ce qui a fait donner le nom de pin à l'arbre qui le produit. Cependant la figure de *la Pigna* approche davantage de celle de l'artichaut. Sa chair jaune comme celle du coing lui est fort supérieure & pour le parfum & pour la saveur.

On vante beaucoup une plante du Paraguai appellée *Mburusugia*, d'où naît d'abord une fort belle fleur qu'on nomme fleur de la passion & qui se change en une espece de calebasse grosse comme un œuf de poule. Quand elle est mûre on la suce & l'on en tire une liqueur délicate & assez épaisse, semblable à un jaune d'œuf frais & cuit à propos. Elle est rafraîchissante & cordiale

Une autre plante nommée *Pacoë*, porte des Cosses longues, grosses & de plusieurs couleurs, ces Cosses renferment une espéce de Feves de très-bon goût *. On trouve aussi des Ananas dans le

* L'Auteur parle apparemment du Cacao.

Paraguai, mais en assez petite quantité.

Avant que de finir cet article, il ne sera pas inutile de faire connoître l'herbe fameuse du *Paraguai*, dont on use au Pérou, comme on fait du Thé à la Chine & en Europe. Ce qu'on appelle *herbe du Paraguai*, est la feuille d'un arbre ou arbrisseau qui ne se trouvoit d'abord que sur les montagnes de *Maracayu*, à deux cens lieues des peuplades Chrétiennes. Lorsque ces peuplades s'établirent, on y fit venir de jeunes plans de *Maracayu*, qu'on mit dans les terres nouvellement défrichées ; quoique ces plans aient assez bien réussi, la feuille des arbres sauvages de *Maracayu* est toujours la plus estimée. Les Indiens apportent tous les ans une certaine quantité d'herbe du *Paraguai* dans les Villes Espagnoles, où ils l'échangent contre les denrées & les autres marchandises dont ils ont besoin. Ce commerce a servi de fondement à bien des calomnies, comme nous le ferons voir ailleurs.

Je passe sous silence les Serpens, les Lions, les Tigres, les Ours qui naissent au Paraguai, surtout dans les forêts qui

ſont les plus voiſines de la mer. J'aurai ſouvent occaſion d'en parler ailleurs. Il ſuffit pour le préſent d'obſerver que ces différentes bêtes ne nuiſent gueres qu'à ceux qui les attaquent. Les Fourmis & les Singes font beaucoup plus de mal. Car les unes qui ſont en plus grand nombre au *Paraguai* que partout ailleurs, rongent les plantes encore tendres, & les empêchent de profiter. Les autres déſolent la campagne, dépoüillent les arbres de leurs fruits, & ravagent les moiſſons. On en voit qui ſont preſque auſſi gros que des hommes. Quelques peuples ſavent pourtant mettre à profit le voiſinage des Singes. Ils les tuent & les mangent, non ſeulement ſans répugnance, mais avec plaiſir.

On dit que les Habitans du *Paraguai* ont un excellent remede contre la morſure des Serpens dans une herbe qu'on appelle pour cette raiſon *herbe de la Vipere*. Sa vertu eſt ſi grande qu'étant macérée, lorſqu'elle eſt encore verte, & appliquée ſur la partie qui a été mordue, elle opére une prompte guériſon. L'eau dans laquelle on a fait infuſer cette herbe verte ou ſéche, n'eſt pas moins ſalutaire.

CHAPITRE III.

Génie & Mœurs des Indiens barbares qui vivent en liberté.

J'Ai dit que les Espagnols avoient bâti des Villes, & fondé des Colonies dans les Provinces qu'ils occupent au Midi de l'Amérique Méridionale, mais il ne faut pas croire pour cela que le Roi d'Espagne soit Maître de tout le païs. Comme les Villes qu'il posséde sont à une grande distance les unes des autres, on rencontre dans l'espace qui les sépare des peuplades Indiennes toûjours ennemies des Chrétiens, ou qui sans être en guerre avec eux, ne craignent rien tant que de les avoir pour Maîtres. Le Roi Catholique n'a d'autres sujets parmi les Indiens que ceux qui ont embrassé la Religion Chrétienne. Les uns sont sur le pied d'esclaves, les autres paient seulement un tribut. C'est surtout des derniers que j'ai à parler dans cet ouvrage.

Mais avant que d'en parler, il faut que je fasse connoître les mœurs des Indiens

Sauvages qui vivent en liberté. Cette connoissance est nécessaire pour bien comprendre quels furent autrefois ceux qui vivent aujourd'hui sous les loix du Christianisme, & le changement admirable que la grace divine a produit dans eux.

Les Sauvages ne connoissent entre eux ni Princes ni Rois; s'il se trouve parmi eux quelque espéce de Républiques, elles n'ont point de forme stable; on n'y connoît ni loix, ni aucune régle fixe pour le gouvernement civil, & pour l'administration de la Justice. Chaque famille, & même chaque Indien se croyent absolument libres, & vivent dans une entiere indépendance. Mais comme les discordes intestines, & les fréquentes guerres qu'ils ont à soûtenir contre leurs voisins, mettent leur liberté dans un danger continuel, ils ont appris de la nécessité à former entr'eux une sorte de société, & à se choisir un Chef, qu'ils nomment Cacique, c'est-à-dire, Capitaine ou Commandant. En le choisissant ils ne prétendent pas se donner un Maître. C'est plûtôt un pere & un directeur, sous la conduite duquel ils se mettent. On n'est point élevé à cette di-

gnité, si l'on n'a donné des preuves éclatantes de sa valeur. Plus un Cacique devient fameux par ses exploits, plus sa peuplade s'augmente. Il aura quelquefois sous lui jusqu'à cent familles.

Si nous en croyons quelques anciens Missionnaires, il y a parmi les Caciques des Magiciens qui sçavent rendre leur autorité respectable par les maléfices qu'ils emploient en secret contre ceux dont ils sont mécontens. S'ils entreprenoient de les punir publiquement par la voie d'une Justice réglée, on ne tarderoit pas à les abandonner. Ces imposteurs font entendre au peuple que les tygres & les tempêtes sont à leurs ordres pour dévorer, & pour perdre quiconque refusera d'obéir. On les croit avec d'autant plus de facilité qu'il n'est pas rare de voir ceux que le Cacique a menacé, se consumer & dépérir peu à peu; vrai-semblablement, parce qu'on a sçu leur faire prendre secretement du poison. Les Missionnaires ajoûtent que pour parvenir à la dignité de Cacique, qui est fort recherchée, les prétendans ont recours à quelque fameux Magicien. Celui-ci après les avoir bien frotté de la graisse de divers animaux, a-

près les avoir fatigués par divers exercices fort rudes, leur fait voir le Diable, qui s'entretient quelque tems avec eux, & leur promet sa protection. Il est aisé de voir que ce sont-là de pures supercheries de ces prétendus Magiciens. Certainement les bons Missionnaires que j'ai cités, ne racontent les apparitions des esprits des ténébres que sur le rapport d'autrui.

Ces petites Républiques ou Peuplades d'Indiens se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment. Chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent du Cacique, & l'on passe sous un autre. Ce que les Indiens laissent dans un lieu en le quittant, est si peu de chose qu'il leur est très-facile de réparer en peu de tems leur perte. Leurs demeures ne sont que de misérables cabanes bâties au milieu des bois avec des branches d'arbres ou des Bamboux, mis les uns auprès des autres, sans ordre & sans dessein. La porte en est ordinairement si basse qu'on ne peut y entrer qu'en se traînant presque à terre. Lorsqu'on leur demande la raison d'une structure si bizarre, ils répondent qu'ils ne sçauroient autrement se défendre des mouches, des cousins & des autres insec-

tes, dont l'air est rempli dans les tems pluvieux, ni se mettre à couvert des fléches que leurs ennemis ne manqueroient pas de leur tirer la nuit par la porte de la cabane si elle étoit plus haute. Il en coûte peu pour rebâtir de semblables édifices: Tous leurs meubles se réduisent à quelques vases de terre.

Plusieurs de ces peuples ne cultivent & n'ensemencent point leurs terres. Comme ils ne se mettent guéres en peine de l'avenir, leur gourmandise les excite à consommer sans mesure tout ce qu'ils ont de vivres sans s'embarrasser du lendemain.

Ils vivent comme nous l'avons dit de leur chasse & de leur pêche, de fruits sauvages, de miel qu'ils trouvent dans les bois, ou de racines qui naissent sans culture. Les Cerfs & les Sangliers sont en si grande quantité dans les forêts que les Sauvages peuvent en peu d'heures renouveller leurs provisions, les lacs sont également remplis de très-gros poissons: Mais afin de trouver toûjours une plus grande abondance de toutes ces choses, les Indiens changent souvent de demeure, & c'est la même raison qui les empêche de se rassembler en grand nom-

bre dans un même lieu, & l'un des plus grands obstacles à leur conversion.

Du reste la plûpart sément & cultivent le Mayz & le Manioc, dont ils font une espéce de bouillie, du pain, & *la Chica* leurs délices. C'est leur unique occupation le matin. Ils passent le reste de la journée en jeux & en divertissemens ; à moins que la nécessité ne les oblige d'aller à la chasse. Au défaut de charrues, ils se servent pour remuer la terre de pieux faits d'un bois si dur, qu'il leur tient lieu de fer, dont ces contrées sont absolument dépourvues.

Les Indiens sont presque tous d'une taille fort haute, fort agiles & fort dispos. Les traits de leur visage ne sont pas différens de ceux des Européens. Cependant il est aisé de les reconnoître à leur teint bazanné. Ils laissent croître leurs cheveux ; parce qu'une grande partie de la beauté, consiste dans l'idée de ces peuples, à les avoir extrémement longs : rien cependant ne les défigure davantage.

La plûpart des Sauvages ne portent point de vêtemens. Ils se mettent autour du col en guise de collier certaines pierres que l'on prendroit pour des éme-

raudes ou pour des rubis encore bruts.
Quelques-uns ont de petits os enchassés dans le menton, ce qui passe chez eux pour une grande magnificence. Dans les jours de cérémonie, ils s'attachent autour du corps une bande ou ceinture faite de plumes de différentes couleurs, dont la vue est assez agréable, & ils mettent sur leur tête des panaches faits de semblables plumes. Les femmes portent presque partout une espéce de chemise appellée *Tipoy*, avec des manches assez courtes. Quelques Peuples qui sont plus exposés ou plus sensibles au froid se couvrent d'une peau de bœuf ou d'autre animal. Ils la portent l'été le poil en dehors, & l'hyver ils tournent le poil en dedans.

L'adresse & la valeur sont presque les seules qualités que les Sauvages estiment & dont ils se piquent. On leur apprend de bonne heure à tirer de l'arc, & à manier les autres armes qui sont en usage parmi eux. Ils deviennent si habiles dans ces exercices qu'ils manquent rarement leur coup, même en tirant au vol. Les massues dont ils se servent dans les combats sont faites d'un bois dur & pesant. Elles sont tranchantes des deux côtés, fort épaisses au milieu, & elles se terminent en

pointe. A ces armes offensives quelques-uns ajoûtent, lorsqu'ils vont à la guerre, un grand bouclier d'écorce pour se garantir des traits de leurs ennemis.

Les Indiens sont tellement vindicatifs que la moindre injure reçue, le plus léger mécontentement suffisent pour faire naître la guerre entre deux peuplades. Il n'est pas rare qu'ils prennent les armes pour disputer à quelque peuple voisin un morceau de fer plus estimé chez eux que l'or & l'argent ne le sont parmi nous. Ils les prennent aussi quelquefois par pur caprice, & pour s'acquérir la réputation de bravoure.

Peut-être les Européens ne sont-ils pas en état de sentir tout ce qu'il y a de barbare dans un tel procédé, parce qu'ils sont accoûtumés eux-mêmes à s'armer les uns contre les autres. Ce qui inspirera le plus d'horreur, ce sera sans doute d'entendre dire que les Indiens mangent de la chair humaine, & que par cette raison ils font à la guerre le plus de prisonniers qu'ils peuvent pour dévorer ensuite les membres sanglans de ces malheureux ; qu'en tems de paix les Indiens d'une même peuplade se pour-

suivent & se tendent mutuellement des piéges afin d'assouvir leur appetit féroce. C'est-là sans doute le comble de la barbarie & de la cruauté.

Mais il en faut convenir : beaucoup d'Indiens jusques dans le sein de l'infidélité ont en horreur une coûtume si barbare. Il en est d'un caractere humain & pacifique. Ceux-ci vivent tranquilles entr'eux ; ou s'ils prennent les armes contre leurs voisins, ce n'est que quand la nécessité les y oblige. Ce sont les plus redoutables dans les combats. Mais ils semblent déposer toute leur haine après la victoire. Bien loin de manger leurs prisonniers, ils employent toute sorte de moyens pour les gagner, pour les engager à se fixer & à s'établir parmi leurs vainqueurs.

C'est une coûtume assez généralement répandue chez les Indiens de manger la viande à moitié cuite ; ce qui marque dans eux un vigoureux estomach, & peut-être encore plus une gourmandise bien forte & bien impatiente.

De-là naissent différentes maladies, auxquelles les Indiens sont sujets ; la plus dangereuse de toutes est la petite vérole, qui fait autant de ravages dans

les peuplades Indiennes, qu'en fait quelquefois parmi nous la peste, lorsqu'on nous l'apporte du Levant. Dès que les Indiens s'apperçoivent que quelqu'un est attaqué de cette maladie contagieuse & presque toûjours mortelle au Paraguai, ils abandonnent aussi-tôt l'habitation, & ils se retirent précipitamment dans les bois, après avoir mis auprès du malade des vivres pour trois ou quatre jours. On vient de tems en tems renouveller sa provision jusqu'à ce qu'il soit mort ou guéri. Telle est la conduite des barbares dans ces occasions; mais celle des Chrétiens est bien différente, & leurs soins s'étendent jusqu'aux Infidéles qui vivent dans leur voisinage.

Au reste entreprendre de faire une peinture des mœurs qui convienne également à tous ces peuples, ce seroit former un projet impossible. On conçoit que les coûtumes & les usages doivent varier presqu'à l'infini. Je me contente donc de rapporter les choses qui paroissent les plus universellement établies parmi les Sauvages. Il y a encore plus de diversité dans leurs langues que dans leurs mœurs. Aucune de ces langues n'est fort répandue. Elles changent très-souvent

d'une peuplade à l'autre, & c'est un des plus grands obstacles à la propagation de l'Evangile.

On peut dire en général qu'il y a deux espéces d'hommes dans le païs dont je parle. Les uns n'ont rien que de barbare, les autres conservent jusques dans le centre de la barbarie, où ils vivent, des qualités estimables, soit que la nature les ait ainsi formés, soit que cela vienne de l'éducation. Les Historiens faute de rémarquer cette différence ont été peu d'accord sur le génie & le caractére des Indiens, & ils nous en ont fait des peintures qui ne se ressemblent guéres.

Tantôt on nous les représente comme des gens grossiers, aussi bornés dans leurs vues qu'inconstans dans leurs résolutions, capables d'embrasser aujourd'hui le Christianisme, & de retourner demain dans leurs bois, pour y reprendre leurs habitudes brutales. Tantôt on nous dit que ce sont des hommes d'un tempérament vif & plein de feu, d'une patience admirable dans le travail, pleins d'esprit & d'intelligence, de docilité pour ceux qui ont droit de leur commander; en un mot attentifs à suivre en tout les

lumieres de la droite raison.

Telle est l'idée que nous donne Barthelemi *de las Casas*, cet Evêque de *Chiapa*, que j'ai déja cité, des Indiens qui habitoient le Méxique, le Pérou & plusieurs Isles de l'Amérique, lorsque les Espagnols y vinrent aborder pour la premiere fois. Mais il faut observer que ces Peuples étoient déja civilisés. Ils avoient un Roi environné d'une Cour brillante; ce qui ne se trouve dans nulle autre contrée de l'Amérique Méridionale. C'étoit, sans doute, l'habitude d'obéir à leurs Princes qui les avoit humanisés.

Ce seroit donc à tort qu'on voudroit juger des autres Indiens par ceux-là. Les bonnes ou les mauvaises coûtumes établies dans chaque canton passent des peres aux enfans. La bonne ou la mauvaise éducation qu'on y reçoit l'emporte sur le caractére propre des particuliers.

Des Nations aussi barbares & aussi grossieres que le sont la plûpart de celles qui habitent le Paraguai, ne sentant point au dedans d'elles-mêmes le frein des loix divines & humaines, il ne faut pas s'étonner, qu'il y ait parmi elles si peu d'humanité, que les jeunes gens mal

élevés, & n'ayans sous les yeux que de mauvais exemples se livrent à la dissolution & à la débauche; qu'accoûtumés à la chasse & à la pêche, exercices fatiguans, mais qui ne sont pas sans quelque plaisir, ils négligent le soin de cultiver les campagnes, enfin que l'yvrognerie soit un vice universel chez ces peuples; ils ne manquent guéres de s'enyvrer quand ils ont à discrétion *de la Chica*, & surtout lorsqu'ils reçoivent des Européans quelques bouteilles de vin ou d'eau-de-vie.

La saison pluvieuse est pour eux un tems de réjouissance. Leurs festins & leurs danses durent ordinairement deux ou trois jours de suite, & autant de nuits; ils en passent la plus grande partie à boire; & il arrive assez souvent que les fumées *de la Chica* venant à leur troubler le cerveau, ils font succéder les disputes, les querelles & les meurtres à la joie & aux divertissemens.

Il est permis aux Caciques d'avoir plusieurs femmes: les autres Indiens n'en peuvent avoir plus d'une. Mais si par hazard ils s'en dégoûtent, ils ont droit de la renvoyer & d'en prendre une autre. Jamais un pere n'accorde sa fille en

mariage

mariage, à moins que le prétendant n'ait donné des preuves de son adresse & de sa valeur. Celui-ci va donc à la chasse, il tue le plus qu'il peut de gibier, il l'apporte à l'entrée de la cabanne où demeure celle qu'il veut épouser, & se retire sans dire mot. Par l'espéce & par la quantité du gibier les parens jugent si c'est un homme de cœur, & s'il mérite d'obtenir leur fille en mariage.

Beaucoup d'Indiens n'ont point d'autre lit que la terre, ou quelques ais bruts, sur lesquels ils étendent une natte de jonc, & la peau des animaux qu'ils ont tués. Ils se croient fort heureux quand ils peuvent se procurer un *Hamac*, c'est une espéce de filet suspendu entre quatre pieux, & qui leur sert même en voyage; lorsque la nuit arrive, ils le suspendent à des arbres, pour y prendre leur repos.

Vers le coucher du Soleil les Sauvages font un dernier repas, après lequel ils vont tout de suite se mettre au lit. Mais les jeunes gens qui ne sont pas encore mariés prennent d'ordinaire ce tems-là pour se réunir & dansent pendant deux ou trois heures au son d'une espéce de flute ou de flageolet. Les filles forment en dan-

fant un grand cercle autour des garçons.

Les Indiens qui cultivent le Mayz se partagent en plusieurs bandes aussi-tôt après la récolte & vont à la chasse dans les bois.

Afin que la chair des animaux qu'ils tuent ne se gâte point, ils la font passer au feu & dessécher, de maniere qu'elle devient aussi dure que du bois.

Ils retournent ensuite chez eux au mois d'Août pour ensemencer leurs terres. Les pluies presque continuelles qui tombent depuis le mois de Décembre jusqu'en Mai, ne leur permettent pas de s'éloigner beaucoup de leur peuplade; ainsi tout commerce est alors interrompu. Les fleuves se débordent & forment des marais qui se trouvent ensuite remplis de poissons. Quand les eaux se sont entiérement retirées, on reprend les travaux de la terre jusqu'à la récolte.

CHAPITRE IV.

Religion des Sauvages de l'Amérique Méridionale.

QUOIQUE peu de Nations dans le monde poussent la barbarie jusqu'à ne pas reconnoître quelque être supé-

tieur digne de nos hommages ; on sçait à n'en pouvoir douter, que plusieurs peuples du *Paraguai*, ne rendent aucun culte extérieur à Dieu ni au Démon. Ils sont néanmoins persuadés que celui-ci existe, & ils le craignent beaucoup. Ils croient aussi que l'ame ne périt pas avec le corps : ce qui paroît par le soin qu'ils prennent en ensevelissant leurs morts, de mettre auprès d'eux des vivres, un arc & des fléches, afin qu'ils puissent pourvoir à leur subsistance dans l'autre vie, & que la faim ne les engage pas à revenir dans ce monde tourmenter les vivans. Ce principe universellement reçu parmi les Indiens est d'une grande utilité pour les conduire à la connoissance de Dieu. Du reste la plûpart ne pensent pas à ce que deviennent les ames après la mort.

Ils donnent à la Lune le titre de mere, & ils l'honorent en cette qualité. Quand elle s'éclipse on les voit sortir précipitamment de leurs cabannes, en poussant des cris & des hurlemens lamentables, & lancer dans l'air une grande quantité de fléches, pour la défendre, disent-ils, des chiens qui s'étant jettés sur elle, la déchirent & la mettent en sang. Car telle est selon ces peuples l'origine des Eclip-

ses. Ils ne cessent point de tirer des fléches, que la Lune n'ait recouvré toute sa splendeur. On sait que plusieurs peuples de l'Asie, quoique civilisés, pensent sur les Eclipses de Lune à peu près comme les Sauvages de l'Amérique.

Lorsqu'il tonne, les Américains s'imaginent que l'orage est suscité par l'ame de quelqu'un de leurs ennemis morts, qui veulent venger la honte de leur défaite. Tous les Sauvages sont fort superstitieux dans la recherche de l'avenir; ils consultent souvent le chant des oiseaux, les changemens qui surviennent aux arbres, & les cris de certains animaux. Ce sont là leurs oracles, & ils croient en pouvoir tirer des connoissances certaines sur les accidens fâcheux dont ils sont menacés.

Il y a pourtant des Indiens qui adorent le Démon & les Idoles. Tels sont ceux qu'on appelle *Manacicas*. Leurs Prêtres se nomment *Mapono*. La nation des *Manacicas* est répandue dans un grand nombre de Villages assez peuplés. Leurs mœurs différent entiérement de celles des autres barbares de l'Amérique, & leurs maisons toutes de bois ont un air de symétrie & de propreté qui ne se trouve point ailleurs.

Elles forment des rues & des places assez larges. Il y en a une beaucoup plus grande que les autres : elle est habitée par le principal Cacique. On y voit une grande salle où le peuple s'assemble pour honorer ses Dieux, & pour toutes les cérémonies publiques. Les autres maisons de la peuplade, renferment ordinairement plusieurs chambres assez commodes. On n'emploie pour les bâtir d'autres instrumens qu'une espece de hache faite d'une pierre dure & tranchante, avec laquelle on taille les plus grosses piéces de bois. La principale occupation des femmes est de faire de la toile & des vases de terre qu'elles travaillent avec beaucoup de délicatesse & de propreté.

Comme les peuplades des *Manacicas* sont peu éloignées les unes des autres, ils se rendent de fréquentes visites, & se donnent très-souvent des festins qui sont terminés par une danse générale.

C'est la seule Nation où le Cacique soit en possession de l'autorité Souveraine. Ses Terres sont cultivées, & ses Maisons bâties aux dépens du public. Sa Table est toûjours couverte de ce qu'il y a de meilleur dans le païs, & ne lui coûte rien à entretenir. On n'oseroit entreprendre

quoi que ce soit de considérable, que par son ordre. Le Cacique punit sévérement les coupables, & fait maltraiter impunément selon son caprice, tous ceux dont il est mécontent. Les femmes sont soumises de la même maniere à la principale femme du Cacique. Tous les habitans de la peuplade lui payent la dixme de leur chasse & de leur pêche, & ne peuvent ni chasser ni pêcher sans lui en avoir demandé la permission. Son autorité n'est pas seulement absolue, elle est encore héréditaire; dès que le fils aîné du Cacique est en âge de commander, son pere lui remet le commandement, & lui en donne l'investiture avec beaucoup de cérémonie. Cette renonciation volontaire ne fait qu'augmenter le respect & l'amour de la Nation pour son ancien Maître.

Quelque absurde que soit la religion des *Manacicas*, on découvre au travers des fables dont elle est remplie quelques traces de la véritable Religion. Car ils croient suivant la tradition de leurs ancêtres, qu'une Dame d'une grande beauté conçut autrefois sans l'opération d'aucun homme; qu'elle mit au monde un fort bel enfant; que cet enfant lorsqu'il fut parvenu à un certain âge remplit la

terre de l'admiration de ses vertus & de ses prodiges; Qu'un jour à la vûe d'une nombreuse troupe de disciples qui le suivoient, il s'éleva dans les airs, & se transforma tout à coup dans le soleil qui brille sur nos têtes. Ils ajoûtent que s'il n'étoit pas à une aussi grande distance, nous pourrions encore distinguer les traits de son visage.

Ces peuples n'adorent cependant pas le soleil. Ils admettent trois Dieux & une Déesse qui selon eux est l'épouse du premier, & la mere du second qu'ils nomment *Urasana*, & la Déesse *Quipoci*. Ces Dieux se font voir de tems en tems, disent-ils, sous des figures épouvantables aux Indiens assemblés dans la Salle du Cacique pour boire & pour danser suivant la coûtume. Un grand bruit annonce leur arrivée. Dès qu'ils paroissent le peuple interrompt ses divertissemens & pousse de grands cris en signe de joie. Les Dieux prenant la parole exhortent le peuple de la maniere la plus engageante à bien boire & à bien manger. Ils lui promettent une chasse & une pêche abondantes, & toutes sortes de biens. Ensuite pour faire honneur au festin, ils demandent à boire, & vuident avec une

promptitude extrême les tasses qu'on leur présente. Pour bien comprendre tout le mystere de ces apparitions, il suffit de savoir qu'une partie de la Salle est fermée d'un grand rideau. C'est là comme le Sanctuaire des prétendues divinités. Il n'est permis à personne d'y entrer, ni même d'y promener ses regards, si ce n'est au principal *Mapono* qui fait faire paroître à propos ses personnages sur la scene. Ce sont sans doute quelques-uns de ses confidens, déguisés sous des figures & des habillemens convenables à cette Comédie.

Quelquefois le *Mapono* caché derriere le rideau interroge à haute voix ses Dieux sur l'avenir. Il leur présente les vœux & les prieres du peuple. Après quelques momens de silence il sort du Sanctuaire, & vient rapporter au peuple les réponses les plus favorables de la part des Dieux. Ses oracles sont souvent si ridicules, que ceux à qui on les rapporte ne peuvent s'empêcher d'en rire. Un Indien s'avisa un jour de crier dans l'assemblée que les Dieux avoient bien bu, & que *la Chica* les avoit mis en belle humeur. Le *Mapono* changea bientôt ces belles paroles en imprécations, & menaça

menaça les aſſiſtans des tempêtes & des tonnerres, de la famine & de la mort.

D'autres fois les Indiens ſe laiſſent perſuader que le *Mapono* s'eſt envolé dans le Ciel, d'où il revient bientôt après accompagné de la Déeſſe *Quipoci*. Elle chante derriere le rideau dont nous avons déja parlé, quelques chanſons d'une voix aſſez agréable ; le peuple dès qu'il l'entend, donne toutes les marques de la plus vive allégreſſe. Il témoigne dans les termes les plus expreſſifs, ſon reſpect & ſon amour à la divinité. Celle-ci répond avec toute la bonté poſſible, elle appelle les Indiens ſes enfans, elle leur dit qu'elle eſt leur véritable mere, qu'elle ſeule les défend de la colere des Dieux qui ſont cruels. Auſſi les Indiens l'invoquent-ils avec confiance dans leurs beſoins, & lorſqu'ils ſont affligés de quelque calamité.

Il n'eſt pas rare que le *Mapono* vienne ordonner aux Indiens de la part des Dieux de prendre les armes, & de fondre ſur quelque peuplade voiſine. L'impoſteur leur fait enviſager cette entrepriſe comme un moyen facile de s'enrichir en peu de tems. Quoiqu'on ſe ſoit repenti plus d'une fois d'avoir ſuivi de

semblables conseils, on ne manque guéres de lui obéir. Du reste les Indiens payent bien cher ces oracles trompeurs ; car ils sont obligés d'offrir à leurs Dieux une partie considérable de leur pêche & de leur chasse par les mains du *Mapono*, qui tire de la crédulité de ces bonnes gens un revenu considérable.

Les *Manacicas* croyent que les ames sont immortelles, & qu'au sortir du corps elles sont portées au ciel par les *Mapono* pour y vivre éternellement dans la joie & dans les plaisirs. Dès qu'un Indien meurt, le *Mapono* disparoît pendant un certain tems qu'il emploie, dit-il, à conduire l'ame du défunt au séjour de la félicité. Ce voyage doit être fort pénible ; car il faut traverser d'épaisses forêts, des montagnes rudes & escarpées, des vallées profondes remplies de lacs & de vastes étangs ; il faut passer une grande riviere, sur laquelle est un pont de bois gardé nuit & jour par le Dieu *Tatutiso*. Cette divinité ne ressemble pas mal au Caron de la Fable. Son emploi est encore de purifier les ames de toutes les taches qu'elles ont contractées pendant la vie. Si quelqu'une lui manque

de respect, il la précipite & la noie dans la riviere. Enfin on arrive au Paradis. Mais c'est un pauvre Paradis que le leur, & les plaisirs qu'on y goûte ne sont gueres attrayans. On n'y trouve autre chose qu'une espece de gomme, avec du miel & du poisson dont les ames Indiennes se nourrissent. Le *Mapono* de retour débite mille autres folies sur son voyage, & ne manque pas de se faire payer bien sa peine.

Les *Mapono* exercent aussi la Médecine en quelques endroits. Pour parvenir à cet emploi lucratif, il faut avoir souvent combattu contre des bêtes féroces, spécialement contre des Tigres, & porter sur son corps des marques qui prouvent qu'on a été mordu, ou du moins égratigné par quelqu'un de ces animaux. Après avoir passé par ces rudes épreuves, les *Mapono* & chez quelques autres peuples les Caciques ont droit de guérir les malades, & sont préférablement appellés auprès d'eux. Ces Médecins ne connoissent pour toutes sortes de maladies que deux remedes tous les deux bien extravagans.

Le premier consiste à demander au malade où il a été les jours précédens, s'il n'a point répandu par terre de *la*

Chica, (ce qui passe chez ces peuples pour un grand crime) s'il n'a point jetté aux chiens quelques morceaux de cerf, de tortue, ou d'un autre animal. Si cela est arrivé, il ne faut pas chercher plus loin la cause de la maladie. Les Dieux se vengent de l'abus qu'on a fait de leurs bienfaits. Ou bien c'est l'ame de quelque bête qui outragée de l'affront qu'elle a reçu, est entrée dans le corps du malade. Le Médecin suce la partie où l'on sent de la douleur, ensuite il tourne autour du malade en frappant la terre à grands coups de massue, pour mettre, dit-il, en fuite cette ame vindicative qui le tourmente jour & nuit. On juge bien que le malade ne s'en trouve pas beaucoup mieux, & qu'il n'a de ressources alors que dans la force de son tempérament.

Les Missionnaires assurent néanmoins que la plûpart des malades meurent plutôt de faim & de nécessité que du mal dont ils sont attaqués. On ne leur donne chaque jour qu'une poignée de Mayz presque cru qu'ils rejettent souvent avec dégoût. Tous les soins des gens de la maison se tournent vers le sage Médecin qui assis auprès de son malade mange

tranquillement la volaille & le meilleur gibier qu'on lui présente.

L'autre remede a quelque chose de bien cruel & de bien barbare. Quelques-uns de ces peuples sont persuadés que toutes leurs maladies viennent de la méchanceté des femmes. Il suffit donc que le malade ou le Médecin en imaginent quelqu'une à laquelle ils croient pouvoir attribuer le mal, on court sur le champ ôter la vie à cette malheureuse femme. Quoique l'expérience ait dû les convaincre qu'une telle recette n'est d'aucune utilité; ils ont toûjours dans l'esprit, que les maladies viennent d'une cause extérieure & non pas de l'altération interne des humeurs.

L'usage des remedes ridicules dont je viens de parler est cependant aboli dans tous les lieux où les Missionnaires ont pénétré. Ce n'a pas été sans peine qu'ils sont parvenus à détromper ces pauvres Indiens, & à leur faire ouvrir les yeux sur l'ignorance & sur la mauvaise foi de leurs prétendus Médecins.

CHAPITRE V.

Des principaux obstacles qui s'opposent à la conversion des Indiens, & surtout de ceux que les Européens eux-mêmes y ont apportés. Des Mammelus du Bresil.

ON conçoit assez combien il étoit difficile de soumettre aux loix de l'Evangile des Sauvages tels que sont la plûpart de ceux que j'ai dépeints. Mais quelque barbares que soient leurs mœurs, j'ose avancer que ce n'a point été le plus grand obstacle à leur conversion. Les Européens eux-mêmes ont plus contribué que tout le reste à donner aux Indiens de l'aversion pour le Christianisme, par la dureté de leur conduite à l'égard de ces peuples infortunés. Le dessein de cet ouvrage exige que j'expose en peu de mots, de quelle façon les Européens se sont comportés, & se comportent encore dans l'Amérique, & les pernicieux effets de leur mauvaise conduite.

On sait que les Espagnols, soit qu'ils

y fussent forcés par un enchaînement de circonstances qui ne dépendoient pas d'eux, soit autrement, n'établirent leur domination dans l'Amérique Méridionale que par la force, qu'ils y firent périr des millions d'hommes sous divers prétextes. S'ils laisserent la vie à quelques-uns, ce fut pour les réduire à l'esclavage.

Un grand nombre de ces malheureux furent confinés dans les mines : on les accabla de travaux & de mauvais traitemens. Tant de cruauté alluma dans le cœur de ceux qui n'avoient point encore subi le joug, une haine furieuse contre la nation Espagnole ; haine d'autant plus durable que la Tyrannie subsiste toûjours au moins en partie, malgré les sages & rigoureuses Ordonnances des Rois Catholiques, malgré les plaintes de tous les bons Espagnols qui ne cessent de gémir sur des excès si contraires aux principes de l'Evangile & de l'humanité.

Or voilà ce qui a formé dans tous les tems un obstacle presque insurmontable à la propagation de la foi Chrétienne. De la haine pour les Espagnols, ces Sauvages ont passé par une suite nécessaire à celle de la Religion. Comment en ef-

fet pouvoir leur perſuader qu'un Dieu dont les adorateurs étoïent injuſtes & cruels, & ſembloient être les ennemis du genre humain fût un Dieu plein de bonté, & que ſa loi fût toute ſainte ? Cette conduite des Eſpagnols n'a pas été moins préjudiciable aux intérêts de l'Etat qu'à ceux de la Religion. Lorſque les Eſpagnols ont voulu s'étendre au-delà des hautes Montagnes du Pérou & du Chili vers l'intérieur du païs, il a fallu recourir à la violence; il s'en faut bien que le ſuccès ait toûjours répondu à leur attente. Car non ſeulement les Indiens ont fait les plus grands efforts pour défendre ou pour recouvrer leur liberté, mais devenus aggreſſeurs à leur tour, ils ont pénétré plus d'une fois dans les Villes & dans les Bourgades Eſpagnoles, qu'ils ont détruites par le fer, par le feu, & par tous les moyens que la haine & la fureur ont pû leur ſuggérer.

Les Moſcovites conquirent l'an 1590. ſous le régne du *Czar Fédor Ivanovitz* la Sibérie, contrée immenſe, & qui n'eſt bornée du côté de l'Orient que par la Tartarie Chinoiſe. Nous avons une relation fidéle de cette glorieuſe expédition, de cette conquête pacifique, ſi j'oſe

ainsi m'exprimer. Les Moscovites gagnerent tellement les Sibériens à force de présens & de caresses, que ces peuples se soumirent tous volontairement à l'Empereur de Russie. On a bâti sans obstacle dans leur païs des Villes, des forteresses, des Eglises qui sont maintenant plus florissantes que jamais, & si les Moscovites s'étoient employés avec plus d'ardeur à la conversion des Sibériens, peut-être ne resteroit-il plus parmi eux aucun vestige de l'idolâtrie. » Plût à » Dieu, dit l'Auteur de la Relation, que » les Espagnols eussent traité les Indiens ,, avec la même douceur. Ils auroient ,, humanisés les cœurs féroces de ces barbares; ils se les seroient attachés. C'eût ,, été ensuite une chose facile pour eux ,, de pousser leurs conquêtes aussi loin ,, qu'ils eussent voulu. C'est de quoi je ,, me suis pleinement convaincu durant ,, un voyage que j'ai fait en Amérique. ,, Mais ayant pris une route opposée, ,, & s'étant rendus l'objet de l'exécration ,, universelle dans les Indes, ils ne peu- ,, vent plus soumettre personne, si ce n'est ,, par la violence, moyen qui réussit ra- ,, rement. Les Moscovites savent bien ,, le dire : l'expérience leur a fait con-

„ noître que pour affermir une nouvel-
„ le domination, & pour civiliser des
„ peuples sauvages, il faut les traiter
„ avec humanité.

Cette vertu manque absolument à un grand nombre d'Espagnols, qui passent aux Indes dans le dessein de s'enrichir. Vous diriez qu'ils ne sont au monde que pour y donner des loix. Tout travail des mains semble être au-dessous d'eux. En plusieurs endroits de l'Espagne même, la terre n'est labourée que par des Esclaves ou par des étrangers. C'est bien autre chose dans les Indes. Un Espagnol y périroit de faim & de misere, plutôt que de mettre la main à la charrue. Qu'est il arrivé de cette fierté déplacée ? Les Espagnols ont à peine fondé dans ces contrées immenses qui sont comprises sous le nom général de *Paraguai*, une douzaine de Villes avec quelques Bourgades qui ne sont pas fort peuplées ni les unes ni les autres. On a bâti aux environs quelques cabanes répandues çà & là dans la campagne, pour la garde des grains & des troupeaux qui font toute la richesse du païs. On trouve encore à quelque distance de ces mêmes Villes de petites peuplades d'Indiens soumis aux Espa-

gnols ; mais le reste du païs est désert ou en la possession des Indiens libres.

Les Rois d'Espagne ne se virent pas plutôt maîtres d'un païs immense, & le plus riche du monde, qu'ils crurent avoir trouvé un moyen facile de récompenser ceux de leurs Officiers qui s'étoient le plus signalés dans les guerres. Ils leur donnerent non-seulement des terres assez étendues ; mais encore les Indiens qui les avoient habitées de tout tems, ou qu'on y avoit transportés d'ailleurs. Ces terres furent nommées *Commanderies* & ceux à qui on les donna *Commandeurs*. Eux & leurs enfans devoient en jouir pour prix de leurs travaux sous certaines conditions. Cet usage subsiste encore : Après la mort du *Commandeur* & de ses enfans la *Commanderie* retourne à la Couronne & le Trésor Royal en perçoit les revenus pendant quelques années. Ce tems expiré, le Gouverneur de la Province peut disposer de la Commanderie en faveur de quelque autre famille qui a bien servi l'Etat, afin que toutes à proportion de leurs services aient part successivement aux bienfaits du Roi.

Tous les Indiens doivent payer cinq

Piastres * de tribut annuel à leur Commandeur qui n'a point à parler proprement d'autre droit que celui d'exiger cette somme ; dont un cinquiéme est dû au Curé de la Commanderie. C'est-là tout le revenu de sa Cure. Le reste est pour le Commandeur, à la charge néanmoins d'assister ses Indiens dans leurs besoins, & de veiller à leur conservation : Quoiqu'un tel tribut puisse paroître onéreux, il est pourtant bien leger en comparaison de ce que payent à leurs Princes plusieurs peuples de l'Europe ; & ces réglemens n'ont rien qui ne soit conforme aux loix de la prudence & de la piété.

Le malheur des Indiens naît donc uniquement de ce que les sages Ordonnances portées en leur faveur par le Roi Catholique ne s'observent presque jamais. On ne se contente pas du tribut autorisé par les loix, on accable les Indiens de mille autres impositions qui réduisent ces pauvres gens à la plus excessive misere, beaucoup d'Officiers sont chargés de tenir la main à l'exécution des ordres

* Les Piastres qui se fabriquent & ont cours en Espagne valent trois livres quinze sols : Mais celles des Indes qui sont d'argent pur, valent au moins 4. liv. 10. s. de notre monnoie.

du Roi. Il y a même des Magiſtrats nommés *protecteurs* dont l'unique emploi eſt d'accompagner les Indiens devant les Tribunaux de la Juſtice ; parce que ceux-ci ne ſauroient faire aucun Acte valide ſans cette formalité. Mais quoique les Evêques, les Gouverneurs & les principaux Officiers ſoient ordinairement remplis de droiture & d'équité, il eſt impoſſible que parmi un ſi grand nombre d'Officiers ſubalternes, il ne ſe trouve pas des gens qu'un intérêt ſordide engage à commettre des injuſtices criantes ; & le mal eſt preſque ſans remede dans un païs ſi éloigné de la Cour & des yeux du Monarque. Quelque bien intentionnés que ſoient ſes Miniſtres, ils ſont forcés de s'en rapporter aux Auteurs même du déſordre, qui leur envoient des relations telles que bon leur ſemble, & qui leur font accroire qu'il ne ſe paſſe rien que de conforme aux intentions de *Sa* Majeſté.

Le moyen le plus ordinaire qu'on emploie pour s'enrichir en peu de tems, c'eſt de faire travailler les Indiens ſans relâche & ſans ménagement. Ces malheureux ſont mille fois plus maltraités que les Négres mêmes, & il eſt facile

d'en deviner la raiſon. Les Négres appartiennent en propre à leurs maîtres, au lieu que les Indiens n'étant, pour ainſi dire que prêtés par le Roi, s'ils périſſent la perte eſt pour le Roi. Ainſi les Commandeurs qui deviennent bien-tôt Gentilshommes, s'ils ne l'étoient pas déja lorſqu'ils ſont arrivés en Amérique, s'empreſſent de mettre à profit les Indiens de leur Commanderie. On ne ſonge ni à leur conſervation, ni à celle de leur famille. On les ſurcharge de travail. La plûpart ſuccombent ſous le poids d'un fardeau, qui eſt au-deſſus de leurs forces; ou bien ſe livrans au déſeſpoir ils prennent la fuite, & vont chercher un azile dans des forêts éloignées chez les Indiens libres, à qui ils inſpirent la haine du nom Eſpagnol, & du nom Chrétien. Quelques-uns après s'être échappés vont ſur les chemins attendre les paſſans pour les aſſaſſiner. Ils engagent les Sauvages à porter la déſolation juſqu'aux portes des Villes Eſpagnoles; ſans qu'on oſe les châtier, parce qu'on craint de les irriter encore davantage.

On lit dans un excellent Mémoire, envoyé l'an 1735. par le P. d'Aguilar à la Cour d'Eſpagne, & dont je parlerai

plus au long, à la fin de cet ouvrage, que » certains peuples Indiens rava-» geoient alors le Tucuman, qu'ils s'é-» toient emparés de tous les chemins; » ensorte qu'on ne pouvoit plus aller par » terre au Pérou, sans courir d'extrêmes » dangers; qu'ils commettoient tous les » jours une infinité de meurtres & de » brigandages; qu'un grand nombre de » Chrétiens avoient été faits prisonniers » par ces barbares; que les Villes Espa-» gnoles étoient comme bloquées «. Le P. d'Aguilar, ajoûte que » les Indiens » avoient massacré des Espagnols en plein » jour aux portes mêmes des Villes, » dont quelques-unes étoient réduites à » de telles extrémités qu'on n'osoit en » sortir la nuit, qu'à peine pouvoit-on » sortir de sa maison sans risquer de » tomber entre les mains des ennemis. « Tels sont les fruits de la violence, de l'orgueil, & de la cupidité.

Mais quand bien même la mauvaise conduite des Espagnols n'auroit pas toûjours des suites aussi fâcheuses; elle ne sçauroit manquer de produire un autre effet bien préjudiciable aux intérêts de la Couronne. Les Peuplades les plus nombreuses deviennent bientôt désertes. Les familles

Indiennes se détruisent peu à peu ; le nombre des hommes qui sont la principale force d'un Etat, & sans lesquels le païs le plus vaste & le plus fertile, ni tous les trésors du monde ne sont rien, diminue chaque jour très-sensiblement.

Les Indiens sont baptisés ; mais ils ne s'en trouvent guéres mieux pour l'ame ni pour le corps. Continuellement appliqués aux plus durs travaux, dans des lieux fort éloignés des Eglises, ils ne peuvent ni assister à la Messe, ni participer aux Sacremens, ni entendre les Instructions de leurs Curés, à peine les connoissent-ils. C'est aussi le cas où se trouvent les autres gens de service, Négres, Métifs, Mulatres, qui demeurent dans les Villages ou dans des terres écartées des Villes.

Il est vrai que les Peres Jésuites parcourent chaque année ces Provinces avec un zéle & une charité qui ne se peuvent exprimer. Ils vont de peuplade en peuplade donner des Missions, administrer les Sacremens, & distribuer le pain de la Parole Divine, sans craindre ni les fatigues ni les dangers inséparables de ces longs voyages. Ils consolent les Indiens;

diens ; ils leur distribuent des aumônes qu'ils ont eu soin de recueillir auparavant ; ils y joignent de petits présens non moins propres à gagner le cœur qu'à entretenir la dévotion de ces pauvres gens. Enfin ces fervens Missionnaires tâchent par toutes sortes de moyens, de leur adoucir les rigueurs de l'esclavage.

Mais le nombre des Ouvriers Apostoliques est trop borné pour une si vaste moisson. Les Jésuites n'ont que huit ou dix Colléges dans ces immenses contrées. Quelques-uns de ces Colléges n'ont pas plus de six Prêtres, déja bien occupés auprès des Espagnols habitans des Villes. Le Collége de Cordoue dans le Tucuman, qui est le plus nombreux & le plus florissant de tous, parce que le Noviciat & l'Université s'y trouvent joints, n'a pas encore assez de sujets vû les besoins du païs ; car le nombre des peuplades qui sont dans le district de cette Ville monte à 670, & elles sont répandues fort au loin dans l'intérieur du païs.

La vie scandaleuse que menent la plûpart des Chrétiens en Amérique n'est pas un moindre obstacle que leur dureté impitoyable à la conversion des

Infidéles. Je ne rapporterai point tout ce qu'ont dit sur ce sujet des Voyageurs passionnés ou mal instruits. Je me borne à ce qui nous est attesté par des gens d'une probité reconnue, dans des Livres imprimés à Madrid, sans que personne ait jamais réclamé contre leur témoignage. La Nation Espagnole a toûjours été recommandable par la piété vraiment édifiante dont elle fait profession. Mais ceux qui passent en Amérique ne sont pas d'ordinaire les plus fervens. Ce n'est pas le desir de se sanctifier qui les pousse à entreprendre ce voyage. Ainsi quoiqu'il y ait même en ce païs, surtout parmi les principaux Espagnols, des gens d'une vie fort réglée, le plus grand nombre est de ceux dont les mœurs sont corrompues par l'intérêt, par le luxe, par un amour déreglé des délices & des commodités de la vie. A ne consulter que les apparences on pourroit se persuader que Dieu est bien servi. Ce ne sont que de beaux dehors. L'ignorance, l'injustice, l'orgueil, la soif démesurée de l'or, l'incontinence occupent au fond des cœurs la place de la Religion. Les idolâtres viennent en tems de paix trafiquer dans les Villes Espagnoles. La

piété feinte des Habitans ne leur fait pas long-tems illusion. La maniere indigne dont ils voient traiter leurs freres est ce qui les frappe d'abord. Ces Indiens ne tardent pas à s'appercevoir que les Espagnols, & ceux même qui sont plus obligés à donner bon exemple, parce qu'ils prêchent la vertu aux autres, démentent par leur conduite la Religion qu'ils professent de bouche.

Lorsque les Missionnaires Jésuites qui, de l'aveu des Hérétiques même, conservent jusqu'en Amérique des mœurs irréprochables, s'efforcent de faire entrer les saintes vérités dans le cœur de ces Indiens, à peine daigne-t-on les écouter. S'ils sont assez heureux pour gagner quelques Idolâtres à J. C. Ces conversions sont ordinairement peu durables, à cause des impressions fâcheuses que fait sur les nouveaux Chrétiens la scandaleuse conduite des Espagnols. Quand on dit à ces Sauvages que notre Religion ne permet pas d'avoir plus d'une femme, qu'elle donne à ses Disciples des leçons d'humilité, d'abnégation, de charité, ils ne manquent pas d'opposer à ce qu'on leur dit la conduite des Espagnols, & leur réponse est accompagnée d'un sou-

rire de mépris capable de déconcerter le zéle le plus ardent.

Enfin l'expérience n'a que trop fait connoître aux Missionnaires, qu'il est comme impossible de convertir les Indiens qui sont à portée d'examiner de trop près les Espagnols ; & qu'il falloit tourner leur vûe du côté des peuples à qui leur situation ne permettoit pas d'avoir aucun commerce avec les Européens. Nous verrons bien-tôt quel a été le succès de cette entreprise.

Mais il faut encore que je rende compte auparavant d'une calamité particuliere dont les Indiens ont été long-tems affligés. Il est tems aussi que je fasse connoître les Mammelus du Brésil, ces Brigans dont j'ai déja parlé. Toutes ces connoissances serviront beaucoup à l'intelligence des choses qui me restent à dire dans la suite de mon Ouvrage.

Quelques Négocians Espagnols établis au-delà des montagnes du Pérou, & spécialement ceux de *Sainte Croix de la Sierra*, avoient formé entr'eux une espéce d'union ou de compagnie, qui avoit pour objet de faire les Indiens esclaves, pour ensuite les vendre. Ils entroient à

main armée sur les terres des Indiens. Ils parcouroient souvent trente ou quarante lieues de païs, & quelquefois plus, en poursuivant les Sauvages à peu près comme les Chasseurs poursuivent leur proie. Si le butin qu'ils avoient fait sur les terres des ennemis n'étoit pas assez considérable à leur gré, ils fondoient à l'improviste sur les peuplades voisines, avec qui on étoit en paix, passoient impitoyablement au fil de l'épée tous ceux qui se mettoient en devoir de résister, & les brûloient tout vifs dans leurs cabannes. Les autres étoient emmenés en esclavage. On trouvoit toûjours au besoin le prétexte d'une injure reçue, ou d'autres semblables pour se porter avec quelque couleur de justice à de si barbares attentats. De retour chez eux les Marchands vendoient à vil prix leurs esclaves à des gens qui conduisoient au Pérou cette foule de malheureux liés & garottés, & faisoient en les revendant un gain très-considérable. Le profit des intéressés montoit chaque année à plusieurs milliers de piastres.

Cependant les véritables Espagnols ne pouvoient voir sans une horreur mêlée d'indignation tant de peuples injustement

opprimés, & détruits par l'insatiable avarice des habitans *de Sainte Croix*. Mais on redoutoit des gens à qui leurs richesses donnoient un grand crédit, & personne n'osoit s'opposer à ce torrent d'iniquité. C'étoit un mal invétéré auquel divers Edits très sévéres des Rois Catholiques n'avoient encore pu remédier.

Le P. Joseph *de Arce*, Jésuite, brûlant de zéle pour le salut des ames, se présenta l'an 1690. au Gouverneur des Indes, afin d'en obtenir la permission de porter la foi dans le païs des Chiquites.

Les Marchands *de Sainte Croix* mirent tout en œuvre pour empêcher que la proposition du Missionnaire ne fût écoutée. Ils ne doutoient pas que son entreprise, si elle réussissoit, ne dût faire tomber leur commerce. Tous leurs efforts à la vérité furent inutiles. L'intrépide serviteur de Dieu, que ni la crainte, ni aucune considération humaine ne pouvoient retenir, quand il s'agissoit des intérêts de Dieu, commença malgré eux, ses travaux & ses courses Apostoliques, qui produisirent dans la suite des fruits très-abondans. Ces scélérats continuerent néanmoins leurs brigandages, jusqu'à ce

que les Missionnaires ne pouvant souffrir que leur ministére fût ainsi troublé, qu'on traitât si indignement leurs Néophytes, & qu'on leur ôtât par-là toute espérance d'amener les autres Indiens au sein de l'Eglise, eurent le courage de porter leurs plaintes à l'Audience Royale de *Chinquisaca*, & demanderent instamment qu'on arrêtât le cours de ces violénces.

Comme les Marchands de Sainte Croix étoient soûtenus & protégés par une personne puissante dans le païs, le Magistrat n'osant rien statuer sur cette demande, renvoya l'affaire au Viceroi du Pérou. C'étoit alors le Prince de *Santo Bueno*, Napolitain, Seigneur plein de religion & de piété. J'en puis parler avec d'autant plus d'assurance que je l'ai beaucoup pratiqué à Boulogne. Il prit à l'instant les mesures les plus efficaces & les plus promptes pour remedier à de si grands désordres. Ce Prince rendit une Ordonnance très-sévére, par laquelle il étoit défendu sous peine de bannissement & de confiscation de tous les biens à qui que ce fût, de vendre ou d'acheter des Indiens, & d'attenter en aucune façon à leur liberté. Quant aux Gouverneurs

qui tolérereroient un abus si criminel, il les condamnoit à être destitués de leurs charges, & à payer une amende de 12000 piastres. Des ordres si précis mirent fin au brigandage, les Indiens ne furent plus inquiétés. Il est à croire qu'ils ressentent encore les bons effets d'un Réglement si sage & si conforme aux loix de la nature.

Mais quelques maux que les Espagnols aient fait souffrir aux Indiens, ces peuples infortunés ont encore plus souffert de la part des Mammelus du Bresil; nous allons donner en peu de mots l'Histoire de ces Brigans.

Au-delà de *Rio-Janeiro*, & vers le Cap de Saint Vincent où finit le Bresil, les Portugais ont bâti sur un rocher fort escarpé la Ville de S. Paul, que quelques-uns nomment *Piratininga*. Elle est dans un climat tempéré. Des montagnes inaccessibles, & l'épaisse forêt de *Pernabaccaba* l'environnent, & la défendent de toutes parts. Le païs d'alentour est fertile & bien cultivé. Il produit abondamment toutes les commodités de la vie, du bled, du mayz, de nombreux troupeaux, du sucre, & divers aromates en assez grande quantité pour en fournir aux païs voisins. Les

Les habitans de cette Ville qui n'avoient point de femmes Européennes, en prirent chez les Indiens. Du mêlange d'un sang si vil avec le noble sang des Portugais naquirent des enfans qui êurent tous les défauts de leurs meres, & n'eûrent aucune des vertus paternelles. Ils tomberent dans un tel décri par le déreglement de leurs mœurs que les Villes voisines auroient cru se perdre de réputation, si elles eussent continué d'avoir quelque communication avec les habitans de Saint Paul. Quoiqu'ils fussent originairement Portugais, on les jugea indignes de porter un nom qu'ils déshonoroient par leurs actions infâmes. On leur donna le nom de Mammelus qui leur est resté dans le païs, quoiqu'ils soient appellés communément par les Historiens *Paulins*, *Paulitiens* & *Paulopolitains*.

Ils étoient cependant demeurés fidéles à Dieu & à leurs Princes pendant quelques années; & l'on en avoit été principalement redevable aux soins du fameux P. Joseph *Anchieta*, l'Apôtre du Brésil, & des autres Peres de la Compagnie de Jesus, qui avoient à Saint

Paul: un Collége fondé par la Ville. Mais enfin soit qu'ils trouvassent dans ces Peres une forte digue qui s'opposoit à leurs débordemens, soit qu'ils n'eussent pas été assez ménagés par les Gouverneurs du Brésil, ils chasserent les Jésuites, & secouerent presque entiérement le joug de la domination Portugaise; car ils n'obéissent plus aux Gouverneurs que quand bon leur semble, c'est-à-dire, quand cela s'accorde avec leurs interêts; de sorte qu'il s'est formé dans cette Ville une espéce de République qui se gouverne par ses loix particulieres.

Saint Paul qui n'avoit pas d'abord plus de 400 habitans, y compris les esclaves Négres & les Indiens, en compte aujourd'hui plusieurs milliers dans ses murailles. On y admet indistinctement le rebut de toutes les nations. C'est l'asyle de tous les brigans Portugais, Espagnols, Anglois, Hollandois, Italiens, qui se sont dérobés en Europe aux supplices mérités par leurs crimes, ou qui cherchent à mener impunément une vie licencieuse. Un Négre échappé des mains de son maître est sûr d'y être bien reçu.

Les Mammelus disent hautement qu'ils

ne dépendent de personne. Ils paient cependant chaque année au Roi de Portugal un cinquiéme de l'or qu'ils tirent de leurs montagnes ; car ils ont aussi des mines. Mais ils ne manquent pas de protester en païant qu'ils ne le font ni par crainte, ni pour remplir une obligation indispensable, que c'est uniquement par respect & par égard pour ce Monarque. La situation avantageuse de Saint Paul, les fortifications que les habitans y ont ajoûtées, ont fait perdre aux Portugais si non la volonté, du moins l'espérance de soûmettre cette Ville. Outre les armes qui leur sont communes avec tous les Indiens, les Mammelus ont encore un grand nombre d'armes à feu, qui leur ont été portées par les Négres fugitifs, ou qu'ils ont enlevées eux-mêmes aux Voyageurs sur les grands chemins. Il paroît qu'ils sçavent fabriquer la poudre à canon.

On dit aussi qu'il y a parmi eux des Prêtres & des Religieux, mais il y a certainement bien peu de Religion dans Saint Paul, & si les Mammelus prennent encore le nom de Chrétiens, ils respectent bien peu les loix du Christianisme.

En effet depuis que les Mammelus se

furent soustraits à l'autorité des Vice-rois du Brésil, ils s'adonnerent à une espéce de brigandage digne des nations les plus barbares. On les vit se répandre chaque année sur les terres des Indiens, emmener une infinité de ces malheureux en esclavage pour les faire travailler dans les mines & dans les plantations de sucre. Les terres des environs de S.Paul ne furent plus cultivées que par ces esclaves Indiens. Les Provinces de *Guaira*, *du Paraguai*, *de Rio de la Plata* étoient les plus exposées aux incursions des Mammelus; ce furent aussi celles qu'ils maltraitérent davantage. Ils détruisirent plusieurs peuplades d'Indiens fort nombreuses, & ne conserverent que celles qui leur païoient tribut. Après avoir dépleuplés les païs voisins, ils ont porté la désolation dans les plus éloignés. On auroit sans doute peine à croire, si ce fait n'étoit attesté par toutes les Relations, que les Mammelus ont pénétré plusieurs fois jusques sur les bords du lac des *Xarayes*, & du fleuve *Maragnon*, qu'ils ont quelquefois parcouru en cinq ou six mois jusqu'à mille lieues de païs, sans qu'on puisse comprendre comment ils trou-

voient moïen de vivre si loin de chez eux, étant obligés de traverser des contrées immenses qu'ils avoient déja ravagées. C'est pourtant une chose certaine que de toutes les peuplades qui se trouvoient en grand nombre sur les bords du lac dont j'ai parlé; il y en a eû fort peu qui aient échappé à leur fureur.

Les Villes & les Colonies Espagnoles n'ont pas même été respectées par ces barbares, qui en ont mis quelques-unes au pillage, & en ont enlevé les habitans. Quatorze Réductions Chrétiennes ont été détruites par ces brigands, & dans l'espace de 130 ans ils ont fait esclaves plus de deux millions d'Indiens, dont cinquante mille avoient embrassé la Religion Chrétienne.

De tant d'hommes qu'ils ont emmenés, à peine y en a-t-il eû un sur cent qui leur ait été de quelque utilité. La plûpart ont péri de misere avant que d'arriver à Saint Paul. Ceux qu'on y a conduits sains & saufs, ont bientôt péri par le mauvais air qu'on respire dans les Mines, & par le travail excessif des plantations de sucre. On a vu un registre authentique, par lequel il étoit

prouvé que de 300000 Indiens pris & emmenés par les Mammelus en cinq ans; il en restoit à peine vingt mille.

On a souvent reclamé avec beaucoup d'instances la piété des Rois de Portugal, & ces plaintes réitérées ont fait porter divers Edits très-rigoureux contre les Mammelus qui ne s'en sont pas mis fort en peine, & que ces Edits n'ont pas empêché de désoler le païs comme auparavant. Les Rois de Portugal ont peut-être trop différé à prendre les mesures nécessaires pour détruire cet azile ouvert à tous les crimes.

CHAPITRE VI.

Etablissement des Missions du Paraguai.

LES Peres de la Compagnie de Jesus, trouvoient déja dans les endroits de l'Amérique Méridionale, où ils avoient des Colléges, un vaste champ pour exercer leur zéle, soit qu'il fallût entretenir & augmenter la piété parmi les habitans des Villes, soit qu'il fallût donner

des Missions aux gens de la campagne, Indiens pour la plûpart, qui cultivoient les terres des Espagnols. Ils se répandoient de tems en tems dans les païs Infidéles. Tous leurs soins se bornoient alors à baptiser les enfans moribonds, & à instruire quelques adultes qui paroissoient plus dociles à leurs Instructions. Mais leur séjour dans ces contrées sauvages n'étoit que passager.

Vers le milieu du siécle passé ces héros Chrétiens formerent la courageuse entreprise de s'aller établir au milieu des Sauvages les plus éloignés des Villes & des habitations Espagnoles. L'expérience leur avoit appris que c'étoit le seul moïen de faire des fruits solides & durables parmi ces peuples.

Mais comment faire recevoir le Christianisme à des hommes dispersés çà & là comme des bêtes féroces, enfoncés dans les bois, ou cachés dans des cavernes, toûjours désunis, toûjours errans, continuellement armés les uns contre les autres, qui ne respiroient que la vangeance, & qui poussoient la barbarie jusqu'à faire leurs repas les plus délicieux de la chair de leurs semblables?

Les Missionnaires crurent que pour y réüssir il falloit emploïer à peu près les mêmes moïens dont se servirent autrefois dans les siécles les plus reculés ceux qui entreprirent de civiliser les peuples sauvages dont l'Asie & l'Europe étoient alors remplies, comme l'Amérique l'est encore aujourd'hui. Le premier soin des anciens Sages fut de réduire les barbares en société, de leur montrer combien la vie civile, soit par rapport à la nourriture, soit par rapport à l'habitation, soit dans les guerres même qu'ils se faisoient si souvent les uns aux autres, étoit préférable à la vie brutale que ces peuples avoient menées jusqu'alors. Ils les engagerent habilement à en faire l'essai. Ces Indiens devinrent plus traitables par l'usage de la société, & s'accoûtumerent à pratiquer comme de concert les vertus qui conviennent à des êtres raisonnables.

Ciceron * loue beaucoup la sagesse & l'habileté de ce grand homme ; » qui sçut » le premier rassembler & réünir dans » un même lieu les hommes auparavant » dispersés dans les campagnes, & renfer-

* Livre 1. de la Rhétorique.

» més dans les antres des rochers; qui leur
» apprit à discerner l'honnête & l'utile, à
» les rechercher. Ses premieres leçons,
» ajoûte l'Orateur Romain, furent sou-
» vent interrompues par les clameurs des
» barbares étonnés de la nouveauté des
» objets. Il s'insinua peu à peu dans
» leurs esprits, & se concilia toute leur
» attention; de féroces & de cruels qu'ils
» étoient, il les rendit humains & pacifi-
» ques.

Horace † attribuant cette gloire au Chantre de la Thrace, dit de lui: » Or-
» phée ce sacré Ministre, cet interpréte
» des Dieux, vint à bout de faire sortir
» les hommes des forêts. Entraînés par ses
» discours pleins de charmes, ils renon-
» cerent aux meurtres & au genre de vie
» affreux qu'ils avoient mené jusqu'a-
» lors. Ils devinrent sociables. C'est pour
» cela que les Poëtes ont feint qu'il sça-
» voit apprivoiser les tigres & les lions.

Tous ces éloges conviennent parfaitement aux premiers Missionnaires du *Paraguai*; & ils peuvent bien partager la gloire des anciens Législateurs, comme ils suivirent leur méthode avec un succès égal

† Art. Poët.

au leur. Les Indiens Sauvages n'étoient pas même des hommes, & l'on vouloit en faire des Chrétiens. Les avantages & les charmes qui se trouvent dans le commerce de la vie civile, l'intérêt ce puissant mobile du cœur humain furent d'abord remis fréquemment sous les yeux des Sauvages qui n'y furent pas insensibles. On leur retraça une image naturelle de leur vie passée entiérement semblable à celle des bêtes. On leur fit sentir les incommodités d'un tel genre de vie, ils saisissoient la vérité de ces images, ils en étoient frappés. Lorsqu'on leur demandoit s'ils n'avoient jamais pensé que ce fût une chose déraisonnable, & inhumaine, de poursuivre leurs semblables par le seul désir de s'en repaître, ils ne sçavoient que répondre. Déja ils commençoient d'avoir une espéce d'horreur d'eux-mêmes.

Enfin après en avoir rassemblé un assez grand nombre, on leur apprit à bâtir des maisons qui eussent quelque air de propreté & de symétrie. Cela devoit peu leur coûter, puisque ces maisons, ou plûtôt ces cabanes, n'étoient faites que de quelques morceaux de bois assez mal

unis, & de branches d'arbres avec des bambous, des nattes & des pieux ; c'étoit pourtant beaucoup, eû égard à leurs anciennes demeures. Mais cette République naissante se seroit bien-tôt dissipée, si l'on n'avoit pourvu à la subsistance des habitans. On leur fit comprendre quoiqu'avec bien de la peine la nécessité de cultiver la terre. Les Missionnaires, non-seulement leur fournirent ce qu'il falloit de grains pour ensemencer leurs champs, mais leur donnerent de quoi se nourrir jusqu'au tems de la récolte. Les Indiens ne cesserent point durant cette premiere année d'aller à la chasse & à la pêche ; ils chercherent dans les bois comme auparavant du miel & des fruits sauvages. Avant la fin de l'année ces bonnes gens devenus doux & traitables, commencerent à recueillir les fruits de leurs peines. La moisson fut abondante, le succès les rendit encore plus ardens au travail.

Ce nouveau Peuple construisoit en même tems une Eglise toute de bois, sous la conduite des Missionnaires qui n'omettoient rien pour les instruire des vérités de la Religion. Le succès répondit

parfaitement à leurs espérances. On baptisa d'abord les enfans, ensuite les adultes, quand ils furent suffisamment disposés. Bien-tôt on crut pouvoir dire la Messe & administrer les Sacremens en public. Les Néophytes y assistoient avec tant de ferveur & de recueillement que les Missionnaires ne pouvoient s'empêcher de verser des larmes de joie & de tendresse.

Cette premiere Peuplade étoit à peine établie qu'il s'en forma plusieurs autres sur le même modéle. On les nomma *Doctrines* ou *Réductions*, terme qui a toûjours été depuis en usage pour signifier ces sortes d'établissemens.

On ne sçauroit dire combien ces premiers succès encouragerent les Missionnaires. Pour étendre le nouvel Empire de J. C. ils s'avancerent toûjours de plus en plus dans ces immenses contrées, cherchant de tous côtés les Indiens dispersés dans les plaines, sur les montagnes, dans les forêts. Ils tâchoient de gagner par de petits présens l'amitié de ceux qu'ils rencontroient; ils leur dépeignoient vivement le malheur de celui qui ne connoît point Dieu, ou qui ado-

re de fausses divinités, les avantages de la Religion Chrétienne, dont ils essaïoient de leur rendre la vérité sensible. Les Barbares venoient s'éclaircir par leurs propres yeux du bon état des Réductions. Rien n'étoit plus efficace pour les engager à s'unir de la même maniere sous les loix de l'Evangile, & à suivre en tout les avis des Missionnaires qu'ils regardoient comme des gens descendus du Ciel. Ce fut ainsi que se formérent successivement plusieurs nouvelles Réductions, & que les anciennes s'accrurent par le grand nombre de ceux qui s'empressoient d'y être admis.

Les premiers établissemens prirent naissance dans la Province de l'*Uraguai*, sur laquelle les Missionnaires avoient d'abord jetté les yeux, parce qu'elle leur avoit paru la plus propre à l'exécution de leurs desseins. Cette Province située à l'Orient du *Paraguai* est environnée d'une chaîne de montagnes qui renferment une plaine très-vaste & très-fertile, arrosée d'un bout à l'autre par le fleuve *Uraguai* dans l'espace d'environ 230 lieues. Quelques Réductions s'établirent peu après dans la Province de *Guaira*,

située entre l'Orient & le Septentrion, & où l'on trouve aussi des plaines fort belles & qui sont en très bon air. Ce fut donc dans ces lieux propres à la culture que les infatigables Missionnaires conduisirent tous les Indiens qui se montrerent dociles à leurs instructions. On compta bientôt dans les Provinces que je viens de nommer jusqu'à trente Réductions composées de quatre à cinq, & même de six mille habitans.

Je ne dois pas dissimuler que les plus touchantes exhortations n'auroient peut-être pas suffi pour attirer ces Peuples à la connoissance du vrai Dieu, si l'on n'avoit pas emploïé d'abord des moïens purement humains. On reconnut sans peine que le plus efficace étoit de leur fournir des vivres en abondance. Car lorsqu'il fut question de fonder les premieres Peuplades, les Indiens disoient aux Missionnaires : *Si vous voulés que nous restions avec vous, donnés-nous bien à manger ; nous ressemblons aux bêtes qui mangent à toute heure, & nous ne faisons pas comme vous qui mangés peu & à de certaines heures réglées.* Les Indiens sont en effet toûjours les mêmes sur cet arti-

gle ; & n'ont point d'heure fixe pour les repas. Ils se réglent à cet égard non sur l'horloge, mais sur leur appétit toûjours renaissant. Ils mangent la viande presque crue, comme je crois l'avoir déja remarqué ; semblables en ce point, comme en beaucoup d'autres, aux Peuples sauvages de l'Afrique, & aux Tartares d'Asie.

Les Missionnaires mirent donc tout en œuvre pour procurer à ces Indiens de quoi contenter leur appétit insatiable. Par là ils gagnerent entiérement leur confiance, & s'acquirent en quelque sorte le droit de tourner à leur gré les esprits de ces Sauvages. Ils leur inspirerent l'amour d'un travail à qui les terres indépendamment de la meilleure qualité, doivent toute leur fertilité. Ces charitables Missionnaires avoient encore l'attention de leur fournir *gratis* des hameçons, des couteaux, des haches, des ciseaux, des aiguilles à coudre, & d'autres choses de cette espéce, qui sont extrêmement recherchées des Indiens, mais trop cheres dans les Villes Espagnoles, pour que ces pauvres gens pussent les y acheter. Ils leur administroient aussi libé-

ralement tous les Remedes dont ils avoient besoin : ainsi leur charité paroissoit en tout, & s'étendoit à tout. C'étoit par ces pieuses adresses qu'ils se rendoient maîtres de tous les cœurs pour les assujettir à J. C.

Comme la Province de *Guaira* n'étoit pas éloignée de Saint Paul, les Mammelus eurent bientôt connoissance des nouveaux Peuples, qui s'étoient rassemblés sous les étendards de la Croix. L'occasion leur parut favorable, pour augmenter en peu de tems le nombre de leurs esclaves. Huit cens de ces Brigands suivis de deux ou trois mille Indiens, vinrent fondre à l'improviste sur les Peuplades Chrétiennes. Tout ce qui entreprit de leur résister fut passé au fil de l'épée, le reste fut emmené en esclavage. Plus de 85000 Chrétiens perdirent en peu d'années la vie ou la liberté. Les Mammelus détruisirent de fond en comble douze ou treize des plus florissantes Réductions.

On connut alors qu'il seroit impossible dans ces lieux trop exposés à la fureur des Mammelus de sauver les foibles restes des Peuplades Indiennes. On s'apperçut d'ailleurs que le malheur qui

étoit

étoit arrivé à ces Peuplades avoit rendu la conversion des autres Indiens beaucoup plus difficile. Car ceux-ci sçachans que la réunion des Chrétiens dans une même demeure avoit contribué à les faire tomber plus aisément entre les mains des Mammelus, avoient conçu encore plus d'éloignement pour le Christianisme. Les Missionnaires prirent le parti de transplanter ce qui leur restoit de Néophytes à plus de 130 lieues, sur les bords du fleuve *Parana*. La transmigration se fit avec des peines incroïables, & les Indiens après avoir beaucoup souffert en chemin malgré les soins & les attentions de leurs Pasteurs, arriverent enfin dans le lieu qui leur avoit été désigné, au nombre d'environ douze mille, dont se formerent les Réductions de Saint Ignace & de N. D. de Lorette. Plusieurs autres s'établirent depuis entre les fleuves *Parana* & *Uraguai*. Elles sont tellement disposées qu'elles peuvent se défendre & se secourir mutuellement au besoin ; & même les Néophytes s'étant aguerris dans la suite, sont rentrés en possession des païs qu'ils avoient abandonnés. Ils y ont bâti de

nouvelles Réductions, & se sont mis en état de ne plus craindre les Mammelus, qu'ils ont fait repentir plus d'une fois de leurs violences & de leur cruauté.

L'on comptoit en 1717. dans la seule Province de *Guaira* entre les fleuves *Parana* & *Uraguai* 32 Réductions fort nombreuses & 121168 Indiens, tous baptisés par les Peres de la Compagnie de Jesus, les seuls Missionnaires qui aillent en ces contrées. On avoit fondé plusieurs autres Réductions de proche en proche entre le fleuve *Uraguai* & la Mer. D'autres s'étoient formées vers le Septentrion, sur les bords du grand fleuve *Mamore*, qui se jette dans la fameuse riviere *des Amazones*.

De l'autre côté de l'Amérique Méridionale est un vaste païs, borné au couchant par les montagnes du Pérou, & par le fleuve *Paraguai* à l'Orient, sa longueur du Septentrion au Midi est de 300 lieues. Il est arrosé par les fleuves *Pilcomaio* & *Vermejo*, sans parler de plusieurs autres moins considérables. Ce païs embrasse un très-grand nombre de Peuples, & spécialement le *Ciriguanes*, dont la nation est assez étendue. A l'Orient de

celui-là, il y en a un autre qui s'étend jusqu'au grand lac des *Xarayes*, d'où naît le fleuve *Paraguai*. Ce païs est habité principalement par les *Chiquites*, & par les *Manacicas*. Les Jésuites avoient tenté plusieurs fois, mais en vain, d'introduire la Religion Chrétienne chés ces Peuples Sauvages. Leur conversion paroissoit désespérée lorsque le P. Joseph de *Arce*, accompagné du P. Jean-Baptiste de *Zea*, entreprit de les soûmettre à l'Empire de Jesus-Christ. La Providence leur avoit préparé les voïes, elle leur ménagea deux circonstances extrêmement favorables à l'exécution de leur dessein.

Deux Nations étoient alors en guerre. Le P. de *Arce* vint à bout par son éloquence de terminer leurs differends, & de rétablir entr'elles la paix & la concorde. Presque dans le même tems, il obtint la grace d'un Indien condamné à mort par le Gouverneur de *Sainte Croix de la Sierra*. La charité du Missionnaire lui concilia la bienveillance des autres Indiens. Ayant obtenu la liberté de parcourir ces contrées, il y fonda quelques Réductions. Les travaux de ce grand

homme & ceux de ses généreux Compagnons, dont quelques-uns eurent le bonheur de recevoir la couronne du Martyre, ont été décrits en Espagnol par le P. Patrice Fernandez, dans un livre imprimé à Madrid en 1726.

Les Successeurs de ces illustres Missionnaires non contens de maintenir les anciennes Réductions dans l'état florissant où ils les avoient trouvées, ont encore travaillé sans relâche à planter la Foi Chrétienne dans la grande Province de *Chiaco*, & dans les autres contrées barbares de ce continent. Souvent ils ont eû la satisfaction de voir des nations entieres d'Indiens qui demandoient d'elles-mêmes à être instruites. Ils ont cherché tous les moïens de s'insinuer chés les peuples qui ne pensoient pas à les inviter. Le nombre des fidéles se multiplie d'année en année, & l'on peut se flater de voir un jour toute cette Partie du Monde soûmise aux loix de l'Evangile, par les soins & par les Prédications des Peres de la Compagnie de Jesus.

CHAPITRE VII.

Ferveur admirable des Chrétiens du Paraguai. Leur assiduité dans les Eglises. Exercices de pieté qui s'y pratiquent ordinairement.

C'ETOIT peu d'avoir attiré les Indiens au Christianisme, il falloit encore leur en faire observer les devoirs. C'est à quoi les Missionnaires ont réüssi plus qu'ils n'auroient peut-être eux-mêmes osé l'espérer. On ne sçauroit dire avec quelle ferveur les Indiens remplissent tous les devoirs de la Religion. Mais pour bien comprendre tout ce que cette ferveur a d'admirable, il faut se rappeller quels furent autrefois les Indiens. Ces hommes qui n'avoient presque rien d'humain que la figure, qui n'étoient occupés qu'à contenter leurs appétits brutaux sont aujourd'hui des modéles de toutes les vertus Chrétiennes. La pureté de leurs mœurs, leur dévotion retracent à nos yeux la parfaite image de la primitive Eglise.

L'expérience a montré que les Indiens sont pour la plûpart d'un esprit doux & traitable, qu'ils sont sensibles à l'amitié. On remarque aujourd'hui dans ceux qui professent le Christianisme cette belle simplicité que l'Evangile nous représente comme la compagne fidéle de l'innocence. Il y a lieu de croire que s'ils parurent avant leur conversion n'avoir que la férocité en partage, c'étoit moins l'effet du naturel que la suite funeste d'une mauvaise éducation. Les habitudes vicieuses se transmettoient des péres aux enfans par la voie des exemples; dès que les Indiens ont eû de bons exemples devant les yeux, on a vû la probité, la candeur, la retenue, prendre parmi eux la place des passions effrénées qui les gouvernoient, & l'on peut dire en général qu'ils sont tous de bons & fervens Chrétiens.

Mais la nature humaine étant aussi corrompue depuis le péché d'Adam, il n'est pas possible de trouver sur la terre une société nombreuse d'hommes qui soit absolument exemte de tout défaut, & où personne ne s'écarte jamais des sentiers étroits de la vertu. Les pre-

miers Chrétiens n'étoient pas tous irréprochables ; & il ne faut pas croire que les Réductions du Paraguai soient plus privilégiées à cet égard que la primitive Eglise. Si les Missionnaires n'ont pû prévenir toutes les fautes, ils ont du moins tâché d'en prévenir les suites fâcheuses.

On fait choix dans chaque Réduction pour y maintenir le bon ordre, de quelques anciens Néophytes, qui sont chés les Indiens, ce que furent autrefois les Censeurs chés les Romains, & les *Nomophylax* chés les Grecs. On les nomme *Regidors* ; il y en a parmi eux qui sont chargés spécialement de veiller sur la conduite & sur les mœurs des Néophytes. S'ils découvrent que quelqu'un soit tombé dans une faute considérable, & propre à donner du scandale, comme seroit une action contraire à la pudeur ; un transport de colere suivi de quelque tort fait au prochain ; ils saisissent le coupable, ils le conduisent à l'Eglise, revêtu d'un habit de pénitent, pour demander publiquement pardon à Dieu de sa faute ; ils lui imposent une sévére pénitence. De-là on le mene sur la pla-

ce publique, où il reçoit en presence de tout le monde un châtiment proportionné à la grièveté de sa faute. Le coupable humilié baise ordinairement avec reconnoissance les mains qui l'ont frappé, en disant : *Dieu vous récompense de m'avoir soustrait par cette punition légere aux peines éternelles dont j'etois menacé.* Il est rare qu'on retombe ensuite, & encore plus que la contagion du mauvais exemple se répande parmi les autres Chrétiens.

Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'on a vu des Indiens, & même des Indiennes, qui ayant commis secrétement le même péché qu'on venoit de punir dans quelque autre à leurs yeux, couroient d'eux-mêmes s'accuser aux *Régidors*, & prioient instamment qu'on leur imposât la même pénitence. Trait bien remarquable de ressemblance qu'ont ces Réductions avec la primitive Eglise, où la pénitence publique étoit si souvent mise en usage.

Des hommes qui n'avoient pas même auparavant les premiers principes d'humanité, avoit besoin qu'on les instruisît dans le plus grand détail des devoirs du

Christianisme

Christianisme. C'est à quoi les Missionnaires se sont extrêmement appliqués, aussi-bien qu'à leur inspirer un respect profond pour les Mystéres de la Foi, & pour tout ce qui est l'objet du culte Chrétien. Mais ayant affaire à des gens d'un entendement grossier sur qui les raisons les plus convaincantes font moins d'impression que les objets matériels; les sages Ministres de l'Evangile ont pris un soin particulier de présenter à l'imagination des Néophytes, ce qui pouvoit augmenter leur respect pour les choses saintes.

Ils ont voulu que les Temples du vrai Dieu fussent bâtis & entretenus avec toute la magnificence & toute la propreté possibles. Les premieres Eglises n'étoient que de bois, & d'une structure fort grossiere; elles avoient pourtant déja de quoi surprendre & frapper les Indiens dont les yeux n'étoient pas accoûtumés à de pareils objets. Les Missionnaires leur apprirent dans la suite à faire la brique & la chaux, & firent venir d'Europe quelques-uns de leurs Freres, qui entendoient la conduite des bâtimens. Ainsi l'on voit aujourd'hui dans

la plûpart des Réductions des Eglises bâties de brique ou de pierres. La plûpart sont assez belles pour plaire même à des yeux Européens. Les Eglises du *Paraguai* ont outre la nef, les bas côtés qui sont quelquefois doubles. On y compte cinq Autels au plus, parce qu'un plus grand nombre seroit inutile. Ces Eglises sont assez vastes: quoiqu'elles soient fort basses, le toit n'étant soûtenu que sur des colomnes de bois au défaut de pierres, il n'est pas possible de l'élever à proportion de la longueur & de la largeur de l'édifice. Mais eû égard aux maisons qui n'ont jamais qu'un rez de chaussée, les Eglises peuvent paroître de superbes édifices. Outre la principale porte & celles des côtés, on pratique dans les murs un grand nombre de fenêtres, afin qu'elles soient bien éclairées. Ces fenêtres sont encore nécessaires, surtout en été, pour diminuer l'incommodité que souffrent les Prédicateurs & les Célébrans, lorsque l'Eglise est échauffée par la multitude des Indiens qui y accourent & qui transpirent beaucoup.

Les Réductions fondées dans le païs des Moxes étant les plus récentes, les

Eglises y sont aussi mieux bâties que partout ailleurs. La nef & les bas côtés, ont un Chœur fort propre, & surmonté d'une coupole.

Comme les Missionnaires ont amené de tems en tems avec eux des Freres qui avoient appris en Europe les différens arts qui pouvoient servir à la décoration des Edifices sacrés, les Autels sont ornés de tableaux de dévotion proprement encadrés, de colonnes, de corniches bien travaillées & même de statues & de bas reliefs. Les murailles sont ordinairement revêtues de toiles peintes garnies de franges, ou enchassées dans une boiserie. On y a représenté les principaux Mystéres de notre Religion, afin de les mieux graver dans le cœur des Néophytes; car ce sont-là, pour me servir des expressions de Saint Grégoire, les livres où le peuple étudie sa Religion.

Chaque Eglise a son baptistére placé dans une grande chapelle ornée avec un soin particulier, parce que c'est la premiere chose qui frappe la vûe de ceux qui entrent. Les ornemens qui servent à l'Office divin, sont plus propres que

riches, & les autels n'ont guéres d'autre parure que des fleurs artificielles ou naturelles & ſont jonchés d'herbes odoriférantes. On forme avec des feuillages & des fleurs des guirlandes qu'on attache autour de l'Egliſe, & qui y répandent une odeur très-agréable. Aux jours les plus ſolemnels, on y brûle des parfums, on arroſe le pavé d'eaux de ſenteur; on le jonche d'herbes & de fleurs odoriférantes que le païs fournit en abondance pendant tout le cours de l'année.

Ce fut par de ſemblables attentions que Népotien mérita autrefois les éloges de ſaint Jérôme, qui parle ainſi de cet homme vertueux, dans l'Epitaphe qu'il a compoſée en ſon honneur. » Il » orna ſouvent les Baſiliques de fleurs, » de feuillages & de pampres, qu'il en» trelaſſoit avec goût *«. Plus d'une raiſon engage les Miſſionnaires à autoriſer cet uſage.

Il y a dans chaque Réduction un premier Sacriſtain, & deux autres qui lui ſont ſubordonnés, outre ſix Clercs qui

**Baſilicas Eccleſiæ diverſis floribus & arborum comis vitiumque pampinis adumbravit.*

portent le rabat & l'habit long avec la queue traînante de trois ou quatre palmes à la maniere des Prêtres Espagnols. Ceux-ci commencent cependant aujourd'hui à quitter cet usage incommode. Toutes les places dont je viens de parler sont extrêmement recherchées & ceux qui les obtiennent en remplissent les devoirs avec une exactitude admirable. Les Novices des Ordres les plus fervens n'ont pas l'air plus modeste & plus recueilli en servant à l'Autel que les jeunes Indiens qui font l'office de Clercs. Tout ce qui sert à l'Office divin, le pavé même des Eglises est entretenu avec la plus grande propreté.

Du reste il ne faut chercher dans les Eglises des Réductions ni marbres choisis, ni pierres précieuses. L'or & l'argent n'y sont guéres employés que pour les vases sacrés. Mais ce qui mérite nos regards & notre admiration, c'est l'assiduité des Chrétiens dans les Temples sacrés. On y pratique non-seulement tout ce qui est d'usage dans les Paroisses bien réglées d'Europe, mais beaucoup d'autres exercices de piété, que les Missionnaires ont jugé à propos

d'introduire. Qu'on me permette d'entrer encore sur cela dans un détail qui ne peut qu'édifier, & qui est également propre à faire connoître le zéle des Pasteurs, & la ferveur des Néophytes.

Tous les matins dès que le jour commence à paroître, les enfans vont à l'Eglise, où ils se placent, les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Ils y récitent à deux chœurs les Prieres du matin & la Doctrine Chrétienne jusqu'au lever du Soleil. Alors on dit une Messe, à laquelle tous les habitans de la Réduction doivent assister, à moins qu'ils n'aient des raisons légitimes pour s'en dispenser. Après la Messe chacun se rend à son travail. Le soir on fait le Catéchisme aux enfans. La cloche appelle ensuite tous les fidéles à l'Eglise pour y réciter ensemble le Rosaire & les Prieres du soir. Tous les Samedis on chante en musique la Messe de la Vierge, & le soir après le Rosaire les Litanies de la Mere de Dieu, avec une priere pour les morts. On verra bientôt, sans doute avec surprise, en quoi consiste cette musique des Indiens.

Le Dimanche tout le monde se rend de grand matin à l'Eglise, pour y chanter

la Doctrine Chrétienne. On célébre ensuite les fiançailles & les mariages, ce qui demande beaucoup de tems; car on remet tous les mariages au Dimanche, afin de leur donner plus de solemnité. Par-là on apprend aux Infidéles & aux nouveaux Convertis à respecter cette action comme Sacrement. On chante ensuite la Messe solemnelle. Après l'Evangile un Missionnaire monte en chaire, il explique l'Evangile du jour. Quand la Messe est finie, on examine si quelqu'un s'en est absenté sans raison légitime, ou n'a pas assisté à la récitation de la Doctrine Chrétienne; s'il n'est point arrivé au dedans ou au dehors de la Réduction quelque désordre auquel il soit nécessaire de remédier. On impose des Pénitences à ceux que l'on a trouvés en faute.

Après le dîner on baptise les enfans & les Catéchumenes qui sont presque toûjours en grand nombre. Cela se fait encore le plus solemnellement qu'il est possible, afin d'animer la foi du peuple & de lui inspirer du goût pour les saintes cérémonies de l'Eglise. Les Congrégations particulieres s'assemblent ensuite pour pratiquer les exercices de piété qui

leur ſont propres, & pour entendre une exhortation. Après les Vêpres tout le peuple récite le Roſaire en commun à l'ordinaire. Dès qu'il eſt fini chacun va ſe repoſer dans ſa maiſon & ſe préparer aux travaux du lendemain.

Les Néophytes aſſiſtent à tous ces différens exercices avec une modeſtie & un recueillement qu'il ſeroit difficile d'exprimer. Mais leur dévotion paroît encore d'une maniere bien plus ſenſibe, lorſqu'ils doivent s'approcher de la Table Euchariſtique.

Les Miſſionnaires finiſſent toûjours leurs prédications, par un acte de contrition qui contient les motifs les plus capables d'exciter le regret des péchés que l'on a commis. L'Egliſe retentit alors de ſoupirs & de ſanglots. Remplis d'une ſainte colere contre eux-mêmes les Néophytes s'efforcent bien ſouvent d'expier leurs fautes par des auſtérités & par des macérations qu'ils porteroient à l'excès, ſi l'on ne prenoit pas ſoin de les modérer.

C'eſt ſurtout au Tribunal de la pénitence qu'on connoît juſqu'où va la délicateſſe de leur conſcience. Ils verſent

un torrent de larmes en s'accusant de fautes si légeres, qu'on doute quelquefois, si elles sont matiere d'absolution. Cependant ils ne se lassent point d'interroger le Missionnaire avec une inquiétude scrupuleuse, pour savoir si telle ou telle chose est un péché. S'ils s'apperçoivent ensuite qu'ils ont offensé Dieu, en quelque maniére que ce soit, ils quittent sur le champ leurs occupations les plus pressantes; ils courent à l'Eglise pour s'y purifier par le Sacrement de pénitence. Ils déclarent leur faute avec tant de douleur & de gémissemens, que le Confesseur attendri ne peut s'empêcher de joindre ses larmes à celle du pénitent.

Presque tous les Indiens sont pauvres: il n'y en a cependant aucun qui ne s'empresse de secourir ses semblables dans le besoin. Est-il question de bâtir une Eglise? ils abandonnent volontiers tout autre ouvrage, & courent d'eux-mêmes offrir leurs services. Ils se priveroient du nécessaire pour contribuer à la dépense de l'Edifice, si l'on ne mettoit pas des bornes à leur piété généreuse.

L'Eglise Catholique a toûjours fait profession d'honorer les cendres de ceux

qui sont morts après avoir été sanctifiés par le Baptême. Elle veut que l'on conserve avec soin les restes de leur dépouille mortelle qui doivent un jour se ranimer pour ne plus mourir. Ses intentions sur ce point ne sont peut-être nulle part mieux suivies qu'au *Paraguai*. Le Cimetiere qui est plus ou moins grand, suivant le nombre de fidéles qui habitent chaque Peuplade, est toûjours à côté de l'Eglise. C'est ordinairement une place quarrée, enfermée de murs à hauteur d'appui, & environnée de Palmiers & de Cyprès. En dedans se trouvent plusieurs rangs d'Orangers que la température du climat fait croître en pleine terre. Du côté qui regarde la campagne, on voit une allée fort spacieuse toute plantée d'orangers & de citroniers. Cette allée conduit à une Chapelle où l'on va tous les lundis en procession chanter la Messe des Morts. Aux deux bouts & au milieu de l'allée, on a dressé de grandes croix. Lorsque la procession en rencontre quelqu'une, elle fait une pause, pendant laquelle on chante quelque priére de l'Eglise.

Il ne sera peut-être pas inutile de re-

marquer que les ſeuls Miſſionnaires ſont enterrés dans l'Egliſe. Plût à Dieu qu'un ſemblable uſage obſervé autrefois en Italie, s'y conſervât encore! Nos Temples ne ſeroient pas infectés, comme ils le ſont, de la mauvaiſe odeur des cadavres.

On a bâti hors des Réductions à une juſte diſtance de petites Chapelles bien entretenues & ornées fort proprement. C'eſt-là que ſe rend la Proceſſion aux jours de ſaint Marc, des Rogations, du Titulaire de l'Egliſe, & quand on fait les Stations du Jubilé. Elle paſſe par les rues de la Réduction qui ſont toutes tirées au cordeau, & ont chacune à leur extrémité une croix bien travaillée. A chaque Croix qu'on rencontre la Proceſſion s'arrête. Les enfans chantent en Muſique quelque choſe de la Doctrine Chrétienne. Le peuple répond en pleinchant. On ne ſort de la Réduction que pour entrer dans des avenues fort agréables formées de pins, de palmiers, & d'orangers bien allignés; elles s'étendent juſqu'aux Chapelles où la Proceſſion doit ſe rendre, elles la mettent à l'abri du vent & la garantiſſent des ardeurs du

Soleil. Ainsi tout concourt à exciter la dévotion des fidéles dans ces pieuses cérémonies, sans que rien puisse la troubler.

CHAPITRE VIII.

Attentions des Missionnaires pour empêcher que les Indiens ne retombent dans leurs anciens désordres. Succès de leurs travaux.

LA dévotion des Chrétiens du *Paraguai* ne se borne pas à une mortification ni à des pratiques extérieures. On les a formés avec soin à cette partie essentielle de la piété Chrétienne, qui consiste à réprimer les passions.

J'ai déja dit que l'yvrognerie, l'incontinence, & la cruauté étoient des défauts presque universellement répandus parmi les barbares. Quant au premier de ces défauts, les Missionnaires en ont inspiré tant d'horreur aux Néophytes que *la Chica* est devenue chez ces Peuples une boisson innocente, & n'a plus d'autre effet que de les soûtenir dans leurs travaux. Les

loix séveres qu'on a portées contre ceux qui s'enyvreroient sont en quelque sorte devenues inutiles. Lorsque les Indiens sont venus dans les villes Espagnoles, on les a souvent pressés de boire du vin; mais ils n'en ont pas même voulu goûter, & ils ont reproché plus d'une fois aux Espagnols étonnés d'un tel refus » qu'il „ ne venoit d'Espagne rien de bon, si ce „ n'étoit le vin qui sembloit même de- „ venir un poison entre leurs mains «.

L'incontinence est également bannie des Réductions. Presque tous les Indiens se marient dès qu'ils ont atteint l'âge de puberté. S'il arrivoit quelque scandale en ce genre, le châtiment suivroit de près la faute. D'ailleurs on a pris toutes les précautions imaginables pour éloigner les Néophytes des occasions du péché. Il n'y a dans chaque maison qu'une seule famille composée du pere, de la mere & des enfans. Les hommes & les femmes ne se trouvent jamais confondus ensemble dans les lieux publics. Les puits, les fontaines, les lavoirs qui sont communs à tout le peuple, sont toûjours en un lieu découvert de toutes parts, & exposés à la vûe de tout le monde. Quelques

vieillards respectables par leur âge & par leur vertu sont chargés d'y veiller pendant tout le jour, afin qu'il ne s'y passe rien de contraire à la décence & aux bonnes mœurs.

On est encore plus attentif à empêcher que les temples de Jesus-Christ ne deviennent une occasion de chute ou de scandale. Conformément aux instructions de Saint Charles Borromée, qu'on suit encore aujourd'hui en plusieurs Villes d'Italie, chaque Eglise des Réductions est divisée en deux parties, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. On laisse entre deux un espace vuide qui s'étend depuis la grande porte de l'Eglise jusqu'au Sanctuaire. Chaque côté se subdivise en trois classes ou quartiers. La premiere Classe est celle des enfans qui se placent près de la balustrade du Sanctuaire. Derriere eux sont deux ou trois *Zélateurs*; c'est ainsi qu'on appelle ceux que l'on charge de maintenir le bon ordre pendant les saintes cérémonies de la Religion. Ils tiennent en main une baguette, dont ils touchent ou frappent sur le champ quiconque s'écarte tant soit peu de la modestie & du respect convenables.

La feconde Claſſe eſt celle des jeunes gens placés derriere les enfans & gardés par d'autres *Zélateurs* d'un âge plus avancé. La troiſiéme comprend des hommes de tout âge, qui ont auſſi leurs *Zélateurs* choiſis parmi les Vieillards les plus reſpectables. Les femmes ſont arrangées de la même maniere de l'autre côté de l'Egliſe.

L'on entre & l'on ſort par les portes latérales. Les hommes par celle qui eſt de leur côté, & les femmes par l'autre. Lorſque l'on entre, chacun ſe rend par le plus court chemin au lieu deſtiné pour ſa Claſſe. Ce bel ordre eſt ſi rigoureuſement obſervé que perſonne n'oſeroit y contrevenir.

Les Miſſionnaires ne ſe contentent pas de veiller pendant le jour, ſoit pat eux-mêmes, ſoit par autrui, ſur les mœurs des Néophytes. Ils ont pendant la nuit des émiſſaires ſecrets, qui les avertiſſent ſoigneuſement de tout ce qui pourroit demander un prompt remede. La nuit eſt partagée en trois veilles. On change à chaque veille ces eſpéces de ſentinelles qui paroiſſent n'être occupées que de la ſûreté du païs, & n'être deſtinées qu'à prévenir toute ſurpriſe de la

part des Sauvages ou des Mammelus.

Ces attentions & beaucoup d'autres semblables, jointes aux vives & ferventes exhortations des Missionnaires, entretiennent les Néophytes dans l'horreur du vice. On a vû plus d'une fois de jeunes Vierges se laisser assassiner par des Indiens infidéles ou mal convertis, plutôt que de consentir à leurs desirs criminels. Tous les Indiens Sauvages laissent croître leur chevelure, & l'on ne sauroit leur faire un affront plus sensible que de la leur couper; d'où il arrive quelquefois qu'on a peine à distinguer un jeune homme d'avec une femme, parce que les Indiens n'ont presque point de barbe, & qu'elle leur vient fort tard. Mais cet inconvénient n'est point à craindre dans les Réductions. Les Chrétiens portent les cheveux courts. Ils élevent leurs enfans dans cet usage, Ainsi l'on fait aisément la distinction des hommes & des femmes, des fidéles & des infidéles.

Mais ce qui contribue peut-être encore plus que toutes ces précautions à éloigner les Indiens du vice, c'est l'heureuse habitude qu'ils ont contractée, de ne jamais perdre de vûe, pour ainsi dire, la pré-

sence

ſence de Dieu & les devoirs de la Religion. Tout les y rappelle ſans ceſſe. Leur mémoire eſt remplie de pieux cantiques qu'ils ont appris dès l'enfance. Ils les répétent ſouvent dans leurs maiſons, ils en font retentir les champs & les bois lorſqu'ils travaillent.

C'eſt ce qui excite l'admiration des Eſpagnols, lorſqu'ils ſe rencontrent avec ces bons Indiens, & ſurtout lorſqu'ils ont à traiter avec eux. On n'entend preſque ſortir de la bouche de ceux-ci que des Cantiques ſpirituels & des diſcours de piété. Jamais ils ne proférent ni jurement, ni imprécation, ni aucune parole injurieuſe ou peu ſéante, quoique les Européens ne s'obſervent pas toûjours beaucoup ſur cet article, non plus que ſur bien d'autres, en la préſence des Indiens qui ſavent avec le ſecours de la grace divine ſe préſerver de la contagion du mauvais exemple.

Le Préſident D. Joſeph de *Salazar* avoit fait venir cinq cens Chrétiens des Réductions à *Buenos-Ayres*, pour les y employer à des travaux publics. Lorſqu'ils furent de retour chez eux, quelques-uns diſoient avec candeur à leur

Missionnaire ; » Comment nous dites-
» vous que telle ou telle action sont des
» péchés contre l'honnêteté, contre la
» charité, tandis que nous savons à n'en
» pouvoir douter, que beaucoup d'Es-
» pagnols les commettent impunément?..
» Mes enfans, répondoit le Pere, je ne
» saurois vous dire autre chose, sinon
» que nous prêchons aux Espagnols la
» même doctrine qu'à vous. Elle vient
„ de Dieu, & elle est immuable comme
„ lui. Si les Espagnols ne l'observent pas,
„ ils en rendront compte au Tribunal du
„ Souverain Juge, qui leur fera payer
„ bien cher leur négligence. Pour vous
„ soyez fidéles à la mettre en pratique;
„ & Dieu récompensera votre fidélité ;
„ vous ferez voir par-là que vous
„ avez plus de jugement que les Espa-
„ gnols. «

C'est en particulier afin de prévenir les pernicieux effets du mauvais exemple, que les Rois Catholiques, à la priére des Missionnaires, ont fait défense aux Espagnols & à tous les autres Européens d'aller dans les Réductions, à moins que dans leurs voyages, la nécessité ne les y oblige; alors il ne leur est pas même per-

mis de rester plus de trois jours dans chacune. Les Evêques & leurs grands Vicaires, les Gouverneurs de la Province ne sont point compris dans la défense. Dès qu'on voit arriver un Européen, quelque Indien sage & discret se met aussi-tôt à ses côtés, sous prétexte de l'accompagner & de lui faire honneur; mais c'est en effet pour l'observer, pour veiller de plus près sur sa conduite.

Les Réductions les plus éloignées des yeux & du commerce des Européens, sont aussi celles où l'on remarque le plus de ferveur & d'innocence dans les Néophytes. Bien loin qu'ils aient donné chez eux le moindre accès au relâchement, leur piété semble s'accroître & se fortifier tous les jours. C'est ainsi que nous voyons régner en Europe parmi les habitans des Campagnes, la crainte de Dieu, l'horreur du péché, parce qu'ils sont séparés des mauvais Chrétiens qui vivent dans les Villes. La frugalité de leur repas, leur assiduité au travail sont cause qu'il n'ont ni la commodité, ni la volonté d'offenser Dieu.

Mais comme l'exemple des Peres influe ordinairement plus que tout le reste

sur la conduite des enfans, les Chrétiens des Réductions prennent un soin spécial de bien élever ceux que le Ciel leur a donnés; ils tâchent de leur inspirer une piété vraie & solide, & de leur servir eux-mêmes de modéles. Les plus âgés sont les plus exacts observateurs de la loi. Faut-il s'étonner que la jeunesse s'efforce de les imiter & n'ose sortir des bornes de la modestie.

Pour ce qui regarde la cruauté & l'esprit de vengeance, ces vices si enracinés dans le cœur des Sauvages, il n'en reste plus aucun vestige dans les Réductions. Les Néophytes vivent entre eux comme de bons freres, & l'on pourroit bien leur appliquer ce que l'Ecriture dit des premiers Chrétiens. *Tous ceux qui croyoient en Jesus-Christ, n'avoient qu'un cœur & qu'une ame.* Un homicide est une chose inouie jusqu'à présent dans les Peuplades Chrétiennes du Paraguai. La discorde s'y montre rarement; & les procès, s'il s'en éleve quelqu'un, car ils y sont très-rares, sont aussi-tôt terminés par des Juges préposés pour cela.

Quoiqu'il y ait des fonds établis pour l'entretien des pauvres, chacun selon ses

facultés se fait encore un devoir de les secourir. Bien plus : si les habitans d'une Peuplade ont fait une mauvaise récolte, les Réductions voisines s'empressent de les soulager, & de suppléer à la disette où ils se trouvent. Elles leur donnent de quoi subsister commodément jusqu'à l'année suivante, & dequoi ensemencer leur terres, sans exiger autre chose pour prix d'un tel service, qu'un pareil secours dans un semblable besoin.

La charité des Néophytes paroît redoubler en faveur des Idolâtres, afin de les attirer à la connoissance du vrai Dieu. Il n'y a point d'affront ou de mauvais traitement auquel ils ne s'exposassent volontiers, dans l'espérance de convertir un infidéle. Quand ils peuvent en engager quelqu'un à venir voir la Réduction, il y est reçû avec tous les témoignages de la joie la plus vive, & la plus sensible. Plus il semble dépourvû d'humanité, plus on lui fait de caresses ; on le loge, on le nourrit, on l'habille, chacun lui donne tout ce qu'il a de meilleur. On lui enseigne la doctrine Chrétienne & les priéres de l'Eglise ; & quand ensuite il se détermine à embrasser la foi, c'est le

ſujet d'une réjouiſſance publique, à laquelle il n'y a perſonne dans la Peuplade qui ne prenne une part très-ſenſible.

CHAPITRE IX.

De la Muſique des Indiens.

JE ne dois pas omettre ici un autre moyen auquel les Miſſionnaires ont eu recours ; moyen également capable de nourrir, d'accroître la dévotion des fidéles, & d'attirer les infidéles même à notre ſainte Religion; ç'a été d'introduire la Muſique dans ces contrées. La plûpart des Miſſionnaires ont une connoiſſance ſuffiſante de ce bel art. Il s'en eſt trouvé qui la poſſédoient à fond. On ne ſauroit croire combien la Muſique a de charmes pour les Indiens. Les Miniſtres de Jeſus-Chriſt penſerent d'abord à profiter d'un goût ſi marqué qu'ils reconnoiſſoient dans ces peuples pour l'harmonie. A peine un Miſſionnaire avoit-il commencé de chanter quelques Cantiques ſur la Doctrine Chrétienne, que ces Indiens

alors infidéles, ſortoient auſſi-tôt des bois & de leurs retraites, pour ſuivre avec les tranſports les plus vifs, celui dont la voix avoit frappé leurs oreilles. Alors le Miſſionnaire les voyant raſſemblés en grand nombre autour de lui, commençoit à leur annoncer les vérités Evangéliques, & préparoit ainſi les voies à la fondation de quelque nouvelle Peuplade.

Outre ce goût naturel que les Indiens avoient pour toute ſorte de Muſique, les Miſſionnaires leur reconnurent d'excellentes diſpoſitions pour la pratiquer. Il eſt aſſez commun de rencontrer parmi eux de très-belles voix. On prétend qu'ils en ſont redevables en partie aux eaux des Fleuves *Parana & Uraguai.*

Les Miſſionnaires font un choix des enfans qui montrent dès leurs premieres années plus de diſpoſitions pour la Muſique. Ils leur apprennent à chanter & à jouer des Inſtrumens, avec tant de juſteſſe & de préciſion, que leurs pieux concerts ne plaiſent & ne touchent pas moins que ceux d'Europe. Il s'eſt donc établi dans chaque Réduction une Chappelle de Muſiciens, qui exécutent la Mu-

ſique la plus ſimple comme la plus compoſée.

On ſera ſans doute étonné d'apprendre que nous n'avons en Europe preſque aucun inſtrument de Muſique qui ne ſoit en uſage chez les Indiens des Réductions; qu'ils ſavent jouer des Orgues, du Luth, de l'Epinette, du Violon, du Violoncelle, de la Trompette, &c. Bien plus : que les Inſtrumens dont ils ſe ſervent aujourd'hui ſont preſque tous l'ouvrage de leurs mains.

Beaucoup d'Européens qui ont entendu la Muſique des Indiens ont aſſuré qu'elle n'étoit point inférieure à celle des Cathédrales d'Eſpagne. Entre pluſieurs choſes que le P. *Cattaneo* prioit M. *Cattaneo* ſon frere de lui envoyer, il lui demandoit celles que je vais dire, dans une lettre datée du mois de Février 1730. „ Je „ voudrois de plus, ce ſont les propres pa„ roles de ce Miſſionnaire, trois ou qua„ tre Meſſes en Muſique, les Vêpres des „ Confeſſeurs & celles de la Vierge auſſi „ en Muſique, avec la partition entiere ; „ le tout copié bien fidélement, ſoit „ pour la note, ſoit pour les paroles, & „ des meilleurs Maîtres d'Italie ; enfin douze

„ douze ou quinze *Concerto* du Seigneur
„ *Alberti* de Boulogne, mais des pre-
„ miers qu'il a composés, & qui sont si
„ estimés des connoisseurs sans être d'une
„ exécution trop difficile «. C'étoit pour
ses chers Néophytes que le Missionnaire
demandoit toutes ces choses, & l'on peut
juger par-là de leur habileté.

Ajoûtons à cela ce qu'a écrit un Espagnol qui avoit accompagné l'Evêque de l'Assomption, lorsque ce Prélat faisoit la visite des Réductions de l'*Uraguai*: Voici de quelle maniere il s'exprime:

» Dans une des dernieres visites que
„ Monseigneur notre Evêque a faites
„ chez les *Guaranis*, nous étions prêts
„ d'arriver à une des Réductions. Tous
„ les habitans étoient venus au-devant
„ du Prélat. Un chœur d'enfans s'avan-
„ çoit vers nous en chantant les loüan-
„ ges de la Doctrine Chrétienne. Mais
„ un d'entre-eux s'attira bientôt les re-
„ gards de tout ce que nous étions là
„ d'Espagnols; il jouoit du violoncelle
„ avec tant de grace & d'adresse, que le
„ Prélat frappé d'admiration comme les
„ autres, fit arrêter le Chœur, & appro-
„ cher l'enfant, à qui il ordonna de

„ jouer seul une Sonate. L'Enfant obéit, „ & après avoir salué profondément le „ Prélat & les personnes de sa suite, il „ appuia l'instrument sur son pié, & „ joua pendant environ un quart-„ d'heure avec une telle précision & „ une telle légereté qu'on ne pouvoit „ se lasser de l'entendre, & de l'ad-„ mirer. Passant moi-même en d'au-„ tres tems par quelques Réductions où „ les Missionnaires m'ont toûjours fait „ un accueil très-favorable, j'ai entendu „ plus d'une fois la Musique des Indiens, „ & ç'a toûjours été avec une nou-„ velle surprise. J'ai peine à croire qu'on „ entendît avec plus de plaisir la Musi-„ que des Cathédrales d'Espagne les plus „ célébres.

Telle est l'attention des Missionnaires à profiter de tout ce qui peut attacher les Indiens à la Religion, & l'expérience fait voir que cette Musique mâle de l'Eglise bien loin d'amollir les cœurs, augmente la dévotion des Néophytes, en même tems qu'elle leur procure un plaisir très-sensible. Cela paroît sensiblement lorsqu'ils assistent à des Messes solemnelles, à des

processions & à d'autres pieuses cérémonies, où ces enfans dont j'ai déja parlé, chantent d'une maniere si dévote les loüanges de Dieu & des Saints Mystéres. C'est d'ailleurs une des choses qui frappent le plus les Infidéles, lorsqu'ils viennent dans les Réductions, & qui leur donne le plus d'envie de s'y fixer.

Les Anciens racontent dans leurs Ecrits des exemples merveilleux du pouvoir qu'a la Musique sur les cœurs les plus farouches, & leurs expressions se trouvent encore au-dessous de la réalité. Mais rien sans doute n'est plus glorieux pour cet art charmant que d'avoir contribué à multiplier le nombre des Chrétiens. L'estime que les Indiens ont pour la Musique fait qu'ils se tiennent très-honorés, quand on les choisit pour remplir une place de Chantre dans l'Eglise. En effet ceux que l'on éléve à cette espéce de dignité sont ensuite considérés par les autres, comme les plus habiles de la nation, parce qu'ils sçavent lire la Messe & les Heures-Canoniales. Ceux qui ne sçavent pas lire les consultent, quand il leur est né un enfant, pour sçavoir quel nom il faut lui donner. On suppose que ces

Chantres doivent sçavoir de quel Saint on célébre la fête ce jour là dans l'Eglise. Mais il est arrivé plus d'une fois que le Chantre n'entendant pas le Latin, leur a suggéré un nom peu convenable, tel que *Caiphas*, *Piscina*, *Capharnaum*, parce que comme on faisoit l'office de la Férie, il n'avoit trouvé dans la Messe du jour, que ces noms-là qu'il avoit pris pour des noms de Saints. Le Missionnaire qui venoit ensuite pour administrer le Baptême, étant instruit de la simplicité du Chantre après lui avoir montré son erreur donnoit à l'enfant le nom qu'il jugeoit à propos.

CHAPITRE X.

De la maniere dont les nouveaux Chrétiens du Paraguai solemnisent les principales Fêtes de l'année.

POUR ne pas répeter ici une partie des choses que j'ai déja dites, en parlant de l'assiduité des Néophytes dans les Eglises. Je me contente d'observer d'a-

bord en peu de mots que leur assiduité redouble aux principales Fêtes de l'année ; que la plûpart ne manquent point ce jours-là de se présenter à la table Eucharistique. Je m'arrêterai un peu davantage aux Fêtes dont la célébration a quelque chose de particulier qui mérite d'être rapporté.

Lorsque la Fête-Dieu approche, les Indiens se préparent à la célébrer le plus magnifiquement qu'il est possible. Ils ornent l'Eglise avec un soin particulier, aussi-bien que les places & les rues par où la Procession doit passer. La pauvreté où ils vivent ne leur permettant pas d'employer autre chose à l'embellissement de la cérémonie que des ornemens champêtres ; ils les disposent d'une maniére si élégante & si diversifiée, qu'ils forment un spectacle pour le moins aussi agréable que nos tapisseries, nos peintures & notre argenterie. Les Indiens dressent d'espace en espace dans les rues des arcs de triomphe qui en occupent toute la largeur. Ils les revêtissent de branches d'arbres entrelassées les unes dans les autres, avec des bordures & des festons faits des fleurs les plus

agréables, & des plus beaux fruits qui se trouvent dans la saison. Les uns vont à la pêche des poissons les plus estimés; les autres vont à la chasse, d'où ils rapportent des cerfs, des tygres, des lions, & d'autres animaux singuliers, qu'ils suspendent avec symétrie à ces arcs de triomphe. Ils y joignent des paons, & d'autres oiseaux, que les Caciques sont chargés de fournir. Mais surtout ils ramassent le plus qu'ils peuvent des oiseaux en vie les plus remarquables, par l'éclat & par la diversité de leurs couleurs. Ces oiseaux se trouvent communément sur les bords & dans les Isles des grands Fleuves & principalement du *Paraguai*. Ce fleuve ne doit même son nom qui dans leur langue signifie *le Fleuve des Plumes*, qu'à la multitude d'oiseaux singuliers qui naissent sur ses rives. Les Indiens attachent aux arcs de Triomphe ces oiseaux par le pied avec un cordon assez long pour qu'ils puissent en voltigeant de branche en branche faire briller leurs beaux plumages.

Les Indiens placent encore le long des rues de petits tygres vivans, ou d'autres bêtes féroces qu'ils ont prises dans des piéges; ils les attachent de sorte

qu'elles ne puissent nuire à personne; c'est-là pour eux le comble de la magnificence.

Le devant des maisons est orné à peu près dans le même goût que les arcs de triomphe, d'herbes odoriférantes, de fruits, de fleurs, d'oiseaux, de tourtes & de gâteaux de toute espéce que les femmes cuisent exprès pour ce jour-là; le tout entremêlé en forme de festons, de trophées, & sous mille autres figures plus agréables les unes que les autres. On y voit aussi quelques piéces de toile garnies de plumes qui par la diversité de leurs couleurs, ou par l'artifice de leur assortissement offrent un spectacle singulier. La terre est jonchée de feuillages, de fleurs, d'herbes odoriférentes. Il semble que toutes les espéces de créatures se sont réünies pour rendre hommage à leur Créateur.

Enfin les Indiens disposent au-devant de leurs maisons dans des corbeilles fort propres le Mays, & les autres grains dont ils doivent ensemencer leurs terres, afin que le Seigneur à son passage daigne y répandre sa bénédiction, & les multiplier à proportion des besoins de la Peuplade.

Après la grand-Messe la Procession s'arrange à peu près comme en Europe. Quelques Compagnies de Soldats ouvrent la marche au son des tambours & des autres instrumens guerriers. On les arme ce jour-là de fusils, dont ils font de tems en tems des décharges. Les hommes & les femmes marchent les uns devant, les autres derriere le Saint Sacrement, arrangés de la même maniere qu'ils le sont ordinairement dans l'Eglise. Les Caciques, les Capitaines, le Corrégidor Royal, les Alcaldes, les Procureurs du Peuple, & les autres Officiers Civils & militaires, se placent autour du Dais sous lequel est portée la divine Eucharistie. Quelques Zélateurs des plus vénérables sont répandus de côté & d'autre pour maintenir le bon ordre, & pour empêcher qu'il ne se passe rien de contraire au respect qu'exige la présence de JESUS-CHRIST. Personne n'oseroit s'absenter de cette Cérémonie sans une raison légitime. Personne n'y ouvre la bouche, si ce n'est pour chanter les loüanges de J. C. Hommes & femmes, grands & petits; tous donnent des preuves authentiques de leur foi en-

vers ce grand Mystére de l'amour de Dieu pour les hommes. Les Musiciens partagés en différens chœurs font retentir l'air de pieux Cantiques durant tout le cours de la Procession. Lorsqu'elle est rentrée dans l'Eglise, quelques Chrétiens d'un âge mûr & d'une fidélité à toute épreuve sont choisis pour aller ramasser toutes les choses comestibles qu'on a fait servir à la décoration des arcs de triomphe & des maisons. Elles sont distribuées par les Missionnaires qui envoient d'abord aux malades tout ce qu'il y a de plus délicat. Le reste est pour les Indiens qui ont contribué davantage à l'embellissement de la Fête. C'est ainsi que le vrai Dieu triomphe au milieu de ces nations qui paroissoient auparavant ne sçavoir pas même qu'il y eût un Dieu. On invite à la Fête les Infidéles du voisinage, & il arrive souvent que plusieurs touchés d'un si religieux spectacle, renoncent à leur infidélité, & demandent à être admis dans la Peuplade au rang des Catécumenes.

Le concours est encore plus grand pour la Fête du Saint, dont la Peuplade porte le nom. Deux ou trois des Ré-

ductions voisines y sont invitées, & s'y rendent ordinairement, ayant à leur tête les *Corrégidors* & les Caciques revêtus de leurs habits de cérémonie.

La veille à l'heure de midi la Fête est annoncée par le son des cloches, & par le bruit des trompettes & des tambours qui s'assemblent devant la maison de l'*Alfiere Royal*. C'est ainsi que l'on nomme l'Officier qui porte l'Etendard Royal dans les grandes Cérémonies. Cet Etendard est placé sous un dais magnifique au-dessus de la porte de l'*Alfiere*. A l'heure marquée l'Alfiere monté sur un cheval richement caparaçonné, se met en marche avec tout son cortege pour se rendre à l'Eglise. Il est accompagné des Notables de différentes Réductions, qui sont ordinairement au nombre de 500 tous à cheval, & précédés de quelques Compagnies d'Infanterie. On porte devant lui l'Etendard Royal. A la porte de l'Eglise cet Etendard est remis entre les mains de l'Alfiere, qui après avoir reçu l'eau benite des mains du Curé, est conduit en cérémonie à la principale chapelle, & s'y place sur une estrade couverte d'un tapis : honneur néanmoins dont il ne jouit que ce seul

jour-là dans toute l'année. Lorsque les premieres Vêpres sont achevées, on fait danser dans l'Eglise quelques troupes d'enfans habillés proprement & modestement, ainsi qu'il se pratique dans les Cathédrales d'Espagne. L'*Alfiere* est reconduit en grande pompe à sa maison par un autre chemin que celui par lequel il avoit d'abord passé. Cet Officier est chargé aussi-bien que les Corrégidors, les Alcaldes & les Caciques de loger les principaux Etrangers. Tous les autres sont répandus dans les différentes maisons de la Peuplade.

A l'entrée de la nuit toutes les rues sont illuminées; on allume des feux de joie, & même quelquefois des feux d'artifice. Le jour de la Fête tous les habitans se rendent à l'Eglise de grand matin pour y participer aux divins Sacremens. Beaucoup d'Etrangers se présentent aussi d'ordinaire à la Sainte Table. A l'heure de la grand'Messe l'*Alfiere* se transporte à l'Eglise avec les mêmes cérémonies que la veille. Après l'Office on le reconduit encore à sa maison où il a eu soin de faire préparer un repas splendide. On y sert de toutes sortes de mets

& de beau pain de froment, avec une si grande profusion que l'appétit violent des Conviés y est amplement rassasié. Ces Conviés sont les Caciques, les Capitaines & les plus considérables parmi les Etrangers. La boisson ordinaire dans ces repas, est de l'eau dans laquelle on a fait infuser une certaine herbe qui est apparemment *l'herbe du Paraguai*. On sert vers la fin du repas quelques bouteilles de vin. Mais comme il est fort cher en ce païs-là, on le distribue avec tant d'économie qu'en augmentant l'allégresse des convives, il ne peut leur causer aucun étourdissement.

Tous les habitans de la Peuplade régalent aussi selon leurs facultés les étrangers qui logent chez eux. Là, on s'entretient jusqu'à l'heure des Vêpres; dès qu'elles sonnent on se rend à l'Église. L'Alfiere y revient encore avec le même cortege. L'Office achevé, chacun se rend à la Place publique, où se fait une espéce de Tournois. Les Tenans tous bien montés & partagés en plusieurs quadrilles, s'avancent en bon ordre sous les enseignes des différentes Peuplades, dont les habitans se trou-

vent réunis pour cette Fête. On rompt d'abord quelques lances ; ensuite on court la Bague. Les Missionnaires s'y trouvent aussi, soit pour prévenir par leur autorité tous les désordres qui pourroient naître, soit pour prononcer en qualité de Juges sur les différends des partis. Ils ont leurs places marquées, & devant eux sur une table sont les prix destinés aux Vainqueurs. Ces prix ne sont autre chose que des Chapelets, des Médailles, des Ciseaux, des Couteaux, &c. Après avoir adjugé les prix les plus considérables à ceux qui se sont distingués par leur adresse, ils partagent le reste avec une telle proportion que ceux mêmes qui en auroient le moins mérité se voient récompensés, & de cette maniere tous se retirent contens. Ces jeux finissent au premier signal que les Juges donnent.

On permet aussi quelquefois la danse aux Indiens. Mais les hommes dansent seuls ; je ne sçais pas si les femmes dansent aussi ensemble. Ces danses des Indiens qui sont accompagnées du son des instrumens font tant de plaisir que les Européens même en sont étonnés, & les

trouvent toûjours trop courtes lorsqu'ils y assistent.

C'est ainsi que les Chrétiens du *Paraguai* sçavent allier avec la piété une joie innocente & louable. C'est ainsi que les loix de la charité fraternelle & de l'hospitalité sont observées dans ces petites Républiques.

Il seroit inutile, de m'étendre sur la ferveur & la dévotion que font paroître les Néophytes, lorsqu'ils assistent à l'Office de la Semaine-Sainte, Les Indiens ajoûtent plusieurs pieuses cérémonies à celles de l'Eglise Romaine, déja si touchantes par elles-mêmes.

Pour se mieux rappeller le souvenir des souffrances du Sauveur dans sa Passion, ils tâchent d'en représenter toute l'histoire, & d'exprimer au dehors les sentimens de pénitence & de componction dont ils sont pénetrés.



CHAPITRE XI.

Occupations des Missionnaires auprès des Néophytes.

DANS chaque Réduction, il y a ordinairement deux Prêtres, dont l'un est Curé en titre. Il en reste toûjours un dans la Peuplade pour assister les Néophytes au besoin, tandis que l'autre parcourt les campagnes, soit pour visiter les malades, soit pour instruire & consoler ceux qui étant obligés par leur état de veiller sur les troupeaux & sur les grains, ne sçauroient venir à l'Eglise. Lorsqu'il survient une nécessité pressante les Missionnaires des Peuplades voisines se prêtent mutuellement du secours.

Le Dimanche & les Jeudis on explique la Doctrine Chrétienne à tout le peuple assemblé dans l'Eglise, & l'on fait chaque jour le Catéchisme aux enfans, dont le nombre se monte ordinairement à plus de mille.

Il y a encore des tems marqués pour instruire en particulier les enfans qui doivent s'approcher pour la premiere fois du Tribunal de la Pénitence, ou de la divine Eucharistie. D'autres tems sont destinés à l'instruction des Catéecumenes. Ceux-ci sont presque toûjours en grand nombre, & donnent beaucoup de peine aux Missionnaires, parce qu'on ne peut se faire entendre d'eux que par interpretes, jusqu'à ce qu'ils aient pû apprendre la langue des *Guaranis*, qui est celle qu'on parle le plus ordinairement dans les Réductions du *Parana* & de l'*Uraguai*.

Le Confessionnal emporte aussi bien du tems; car les Confessions des Indiens sont presque toûjours fort longues & fort embarassantes, parce que ces bonnes gens ont une infinité de doutes à proposer, ou de scrupules à lever. C'est un usage établi que tous les Néophytes se confessent aux Fêtes de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, du Saint *Patron* de leur Eglise, & pendant le Jubilé que le Saint Siége leur accorde chaque année.

Pendant le Jubilé, les Missionnaires des différentes Réductions, vont les uns

chez

chez les autres, non seulement pour s'entr'aider, mais afin que les Chrétiens aient la liberté de se confesser à des Prêtres étrangers. Les Confessions commencent huit jours avant celui qu'on a marqué pour gagner l'Indulgence. Elles se font ainsi sans confusion. On dispose pendant cette semaine les fidéles à la Communion générale par tous les exércices de piété qui se pratiquent en ces occasions.

Les Missionnaires ont institué dans chaque Peuplade deux Congrégations, composées d'un certain nombre de fidéles, & semblables à celles qu'on voit en Europe. Dans l'une on admet les jeunes gens, depuis douze ans jusqu'à trente. Celle-là est sous la protection de l'Archange Saint Michel. L'autre, qui est sous la protection de la Sainte Vierge, est pour les gens d'un âge plus avancé. On n'est reçu dans les Congrégations qu'après l'avoir long-tems demandé, & avec des instances réïtérées ; il faut avoir donné d'ailleurs des preuves non équivoques d'une piété fervente & soûtenue. Les Congréganistes s'assemblent le Dimanche avant les Vêpres,

pour entendre un Sermon, à la fin duquel ils récitent les prieres qui sont en usage dans les Congrégations d'Europe. Les Congréganistes se confessent & communient très-souvent. Lorsqu'ils tombent dans une faute considérable, on ne sçauroit les punir d'une maniere plus sensible qu'en les renvoyant de la Congrégation.

Les soins & les peines des infatigables Missionnaires ne se bornent pas encore-là. Une de leurs principales occupations est d'assister les malades. On n'a pu parvenir jusqu'à présent à modérer l'appétit excessif des Indiens. L'habitude & la faim qui les pressent ont toûjours prévalu sur les leçons qu'on leur a faites d'une salutaire tempérance. Ils continuent donc à manger sans aucun ménagement. Ils se remplissent, comme nous l'avons dit, de toutes sortes de fruits & de viandes presque crues, qui leur causent de très-fréquentes indigestions. Leur unique remède alors est de s'aller plonger dans le fleuve voisin. Ils dorment ensuite sans autre précaution sur l'herbe & sur la terre humide. Ce désordre est le principe de beaucoup d'infirmi-

tés & de mauvaises humeurs qui se transmettent des peres aux enfans. D'ailleurs lorsque les Indiens sont malades, ils ne sçavent ce que c'est que de prendre le moindre soin d'eux-mêmes. On regarde comme fort heureuse la Réduction qui étant composée de sept à huit mille personnes n'en a que deux cens à la fois malades ou alités. Un si grand nombre de malades devient fort à charge aux Missionnaires. Ils les visitent tous les uns après les autres ; ils leur fournissent les remedes convenables, & veillent à ce que ces remedes soient donnés à tems : ils ont encore soin de leur prescrire la nourriture qui peut convenir à leur état, & cette nourriture se prépare chez les Missionnaires mêmes : Enfin lorsqu'une mort prochaine menace ces malades, les Missionnaires ne les quittent ni jour ni nuit, afin de les administrer à tems, & de les consoler par toute sorte de soins charitables.

Tout cela cependant n'est rien en comparaison de ce que font & de ce que souffrent ces fervens serviteurs de Dieu, lorsqu'une maladie Epidémique vient ravager leurs Réductions. La peste est un

mal inconnu chez les Indiens; mais on voit de tems en tems se répandre parmi eux des Fiévres malignes de différentes espéces. La petite Vérole, qui n'est connue au *Paraguai* que sous le nom de Peste, désole quelquefois les Réductions. Les Indiens périssent alors par milliers; quelque soin que l'on prenne d'eux, ils sont d'ordinaire emportés en peu de jours. Chaque maison semble se changer en un hôpital. Les malades y sont étendus sur la terre, & n'ont pour lit qu'une peau de cerf avec une couverture de coton, ou tout au plus un hamac. On comprend assez de quel courage & de quelle patience doit s'armer un Missionnaire dans ces occasions, pour administrer les Sacremens à tant de malades, au milieu de l'infection qui remplit leurs cabanes, & pour leur procurer, autant qu'il est en lui, tous les secours dont ils ont besoin. Car les Missionnaires sont en même tems & les Médecins du corps, & les Pasteurs des ames. On a vû plus d'une fois les Infideles accourir en foule dans les Réductions, sans se mettre en peine du danger auquel ils s'exposoient, pour être les témoins de ce que faisoient les

Missionnaires, & se convertir ensuite au Christianisme par un effet de l'impression qu'avoit faite sur eux un si touchant spectacle.

Mais comme si tant d'occupations pénibles, & presque continuelles ne suffisoient pas à leur zéle, les Missionnaires ont encore établi dans chaque Réduction une Ecole pour les enfans des Caciques, & des autres notables, aussi-bien que pour ceux qu'on destine à la Musique de l'Eglise. Là, on leur apprend à lire, à écrire, à faire des comptes, & à chanter. Cet établissement contribue beaucoup à rendre les Réductions de jour en jour plus florissantes; car en formant ainsi les esprits de ces enfans, on dispose d'une façon plus particuliere leurs cœurs à la pratique des vertus Chrétiennes. On les met encore en état de diriger les Manufactures dont nous parlerons bientôt, d'administrer les revenus publics, & de ménager les intérêts de la Réduction, de présider aux Embarquemens; enfin d'exercer les Charges & les Emplois de la République.

Les Indiens avant que d'avoir embras-

sé le Christianisme n'avoient point de mot qui exprimât un nombre plus haut que quatre. S'ils vouloient exprimer le nombre cinq, ils montroient une main, & les deux mains pour exprimer dix, pour exprimer vingt les pieds & les mains. Tout nombre au-dessus de vingt s'indiquoit par un mot général qui signifioit plusieurs. Ils ne sçavoient distinguer, ni le nombre des années, ni celui des personnes, & de mille autres choses qu'il importe de connoître avec exactitude. Ils apprennent maintenant l'Arithmétique dès l'enfance. Ce n'est pas assez; on fait répéter les Dimanches dans l'Eglise après le Service divin la table entiere des nombres à tout le peuple, afin que les Indiens conservent mieux le souvenir de ce qu'on leur a fait apprendre dans leur jeunesse.



CHAPITRE XII.

Travaux continuels des Missionnaires pour étendre l'Empire de J. C. dans le Paraguai. Fatigues & dangers auxquels ils s'exposent.

NOUS avons déja vû de quelle maniere s'y prirent autrefois les premiers Missionnaires du *Paraguai*, pour soûmettre les Barbares de ces vastes contrées au joug de J.C. & quel fut le succès de cette glorieuse entreprise. Leurs dignes Successeurs n'ont point cessé de travailler à étendre de plus en plus la Foi Chrétienne; & quoiqu'ils rencontrent aujourd'hui beaucoup moins de difficulté dans l'éxécution de ce projet, ils s'exposent encore à des fatigues & à des dangers capables de rebuter un zéle moins courageux & moins intrépide que ne l'est celui de ces hommes Apostoliques.

Qu'on ne s'imagine pas au reste que les Missionnaires dont je vais parler, soient différens de ceux dont je viens de

représenter les occupations. Ce sont les mêmes qui ne trouvant pas, ce semble, dans les Réductions un champ assez vaste pour satisfaire leur zéle charitable, font de fréquentes excursions dans les païs infidéles, de telle sorte néanmoins qu'il en reste toûjours quelqu'un auprès des Néophytes, pour les assister au besoin.

Lorsque l'on a conçu l'espérance de gagner des Peuples barbares à Jesus-Christ, un Missionnaire se met en chemin avec son Bréviaire sous le bras. Il porte à la main un bâton surmonté d'une croix. Il se fait ordinairement accompagner d'une trentaine d'Indiens, qui en lui servant d'interprêtes, font encore les fonctions de Prédicateurs & d'Apôtres. On est souvent obligé de faire trente & quarante lieues toûjours la hache en main, pour s'ouvrir un passage à travers les forêts, avant que d'arriver aux habitations des Sauvages. Il faut gravir sur des Montagnes rudes & escarpées, traverser des Marais, des Lacs, des Fleuves profonds & rapides. On n'a souvent d'autre lit pendant ces pénibles voyages, que la terre nuë ou couverte d'une simple natte : heureux celui qui s'est

s'est fourni en partant d'un hamac pour y prendre son repos pendant la nuit, à l'abri des morsures des serpens & de l'insulte des bêtes féroces. On est réduit assez souvent à n'avoir point d'autre nourriture que quelques poignées de mays. Dans les voyages de long cours, les vivres manquent quelquefois tout-à-fait; & alors les voyageurs ne trouvent pour toute ressource que des racines & quelques fruits sauvages : d'autres fois aussi on se trouve réduit à sucer la rosée répandue sur les feuilles pour soulager un peu la soif dont on est tourmenté dans un païs où le Soleil fait sentir ses plus vives ardeurs.

Lorsqu'on rencontre quelque troupe d'Indiens sauvages, on les trouve toûjours armés, & prêts à se défendre, dans la crainte qu'ils ont des Mamelus qui les ont assaillis quelquefois travestis en Jésuites & en Indiens des Réductions. Leur crainte ne s'est trouvée plus d'une fois que trop bien fondée; car ces cruels habitans de Saint Paul voyans qu'on avoit pris de justes mesures pour arrêter le cours de leurs brigandages, ont souvent employé cet artifice diabolique. Ils

se transportoient au-delà du Fleuve *Paraguai* jusques sur les terres des Chiquites & des Ciriguanes. Quelques-uns des leurs prenoient les devans, déguisés en Jésuites & accompagnés d'un certain nombre d'Indiens, comme le sont ordinairement les Missionnaires. Alors ils savoient imiter toute la conduite & les discours des Missionnaires, & déterminer les Indiens à quitter leurs pauvres habitations par l'espérance de les réunir à d'autres Indiens, & de former avec eux une nombreuse Peuplade où ils seroient avec plus de sûreté, & de commodité que dans leurs forêts. Quand ils étoient parvenus à en rassembler un grand nombre, ils les amusoient jusqu'à l'arrivée de leurs Guerriers qui fondoient sur ces malheureux Indiens; les chargeoient de fers, & les conduisoient à saint Paul. Cette invention infernale a été long-tems pour les vrais Missionnaires un obstacle presque insurmontable dans leurs entreprises; elle leur avoit fait perdre la confiance des Indiens, & il leur a fallu bien du tems pour la rétablir.

D'autres Indiens sauvages sont per-

ſuadés qu'on ne vient chez eux que pour les rendre Eſclaves & pour les vendre enſuite aux Eſpagnols, pour leſquels ils ont une averſion incroyable ; toutes les fois qu'ils peuvent ſoupçonner qu'un Miſſionnaire qui les recherche, vient de quelque contrée de la domination Eſpagnole, alors ſon arrivée excite ſur le champ une ſédition qu'il n'eſt pas facile d'appaiſer & dont ſouvent le Miſſionnaire eſt la victime.

On a vû des Sauvages refuſer avec obſtination d'écouter les Miſſionnaires, ou qui, après leur avoir prêté quelque attention, leur répondoient froidement : „ Vous dites que le Dieu des Chrétiens „ ſait tout, que rien ne lui eſt caché, „ qu'il eſt en tous lieux, & qu'il voit tout „ ce qui ſe fait ici-bas. Nous ne voulons „ point d'un Dieu qui a les yeux ſi per- „ çans. Nous voulons vivre en liberté „ dans nos bois, ſans avoir au-deſſus „ de nos têtes un Cenſeur & un Juge „ perpétuel de toutes nos actions “.

Mais la Converſion des infidéles n'eſt jamais ſi difficile que quand il ſe trouve parmi eux quelque *Mapono* ; car le moindre mal qu'il puiſſe faire, afin de ne pas

perdre les émolumens de son emploi, c'est d'empêcher ses compatriotes d'ajoûter foi au ministre du vrai Dieu.

Lorsque les Missionnaires viennent à bout par leur patience de calmer les esprits, & d'engager les infidéles à recevoir l'Evangile, ceux-ci n'y consentent d'ordinaire qu'à des conditions très-dures & très-gênantes.

Ainsi quand le P. Joseph de *Arce* pénétra chez les Chiquites en 1690. & leur proposa d'embrasser la foi Chrétienne, les Caciques des environs indiquérent une Assemblée générale des Indiens de leurs Peuplades, pour déliberer sur une affaire si importante. Tous se rendirent au lieu marqué vers le milieu de la nuit, & commencerent à danser au son dés Flûtes & des Hautbois. Tout en dansant l'affaire fut proposée par les Caciques & discutée fort sérieusement. Après avoir bien dansé, ils se mirent à boire. On étoit alors dans le mois de Juillet, c'est-à-dire au cœur de l'Hyver relativement à la situation de ces peuples au-delà de l'Equateur. Malgré cela tous allerent dès la pointe du jour se baigner dans le Fleuve voisin. Ils s'ornerent ensuite la tête de leurs plus beaux panaches, afin de don-

nêt plus de solemnité à la cérémonie, & ils se peignirent le visage & tout le corps des couleurs les plus bizares. Le jour étant venu leur premier soin fut de se munir d'un ample repas. Enfin après de si étranges préparatifs, il fut résolu tout d'une voix que le Christianisme seroit reçu dans le païs; mais à deux conditions: La premiere qu'on n'obligeroit point de sortir du païs ceux qui ne voudroient pas embrasser la Religion; la seconde que les enfans des Chrétiens même ne seroient point appliqués au service des Autels. Ces conditions furent acceptées par le sage Missionnaire, quoiqu'il en prévît les dangereuses conséquences. Plein de confiance en Dieu il espéra que les plus endurcis se laisseroient vaincre par l'exemple des autres, & par la force de la divine parole. Ainsi l'on commença de travailler à cette Réduction le dernier de Juillet: comme en ce jour l'Eglise célebre la fête de saint Ignace, ce nouvel établissement prit le nom du saint & fut mis sous sa protection.

J'ai souvent parlé des fatigues que l'on éprouve dans ces voyages. Pour en donner une plus forte idée, j'en rapporte-

rai un exemple qui servira en même tems à confirmer ce que j'en ai dit.

Le P. Jean-Baptiste *de Zea* célebre Missionnaire avoit formé le dessein de porter la foi chez les *Zamucos*, Nation fort nombreuse, située à l'Occident du Fleuve *Paraguai*. Il se mit en chemin au mois de Juillet 1716. Les tempêtes qu'il essuia d'abord, les furieux & continuels coups de vent, & le débordement des Rivieres, ne lui permirent de faire que quatorze lieues en dix-neuf jours. Lorsqu'il eut encore marché quelque tems, il trouva une épaisse forêt longue de dix lieues, qu'il falloit nécessairement traverser. Cent Néophytes qui accompagnoient le Missionnaire, & qui ne savoient pas que cette forêt fût d'une si grande étendue, entreprirent d'ouvrir un passage à coups de hache. Après plusieurs jours d'un travail aussi pénible, comme ils n'en voyoient point encore la fin, ils perdirent entiérement courage. On auroit peine à concevoir ce qu'ils avoient à souffrir d'une nuée continuelle de Mosquites & de diverses sortes de Taons qui les assailloient jour & nuit, & qui ne leur donnoient aucun relâche. Le Mission-

naire sçut ranimer leur courage par ses exhortations & encore plus par son exemple. Il se mettoit à leur tête la hache à la main ; il alloit chercher de l'eau pour rafraîchir ces pauvres gens brûlés par le Soleil. Enfin ce bois aïant été percé en 19. jours, tant de travaux se trouverent cependant inutiles, parce que le défaut de vivres obligea le Missionnaire de revenir sur ses pas. L'année suivante, il se remit en chemin & pensa se noyer avec toute sa troupe. Lui & les siens furent surpris par une crue d'eau qui les gagna insensiblement dans le tems qu'ils travailloient à s'ouvrir un passage à travers une autre forêt qui se rencontra sur leur route. Le Missionnaire eut encore beaucoup de peine à regagner l'endroit d'où il étoit parti. Tant de difficultés ne le rebuterent cependant pas. Résolu de faire une nouvelle tentative, il partit de sa Réduction au mois de Mai 1718. & il arriva le 12. de Juillet au premier Village des *Zamucos*. Il trouva ces Peuples dans d'heureuses dispositions apparentes ; plusieurs infidéles embrasserent le Christianisme, & les autres n'en paroissoient pas éloignés. Ce Missionnaire ayant été nommé

peu de tems après Provincial de son Ordre, quitta avec regret ses chers Néophytes & il en confia le soin au P. *Michel de Yegros*. Il ne restoit plus ce semble à celui-ci qu'à recueillir le fruit des travaux de son Prédécesseur. Plein de cette espérance il se rendit chez les *Zamucos* accompagné du Frere *Albert Romero*, & de quelques Indiens. On le reçut avec toutes les démonstrations possibles de joie & d'amitié. Déja la conversion entiere de ces Peuples lui paroissoit comme assûrée, quand ils leverent tout à coup le masque. Le F. *Romero* fut massacré par les barbares, dans le tems qu'il s'efforçoit de les remettre dans la voie du salut. Douze Indiens des Réductions qui l'avoient suivi, & qui tâchoient de seconder ses efforts, périrent avec lui. Le P. de *Yegros* étoit alors éloigné de quelques journées & s'occupoit à chercher un lieu convenable pour l'établissement de la nouvelle Réduction, lorsqu'il apprit ces tristes nouvelles.

Quelque fermeté, quelque prudence qu'ait un Missionnaire, fût-il doué d'une douceur capable de fléchir les cœurs les plus féroces, il doit être toûjours prêt à

périr sous une grêle de Fléches, ou sous les Massues des Sauvages. Mais ce danger bien loin d'arrêter, & de refroidir le zéle des serviteurs de Dieu, semble les animer encore plus à s'abandonner dans les bois, à la merci de ces cruelles Nations; contens de mourir, s'ils peuvent réussir & les convertir à la foi.

La Compagnie de Jesus peut se glorifier avec justice, d'avoir produit un grand nombre de ces Héros Chrétiens, qui ont eu le bonheur de mourir pour Jesus-Christ. Mais je me borne à ceux qui ont eu un sort si glorieux dans les Missions du *Paraguai*. Je me contente même de nommer selon qu'ils se présentent à ma mémoire les PP. Roch *Gonzalès*, Alphonse *Rodriguez*, Jean *del Castiglio*, & Pierre *Romero* qui furent les premiers Fondateurs des Réductions, & qui les cimenterent de leur propre sang. Les Barbares ont ensuite massacré en divers tems les PP. Pierre *Ortiz*, Barthelemi *Blende*, Jacques *de Alfaro*, Joseph *de Arce*, Pierre *Espinosa*, Luc *Cavallieri*, les PP. *Fernandès*, *Arias*, *Mazzo*, *de Silva*, *Mendoza*, *Solinas*, *Ozorio*, *Ripario*, *Sanchez*, outre quantité d'autres

dont le sang a fertilisé ces contrées barbares, & est devenu, comme dans les premiers siécles de l'Église, la semence d'une infinité de nouveaux Chrétiens. Deux autres Missionnaires dont j'ignore les noms, obtinrent aussi la couronne du Martyre, dans ces mêmes contrées en 1721. & 1722.

Si tant d'ouvriers Evangéliques qui arrosent sans cesse le *Paraguai* de leurs sueurs, ne terminent pas une vie semblable à celle des grands hommes que je viens de nommer par une mort semblable à la leur, ils ont néanmoins le mérite du Martyre, parce qu'ils en ont le desir. D'ailleurs une vie aussi laborieuse & aussi pleine de souffrances que la leur, n'est-elle pas un martyre continuel?

Je voudrois que quelqu'un de ces ennemis de l'Eglise Romaine qui poussent la haine contre les Jésuites, jusqu'à décrier le zéle de ces admirables Missionnaires,& la pureté de leurs intentions,dans le pénible ministere qu'ils exercent auprès des Infidéles,consentît à être pendant quelque tems le compagnon de leurs courses Apostoliques, afin de voir & d'examiner tout ce qu'ils font, & tout ce qu'ils souf-

frent pour le ſalut des ames. Il reviendroit bientôt ſans doute, de ſes préventions, & peût-être cette vûe ſuffiroit-elle pour le tirer du ſein de l'erreur, qui ne peut ſe glorifier d'avoir eû jamais des Apôtres tels que ceux de l'Egliſe Catholique.

Il eſt vrai que ces illuſtres ſerviteurs de Dieu ont aujourd'hui moins de traverſes & de dangers à eſſuier. La multitude des Réductions, l'état floriſſant où elles ſe trouvent, ont fait impreſſion ſur l'eſprit des Barbares. Ils ont conçu de l'eſtime pour les Auteurs de ces admirables établiſſemens dont la réputation a pénétré juſques chez les peuples les plus éloignés. Ceux même qui ne veulent pas ſe ſoûmettre au joug de l'Evangile, reſpectent ſes miniſtres. Il eſt rare qu'ils oſent les maltraiter, & encore moins leur ôter la vie. Les Chrétiens ſe ſont rendus redoutables par leur grand nombre & par les Victoires qu'ils ont remportées, quand la néceſſité les a contraints de prendre les armes. On craindroit qu'ils n'entrepriſſent de venger la mort de leurs Paſteurs, & l'on ſait bien, que s'ils l'entreprenoient, rien ne pourroit leur réſiſter.

CHAPITRE XIII.

Zéle des Néophytes pour la conversion des Infidéles.

NOus n'avons parlé jusqu'ici que du zéle des Missionnaires ; mais cette sainte ardeur qui les transporte au milieu des païs barbares, n'est pas toute renfermée dans eux seuls ; ils l'ont transmise à leurs Néophytes. Les Indiens convertis sont devenus à leur tour de fervens prédicateurs de l'Evangile.

Lorsqu'un Missionnaire se prépare à porter la foi chez quelque Peuple sauvage, trente ou quarante Chrétiens, & souvent beaucoup davantage viennent s'offrir à lui pour l'accompagner. Ces zélés Néophytes sont au comble de leurs vœux, quand le Missionnaire veut bien les associer à ses travaux. Nous avons déja dit, qu'ils lui servent de guides & d'interpretes, qu'ils lui fraient un passage à travers les forêts les plus épaisses, qu'ils veillent à sa conservation.

Quelque diſpoſés que ſoient les Miſſionnaires à ſceller de leur ſang la foi qu'ils annoncent, la prudence leur enſeigne à ménager leur vie, parce qu'elle peut être utile à la Religion ; il faut autant qu'on peut épargner aux Barbares des crimes qui attireroient ſur eux la colere du Ciel, & qui ont toûjours des ſuites très-facheuſes pour la Religion ; car ſi le Miſſionnaire eſt tué par les Sauvages, avant qu'une Réduction commencée ſoit bien établie, la converſion des Peuples auteurs du crime eſt déſeſpérée au moins pour long-tems; ils ſe retirent dans les forêts, & ſur des rochers inacceſſibles, croïans voir à chaque inſtant les Eſpagnols ou les Chrétiens des Réductions prêts à fondre ſur eux.

Ainſi les Supérieurs de la Compagnie, lorſqu'ils envoient quelque Miſſionnaire dans les païs infidéles, exigent que pour la sûreté de ſa perſonne, & pour imprimer aux Barbares le reſpect qui eſt dû à la loi de Dieu, il ſe faſſe accompagner d'un nombre ſuffiſant de Néophytes. Malgré ces ſages précautions, il eſt arrivé plus d'une fois que le Miſſionnaire &

tous ses Indiens ont été mis à mort par les Barbares.

J'ai déja dit qu'on trouvoit maintenant un accès beaucoup plus facile chez les Peuples sauvages. On est enfin venu à bout de persuader à la plûpart de ces Peuples qu'on ne cherchoit point à leur nuire. Dès qu'ils se sont assurés que c'est un véritable Missionnaire qui vient à eux, cela suffit pour les tranquilliser entiérement. Le principal Cacique s'approche des Voyageurs pour les saluer à la maniere du païs, & pour apprendre du serviteur de Dieu le motif qui l'engage à venir dans la Peuplade. Le Missionnaire répond par lui-même, s'il sait la langue ; ou bien il fait entendre par le moyen d'un truchement, qu'il n'a entrepris ce voyage que pour faire connoître à ceux devant qui il parle, le grand Dieu Créateur & maître de l'univers ; que venant à eux de la part de ce Dieu, il les prie de vouloir bien l'entendre. Il distribue ensuite aux Caciques les petits présens dont il a fait provision, & par-là il les dispose de plus en plus à l'écouter & à profiter de ses instructions.

C'est alors que ses Néophytes donnent un libre exercice à leur zéle, en faisant aux Indiens sauvages les plus grands éloges de la Religion Chrétienne, & du Missionnaire, dont ils parlent avec respect, & qu'ils annoncent comme un Ministre du Dieu Tout-puissant. Ils s'appliquent surtout à bien persuader aux Indiens que non-seulement on ne veut point les rendre esclaves, (car c'est-là toûjours le plus grand sujet de leurs inquiétudes,) mais qu'on cherche avec empressement à leur rendre la vie plus agréable & plus commode. Ils se citent eux-mêmes pour exemple de la vérité qu'ils avancent. Leur zéle aidé de la grace divine donne une force admirable à leurs discours. Les Barbares se déterminent ordinairement à embrasser la Religion Chrétienne, ou du moins ils permettent au Missionnaire de vivre avec eux.

Quelquefois cependant il arrive que malgré tous les efforts du Missionnaire, personne ne se soumet au joug de l'Evangile ; soit parce que les Indiens ne peuvent prendre sur eux de renoncer à leurs anciennes habitudes, soit parce que les menaces & les pressantes sollicitations

d'un *Mapono* les retiennent dans l'idolâtrie

Lorsque les Sauvages se montrent dociles aux Instructions du Missionnaire, il prend des mesures convenables suivant le nombre de ceux qu'il a gagnés à Jesus-Christ. S'ils sont en grand nombre, on établit une nouvelle Réduction. Si l'on n'a converti que deux ou trois cens infidéles & moins encore, on les invite à venir fixer leur demeure dans quelqu'une des anciennes Réductions. Eussent-ils été regardés jusques-là comme des ennemis implacables, on les y reçoit comme des parens & des amis, dont on auroit été séparé par une longue absence. C'est ce qui ravit & enchante les cœurs des Barbares; rien ne les humanise davantage que le bon accueil qu'on leur fait lorsqu'ils viennent chez les Chrétiens, sans mauvais dessein, & à plus forte raison lorsqu'ils y viennent vivre sous les loix du Christianisme.

Mais la charité des Indiens ne se borne pas là; ils suppléent autant qu'il est en eux à la disette d'ouvriers Evangéliques, où se trouvent souvent ces contrées. Quand la saison des pluies est passée

sée ; on voit des troupes de Néophytes avec leurs Caciques à leur tête, parcourir les Terres voisines des Réductions pour annoncer Jesus-Christ aux infidéles. Ces fervens Chrétiens prennent avec eux une ample provision de vivres, & quelques bagatelles qu'ils savent être agréables aux Indiens sauvages. Après s'être munis & fortifiés de la sainte Eucharistie ; après avoir pris la bénédiction de leur Missionnaire & ses conseils, ils se mettent gaiement en chemin. Les fatigues & les dangers inséparables de ces sortes d'excursions, ne sont pas capables d'affoiblir leur zéle. La mort même soufferte pour une pareille cause, devient l'objet de leurs desirs les plus empressés. On compte plus de cent Néophytes qui ont péri par les mains des Barbares en travaillant à leur conversion.

Ils reviennent néanmoins rarement dans leurs Réductions sans ramener avec eux un grand nombre d'Infidéles. Ceux-ci après avoir reconnu la vérité de toutes les promesses qu'on leur a faites ne tardent pas à demander le saint Baptême, & deviennent bientôt de fervens Chrétiens.

Les Néophytes exercent encore leur zéle & leur charité d'une autre maniere qui mérite bien d'être rapportée. On sait que les nations Sauvages sont presque toûjours en guerre. Le principal avantage de la Victoire consiste selon eux à faire beaucoup de prisonniers pour les égorger ensuite, & se rassasier de leur chair dans les festins & dans les réjouissances, par où ils terminent leurs expéditions militaires. Ces Barbares emploient les os de ceux qu'ils ont dévorés pour armer leurs fléches de pointes si dangereuses que les blessures qu'elles font sont regardées comme mortelles, dès qu'il reste dans la plaie le plus petit fragment. Leur coûtume est de garder les enfans de leurs prisonniers, afin de les vendre à d'autres peuples, & de se pourvoir par ce trafic des choses qui leur manquent. Lorsqu'ils vont faire ce trafic & qu'ils approchent de quelque Réduction, c'est pour les Chrétiens une occasion précieuse de gagner des sujets à J.C. en achetant ces esclaves infortunés, pour lesquels ils donnent en échange du bled, du mayz, de la toile, & des fruits du païs.

Le *Corrégidor* après avoir reçu ses instructions du Missionnaire va trouver les Indiens Sauvages, au nom de la République, pour racheter tous les prisonniers. Dès que le marché est conclu, il emmene les enfans. Ces malheureux demi morts de faim, & excédés des mauvais traitemens qu'ils ont soufferts, se voyant delivrés d'un affreux esclavage, & de la crainte d'une mort prochaine, recouvrent bientôt leurs forces. Le Cacique & les principaux de la Peuplade prennent soin des garçons, & les reçoivent chés eux, suivant la distribution qu'en fait le Missionnaire. Les filles sont placées chés les femmes les plus sages & les plus exemplaires de la Réduction. Ces enfans élevez avec ceux des Chrétiens, nourris & entretenus comme eux, acquierent peu à peu l'amour de la vertu. On leur apprend la langue du païs, on les instruit des Mystéres de la Religion. Lorsqu'on les trouve suffisamment disposés, on les admet au Baptême. Le jour où ils sortent de l'esclavage du péché est aussi celui où ils recouvrent leur liberté toute entiere ; alors ils ne différent en rien des autres Chrétiens. Il y a des Ré-

ductions où l'on met tous les ans quelque chose en réserve pour délivrer quelques-uns de ces esclaves, qui trouvent ainsi leur salut, pour ainsi dire, dans la ruine de leur nation.

J'entreprendrois en vain de détailler tous les moyens que la piété suggere aux fidéles de contribuer à la propagation de l'Evangile. Quelques uns des Néophytes se chargent d'enseigner la langue du païs aux Missionnaires nouvellement arrivés dans leurs Peuplades. Ils s'en acquittent avec une application & une patience incroyable, sans jamais s'ennuyer de répeter cent fois le même mot. On a connu un Cacique qui s'occupoit à traduire en sa langue des Prônes & des Sermons, afin de mettre les nouveaux Missionnaires en état d'exercer plûtôt les fonctions du Ministére Evangélique.

Enfin la charité des Néophytes facilite aujourd'hui plus que jamais l'établissement des nouvelles Réductions. Lorsqu'on en veut fonder quelqu'une, les anciennes se chargent de fournir aux Indiens nouvellement rassemblés tout ce qui leur est nécessaire, jusqu'à ce qu'ils puis-

sent se soûtenir par leur travail. Elles leur donnent des grains en abondance, soit pour leur nourriture, soit pour ensemencer les terres nouvellement défrichées. Elles leur envoient des troupeaux, des ouvriers, des artisans de toute espéce. Il est vrai que les Evêques, les Gouverneurs & les autres Espagnols les plus distingués par leur naissance & par leur générosité, sont aussi dans l'usage de contribuer à cette bonne œuvre.

CHAPITRE XIV.

Gouvernement Ecclésiastique des Réductions.

Ce qui me reste à dire sur la forme de Gouvernement qui s'est établie dans les Réductions, attirera sans doute une attention particuliere de la part des Lecteurs. Comme on a parlé si diversement, & selon qu'on étoit affecté pour ou contre ces Missionnaires, de la conduite qu'ils tenoient dans les Réductions, & de l'autorité qu'ils s'arrogeoient ; cette considération m'a engagé à faire à cet

égard les plus exactes recherches. Je commence par protester que je ne dirai rien soit dans ce Chapitre, soit dans les suivans dont je ne me sois bien assûré.

Les Néophytes du *Paraguai* sont soumis comme tous les autres Fidéles à la Jurisdiction des Evêques, dans les Diocèses desquels ont été fondées les Réductions. Ces Diocèses sont ceux de l'*Assomption*, de *Buënos-Ayres*, de *Cordoue*, & encore deux ou trois autres, les seuls qui se trouvent en ces vastes contrées. Mais cette partie de leur Diocése n'est pas fort difficile à gouverner. L'Eglise de chaque Réduction est desservie par deux Jésuites, dont l'un est le Curé & l'autre le Vicaire. Du reste il n'y a dans les Réductions ni Clercs tonsurés, ni Prêtres séculiers, ni Monasteres, ni Confrairies, comme nous en voyons en Europe. Chaque Evêque n'a donc d'autre soin que celui d'y envoyer ses Mandemens, les Decrets & les Brefs qui viennent de Rome, ses conseils salutaires dans diverses occasions, ses aumônes & celles qu'il fait recueillir de la libéralité des Espagnols les plus riches & plus zélés pour la propagation de l'Evangile.

Lorsque les Missionnaires venus d'Eu-

rope ont acquis une connoissance suffisante des langues du païs, & qu'on a reconnu dans eux la capacité dont il est besoin pour bien remplir les fonctions d'un si laborieux ministére, ils sont présentés par le Provincial au Gouverneur de la Province, qui les nomme de la part du Roi, aux Places vacantes; c'est l'Evêque qui leur confére l'Eglise avec tous ses pouvoirs. Ces Curés Missionnaires joüissent d'une infinité de priviléges qui leur ont été accordés par les Evêques, ou par le Saint Siége, soit pour faciliter la conversion des Infidéles, soit pour l'avantage des Fidéles même.

Les Evêques ont cependant quelquefois le zéle de visiter les Réductions, principalement afin d'administrer le Sacrement de Confirmation aux Néophytes qui ne l'ont point encore reçu. L'objet de ces longs voyages est moins d'exercer le droit des visites, que de s'édifier, & d'imiter les excursions des premiers Apôtres.

Quand l'Evêque de *Bueno-Ayres* veut visiter les Réductions de son Diocèse, il faut qu'il fasse des provisions qui le mettent en état de subsister avec toute sa

suite pendant un voyage de 200 lieuës ; C'est ce qu'on compte ordinairement depuis la Ville Episcopale, jusqu'aux premieres Peuplades Chrétiennes de l'*Uraguai*. Pendant cette traverse on ne trouve en chemin ni habitation, ni village où l'on puisse se pourvoir des choses les plus nécessaires. On est obligé de passer la nuit sous des tentes ou sous des baraques qu'on porte avec soi. Tout le païs est absolument inculte jusqu'aux Réductions. Il est encore à remarquer que ce Prélat n'a que 3000 piastres de revenu ; au lieu que l'Archevêque *de la Plata*, dont il est suffragant, joüit de plus de soixante mille piastres par année.

Il faut convenir aussi que ces charitables Prélats sont amplement dédommagés des fatigues & des incommodités, auxquelles ils s'exposent par la consolation qu'ils éprouvent, lorqu'ils sont arrivés au terme de leur voyage. Les Indiens ne connoissent point de plus grand bonheur que celui de pouvoir une fois dans leur vie recevoir & contempler leur premier Pasteur. Ils l'invitent de la maniere la plus pressante à venir

les visiter. Aussi-tôt qu'ils apprennent que leurs priéres seront éxaucées, ils lui préparent le meilleur accueil qu'il est possible. Tous demandent avec empressement l'honneur de le servir. Les uns se chargent d'applanir les chemins par où il doit passer ; les autres veulent lui servir tout à la fois de guides, d'escorte & de défenses contre les entreprises des Indiens sauvages, & les attaques des bêtes féroces.

Quelques-uns se chargent de faire trouver dans les lieux les plus déserts des provisions & des rafraîchissemens ; & afin que ces Indiens, gens la plûpart fort grossiers, s'acquittent bien de leur commission, on nomme pour les accompagner & les commander, des Corrégidors, & quelques-autres des principaux habitans de la Réduction, plus entendus & plus façonnés que le commun du peuple. Enfin le Prélat est reçu par les Néophytes avec tout l'appareil & tous les égards imaginables. Jamais aucun Evêque n'a visité les Réductions sans verser des larmes de tendresse, en voyant la ferveur de ces bons Chrétiens, la régularité de leurs moeurs, leur respect dans les Egli-

ses ; enfin leur docilité envers ceux qu'ils regardent comme les Peres & les Pasteurs de leurs ames.

Mais ce que je dois sur-tout observer, c'est que les Jésuites du *Paraguai* ont toûjours souhaité plus que personne la visite des Evêques ; afin que ces Prélats vissent par eux-mêmes avec combien peu de fondement on calomnie la conduite des Missionnaires. En effet tous les Evêques qui ont parcouru le *Paraguai* ont rendu les témoignages les plus honorables à ces excellens Ministres de l'Evangile, & spécialement dans les Lettres qu'ils ont écrites sur ce sujet aux Souverains Pontifes & aux Rois Catholiques : ils se sont toûjours fait un devoir de publier par toute la terre les vertus de ces hommes Apostoliques.



CHAPITRE XV.

Gouvernement Civil des Peuplades Chrétiennes du Paraguai. *Heureuse situation des Néophites.*

LES avantages temporels dont jouissent les Chrétiens du *Paraguai*, ne sont pas moindres que les spirituels. Peut-être les Européens accoûtumés au luxe, au faste & aux plaisirs auront-ils peine à se persuader qu'une nation si pauvre soit véritablement heureuse. Elle l'est cependant, & sa situation considérée suivant les vrais principes est préférable à celle des plus florissantes nations de l'Europe. Une liberté bien réglée, des provisions abondantes de toutes les choses nécessaires à la vie, un logement étroit à la vérité, mais suffisant, la paix, l'union, la concorde, n'est-ce pas-là ce qui fait le vrai bonheur des peuples ?

Les habitans des Réductions Chrétiennes sont réellement sujets du Roi d'Espagne, & dépendent des Gouver-

neurs que ce Prince envoie dans les trois grandes Provinces du *Tucuman*, de *Rio de la Plata* & du *Paraguai*. Mais le poids de cette sujettion est si léger, & ils se sont soumis à des conditions si avantageuses qu'ils conservent une liberté, presque entiere. Chacune d'elles se gouverne en effet comme une vraie République. C'est ainsi qu'on vit autrefois un grand nombre de peuple se ranger sous l'obéissance des Romains. Si d'une part ils se privoient volontairement d'une petite portion de leur liberté, de l'autre ils s'en croyoient amplement dédommagés par la protection que leur accordoit une si puissante République. En même tems qu'ils devenoient les sujets de Rome, ils évitoient l'esclavage dont ils étoient menacés par des nations auxquelles ils se sentoient incapables de résister.

Il n'y a dans les Réductions du Paraguai que le Corrégidor Royal qui soit nommé par le Gouverneur de la Province. Cette place fut autrefois occupée par des Espagnols. Aujourd'hui ce sont toûjours des Indiens qui la remplissent. Le Corrégidor Royal est comme le Lieu-

tenant du Gouverneur. Il a toute l'autorité qu'on a crue nécessaire pour le bon ordre de chaque Peuplade. Les autres Officiers sont choisis par les Indiens même : L'élection s'en fait le premier jour de l'année. On crée encore deux Alcaldes, qui sont des Juges en matiere criminelle, & d'autres Magistrats chargés de maintenir la Police, & de juger les affaires civiles. Les Caciques, les Capitaines & tous les autres Officiers Militaires sont également tirés du corps de la nation Indienne. Car il n'est permis à aucun Espagnol de fixer sa demeure dans les Peuplades, & encore moins d'y exercer aucun acte de Jurisdiction. Le Gouverneur de la Province est seul excepté de cette loi : On lui présente chaque année la liste des Elus, afin qu'il approuve & confirme l'Election, s'il le juge à propos.

Ainsi ce sont des Indiens qui administrent eux-mêmes la Justice, & qui gouvernent les Peuplades. Comme ils n'ont tous en vûe que le bien public, il en résulte un concert & une harmonie extrêmement avantageuse à la nation. D'ailleurs

les Missionnaires dont le desintéressement est assez connu, & qui sont universellement respectés par cette raison, veillent sans cesse à ce que personne n'abuse du pouvoir que lui donne son emploi.

On ne châtie jamais les coupables suivant toute la rigueur des loix. On a égard au peu d'étendue de leurs lumieres, ce qui entre effectivement pour beaucoup dans les fautes que les Indiens commettent. Mais comme les châtimens sont nécessaites pour contenir des gens sourds à toute autre voix qu'à celle de la crainte, tels qu'il s'en trouve toûjours quelques-uns dans les Réductions, le Corrégidor Royal & les Alcaldes infligent des peines, mais avec beaucoup de prudence & de ménagement. Ils ne s'y déterminent jamais sans avoir pris conseil de leur Missionnaire. On trouve moyen de punir les fautes sans rendre odieux à ceux qui sont punis le séjour de leurs Réductions. Dans le cas où il s'agit de punir un crime atroce, qui mériteroit le dernier supplice, (chose dont il seroit difficile de trouver des exemples) l'affaire est alors portée au Tribunal du Gouverneur de la Province, qui seul a

droit de condamner à mort un Indien.

Si nous considérons ensuite les charges imposées par les Rois d'Espagne aux Indiens des Réductions, elles sont si légeres qu'il n'y a point de peuple en Europe qui ne s'estimât heureux d'en porter de pareilles. On n'exige des Indiens, en signe de Vasselage qu'un tribut peu considérable ; du reste ils n'ont point d'autre obligation onéreuse que celle de marcher au Service du Roi, lorsqu'ils en reçoivent l'ordre, soit pour faire la guerre, soit pour faire bâtir ou fortifier des Villes, mais cela arrive très-rarement.

D'ailleurs ces charges sont bien compensées par les priviléges qu'ont accordé à ces peuples Philippe IV. & Charles II. & qui ont été ensuite confirmés par le très pieux Roi Philippe V. aujourd'hui régnant *.

Car 1°. Tous les Indiens qui ont embrassé la foi Catholique, & qui se sont soumis librement à la Couronne sont sujets immédiats du Roi, sans que leur pais ni leurs personnes puissent jamais être cédés en Fief ni en Commende (comme

* L'Auteur écrivoit ceci en 1743.

il se pratique à l'égard des autres Indiens qui sont soumis aux Espagnols) ni dépendre en aucune façon d'une personne particuliere : 2°. On ne sçauroit éxiger d'eux annuellement plus d'une piastre par tête, tandis que les autres Indiens réduits en Commende payent cinq fois davantage, & sont encore exposés à beaucoup d'autres véxations. 3°. Les Indiens convertis ne sont point imposés avant l'âge de 20. ans, & même ce tribut ne regarde point les Indiens qui ont embrassé le Christianisme dans un âge avancé, ni les femmes, ni ceux qui ont passé cinquante ans. Tous les Caciques à titre de Noblesse, & douze autres Indiens qui sont employés dans chaque Réduction au service des Autels, sont encore exemts de cette taxe.

Les Indiens consignent eux-mêmes leur argent dans la Capitale de la Province, entre les mains des Officiers du Roi qui leur en donnent sur le champ un acte par écrit. C'est aux Officiers des Réductions, conjointement avec les Missionnaires, de faire ensorte que le tribut soit exactement payé ; & cela ne souffre ja-

mais aucune difficulté. Ainsi l'on n'a pas affaire en ce païs comme en Europe à des éxacteurs qui sont quelquefois plus à charge que les impôts mêmes qu'ils sont chargés de percevoir.

Ce que le Roi d'Espagne tire des Indiens suffit à peine pour l'indemniser de ce qu'il dépense en leur faveur. Car toutes les fois qu'on envoie par son ordre des Missionnaires d'Europe au *Paraguai*, il donne pour chacun d'eux 300. piastres, & fournit aux frais de leur embarquement. On tire de plus chaque année 10000 piastres du Trésor Royal pour l'entretien des Missionnaires du *Paraguai*; le Roi donne à toutes les nouvelles Eglises, une cloche & tous les ornemens sacrés qui sont nécessaires pour un premier établissement. C'est encore le Roi qui fait la dépense du vin pour les Messes & de l'huile pour les lampes qui brûlent jour & nuit devant l'Autel : Cette dépense n'est pas un petit objet, parce qu'on est obligé de faire venir l'un & l'autre d'Europe. L'on cultive dans le Pérou & dans le Chili des vignes qui produisent d'assez bon vin ; mais on ne sçauroit le transporter au Paraguai que par terre, &

ce transport entraîneroit des frais encore plus considérables. J'ignore si les Missionnaires ont essayé de planter des oliviers dans le *Paraguai*. Il semble que ces arbres devroient y réussir, à moins qu'il n'en fût de ce païs comme de l'Isle Espagnole, où l'on en avoit porté qui profiterent admirablement en peu d'années, mais qui n'ont jamais produit de fruit.

Enfin le Trésor Royal donne tous les ans à chaque Réduction 140 piastres pour se fournir de remedes; je ne compte pas encore les aumônes extraordinaires des Rois d'Espagne, qui montent souvent à des sommes considérables: On remarque que les Rois Catholiques font presque les mêmes dépenses pour l'avantage de la Religion dans toutes les parties de l'Amérique, dont ils sont les Maîtres. Et certes ils reçoivent dès ce monde la récompense de leur piété généreuse. C'est une espéce de miracle qu'ils se soient maintenus depuis deux siécles & demi dans la possession tranquille d'une si vaste étendue de païs.

Ajoûtons à cela que les Indiens du *Paraguai* en payant au Roi un si léger tribut acquierent un droit réel à sa protec-

tion. Ils en ont ressenti plus d'une fois les effets, lorsqu'ils n'avoient pas encore des forces suffisantes pour se défendre par eux-mêmes.

N'est-ce pas encore un grand avantage pour les Indiens de pouvoir finir en un instant tous leurs procès, sans Avocats, sans Procureurs, sans Notaires, d'ignorer absolument tous les détours de la chicane. S'il s'éleve parmi eux quelque contestation elle est aussi-tôt terminée par un jugement définitif des Alcaldes, qui ne sçavent ni faire traîner les affaires en longueur, ni recevoir des présens.

Quant à la subsistance des Indiens, il n'y a point de famille à laquelle on n'ait assigné une portion de terre plus que suffisante pour l'entretien de tous ceux qui la composent. Les fleuves dont les bords sont couverts d'une multitude d'oiseaux, sont remplis aussi-bien que les lacs de poissons de toutes espéces. On rencontre à chaque pas toute sorte de gibier dans les bois ; on y trouve encore quantiété de fruits sauvages, dont on mange cependant avec plaisir. Des abeilles de differentes sortes y font un miel ex-

quis & de fort belle cire; les cannes de sucre croissent d'elles-mêmes dans les endroits humides. Entre les poissons, on remarque les cochons & les loups marins, animaux amphibies, qui pour la figure & pour la grosseur ont quelque ressemblance avec les animaux terrestres dont ils portent le nom. La peau du loup marin est si belle & si fine qu'on la prendroit pour du velours; sa couleur ressemble à celle du tabac. Elle se vend fort cher, lorsqu'elle est préparée. La chair du cochon marin est, dit-on, très-saine & très-délicate.

La connoissance du vrai Dieu, le passage d'une vie brutale à la pratique de toutes les vertus Chrétiennes, ce sont-là, sans doute les plus signalés bienfaits que les Indiens aient reçu des Missionnaires. Mais que ne leur doivent-ils pas encore pour le soin qu'ils ont pris de procurer à chaque Réduction toutes les commodités de la vie, autant que la situation des lieux a pu le permettre?

La vûe de ce que coûterent à ces fervens Ouvriers les prémiers établissemens qu'ils firent, a de quoi effrayer notre ima-

gination. Il falloit pourvoir à la subsistance de tout un peuple pendant une année entiere, c'est à dire, jusqu'à la premiere récolte. Mais, ce qui étoit encore moins aisé, il falloit apprendre peu à peu tous les arts nécessaires à des gens grossiers & sans expérience, & leur montrer ensuite ceux qui sans être nécessaires, peuvent être utiles à la société. Les Missionnaires furent obligés de faire toute sorte de personnages, si j'ose ainsi m'exprimer, & d'exercer eux-mêmes tous les métiers les uns après les autres. Tantôt ils hâtoient les travaux publics, encore plus par leurs exemples que par leurs paroles. D'autres fois ils s'occupoient à défricher des terres jusqu'alors incultes. Les uns labouroient la terre avec des charrues de bois; d'autres semoient le maïz, l'orge, les féves, & tous les légumes dont ils avoient apporté les graines. Ceux-ci abbatoient de gros arbres, & les transportoient dans la Réduction pour construire une Eglise & des maisons. Quelques-uns conduisoient devant eux à travers des deux & trois cens lieues de païs des bœufs, des vaches, des brebis, des chévres, des

chevreaux, des oiſeaux domeſtiques, qu'ils avoient été chercher dans les Villes Eſpagnoles, pour les conduire dans les nouvelles Peuplades. Ce fut dans ce glorieux exercice de charité que le P. Pierre *d'Eſpinoſa* perdit la vie. Il amenoit de *Santa-Fé* un troupeau nombreux de brebis, lorſqu'il fut pris & maſſacré par la nation barbare des *Guaiaquires*. Quel objet plus édifiant que la vûe de ces grands hommes! Ils étoient nés dans les principales Villes de l'Europe. Pluſieurs étoient diſtingués par l'éclat de leur naiſſance, ou par la ſupériorité de leurs talens applaudis dans les Chaires des Univerſités les plus célébres. Non contens de renoncer aux commodités de la vie, & à la réputation qu'ils pouvoient ſe promettre en Europe pour embraſſer l'état pénible & obſcur de Miſſionnaires en des contrées barbares, ils devenoient encore Bergers, Maçons, Menuiſiers, Charretiers. Ils s'adonnoient à tous les métiers les plus vils & les plus laborieux; & tout cela pour procurer aux Indiens qu'ils avoient convertis la pratique de tous ces métiers, & pour leur faire comprendre la néceſſité de s'y affectionner.

Pendant qu'ils travailloient ainsi à la sueur de leur front, les Indiens demeuroient ordinairement les bras croisés, occupés à les considérer, & dans une espéce d'extase ; ils ne pensoient seulement pas à s'offrir pour partager le travail, quoiqu'ils sçussent fort bien, qu'ils étoient plus en état de le soûtenir que ces Missionnaires, qui d'ailleurs ne travailloient que pour l'utilité de leurs chers Néophites. Il n'y avoit personne dans les Villes Espagnoles qui ne traitât de folie le projet qu'avoient formé les Missionnaires. Mais Dieu qui avoit inspiré à ses Serviteurs une résolution si généreuse donnoit sa bénédiction à des travaux entrepris pour sa gloire. Graces aux premiers travaux de ces braves Missionnaires, les terres des Réductions sont aujourd'hui cultivées avec soin ; & répondent presque toûjours à l'attente des Laboureurs. On trouve maintenant dans toutes les Peuplades des Charpentiers, des Maçons, des Serruriers, des Tisserands, des Sculpteurs, des Architectes, des Doreurs, des Peintres même, & des Graveurs, qui tous s'efforcent à l'envie de se perfectionner dans

leur art ; rien n'avance davantage leurs progrès que le desir qu'ils ont de contribuer à l'embellissement des Temples & des Autels. Quelques-uns sçavent aussi l'art de fondre les métaux, d'autres fabriquent toute sorte d'instrumens de Musique. Enfin les femmes ont appris, à filer, à coudre, à broder, à tailler des habits.

On nous représente assez communément les Indiens comme des gens incapables de s'appliquer aux sciences de pure spéculation. Je crains que cette peinture ne soit infidelle ; cette dureté apparente d'entendement pourroit bien n'être qu'une suite de l'éducation qu'ils reçoivent. Les Indiens du Paraguai menent une vie assez semblable à celle de nos paysans d'Europe. Ceux-ci ne nous paroissent-ils pas également simples & grossiers, sans délicatesse, sans subtilité dans l'esprit. Cependant les campagnes, & sur-tout celles où l'on respire un air pur & subtil produisent comme les Villes des esprits heureux & inventifs, qui, lorsqu'on les porte aux arts, aux sciences, au négoce, y font des progrès admirables. Je suis persuadé que la même

chose arriveroit chez les Indiens, si leurs enfans pouvoient comme ceux d'Europe s'éxercer & se former dans des Ecoles, & qu'on en verroit quelques-uns se distinguer ensuite dans la carriere des Sciences & des Belles-Lettres. On peut en juger par l'éxtrême facilité avec laquelle ils ont appris la Musique & les autres Arts que les Missionnaires leur ont enseignés.

On voit ici dans cette Ville de Modene chez MM. *Cattaneo*, un petit tableau peint par un Indien du *Paraguai*, & qui leur a été envoyé par le P. *Cattaneo* leur oncle. Il est vrai que ce morceau ne donne pas une grande idée du Peintre qui l'a fait, mais le Missionnaire avoit soin d'avertir qu'ils s'en trouvoit de beaucoup meilleurs au *Paraguai*. Les Indiens ne pouvant avoir des couleurs fines, le coloris de leurs tableaux manque de force & de vivacité. Ils imitent fort bien à la plume les caractéres imprimés & les gravures sur cuivre. Le Pere *Cattaneo* s'exprimoit ainsi dans une Lettre datée du 30. Décembre 1730. qu'il écrivoit à M. son frere.

» Je vous envoie deux desseins faits à

» la plume par un Indien d'après deux
» estampes gravées sur cuivre. Ils me pa-
» roissent deux chefs-d'œuvres en leur gen-
» re. Je ne crains point d'avancer que si
» elles étoient sorties en Europe des mains
» de quelque fameux Artiste, elles pour-
» roient lui faire honneur, par la délica-
„ tesse & par la légereté du dessein. On
„ sait jusqu'à quel point il est difficile
„ de bien déssiner à la plume. Mais l'ad-
„ miration redouble quand on pense que
„ c'est l'ouvrage d'un Indien pauvre &
„ grossier, qui passe presque toute sa
„ vie à travailler dans les champs. Une
„ petite Image de la conception, telle
„ qu'on en met dans les Bréviaires, ayant
„ été copiée de la même façon par un
„ Indien, les Missionnaires Allemands
„ en firent tant de cas qu'ils l'envoyerent
„ à Vienne comme une curiosité de prix,
„ pour être placée dans un célébre cabi-
„ net auprès d'une autre semblable, que
„ des Missionnaires de la même Nation
„ y avoient déja envoyée. Les deux
„ Images que vous recevrez de ma part
„ sont supérieures à celles-là sans contre-
„ dit, & pour l'élégance du travail, &
„ pour la quantité des figures jointe à

„ leur heureuse position. Il me semble
„ qu'elles pourroient servir d'ornement
„ au Cabinet d'un Prince. «

Si les Indiens réussissent médiocrement dans un grand nombre d'ouvrages, c'est qu'ils n'ont que des ouvrages médiocres devant les yeux. Lorsqu'on a tant de disposition pour les Arts, est-il croyable qu'on soit sans esprit; n'est-il pas plus vraisemblable que si les Indiens s'adonnoient aux sciences, leur esprit ne tarderoit pas à se développer. Quelques-uns d'entr'eux pourroient se rendre capables d'être reçus dans la Compagnie de Jesus; le *Paraguai*, en retireroit de grands avantages. Cette vaste partie de la vigne du Seigneur ne manqueroit pas si souvent d'ouvriers.

Puisque les Missionnaires n'ont point encore pris ce parti, sans doute qu'ils en ont été empêchés par de fortes raisons. Qu'il me soit pourtant permis de le dire sur le témoignage de plusieurs relations estimées, les têtes Indiennes valent bien les nôtres. Il ne manque à celles-là que de l'étude & de la culture.

CHAPITRE XVI.

Maniere de vivre des Indiens : Sages Réglemens qui entretiennent dans les Réductions le bon ordre, l'abondance & la tranquillité publique.

Après avoir considéré en général l'heureuse situation où se trouvent les Chrétiens du *Paraguai*, il est à propos de voir ce qui contribue davantage à les y maintenir. Nous nous étendrons aussi un peu sur leur maniere de vivre & de s'habiller.

Les Indiens n'ont ni esclaves à qui ils puissent donner des ordres, ni Maîtres dont ils soient obligés d'en recevoir de durs & d'impérieux. Chacun des habitans, jouit d'une portion de terre qui lui est prêtée par la République, il en a l'usufruit, sans rien devoir à personne, si ce n'est comme nous l'avons dit une piastre de tribut annuel au Prince. Il est riche à proportion de son assiduité au travail. Les Indiens sement dans leurs

champs toute sorte de grains & de légumes ; du Maïz surtout & du Manioc, qui sont leur nourriture la plus ordinaire. Le Manioc a ces avantage que le pain qui s'en fait est propre à réparer les forces, & qu'il se conserve long-tems. Il est d'une grande ressource lorsqu'on est en voyage, ou qu'il faut travailler plusieurs jours de suite à la Campagne.

Je ne comprens pas pourquoi les Indiens négligent la culture du Ris : la plûpart des Réductions étant sur le bord des Rivieres, l'on en pourroit tirer toute l'eau nécessaire à cette culture qui en demande beaucoup. Suivant une Relation envoyée du païs des Chiquites, les vastes campagnes qui sont entre ces Peuples & le lac des *Xarayès* se couvrent tous les ans d'une abondante moisson de Ris, dont elles ne sont redevables qu'à la nature. Les *Payagnas*, les *Gnatos* & d'autres Peuples voisins y viennent faire la récolte, sans avoir eu la peine de semer.

Les Caciques, les Capitaines, les Magistrats, & les principaux de chaque Peuplade sont distingués du peuple ; mais cette distinction n'est fondée ni sur des possessions plus amples ou plus stables, ni sur

d'autres richeſſes qui proviennent du commerce & de l'induſtrie. Ainſi elle n'ôte pas l'égalité, comme fait parmi nous celle qu'on met entre les Nobles & les Roturiers, les pauvres & les riches, les Maîtres & les ſerviteurs. Diſtinctions odieuſes par leſquelles une partie du genre humain devient pour l'autre un objet éternel ou de mépris ou d'envie.

L'habillement ordinaire des Indiens conſiſte dans un juſte-au-corps avec un haut de chauſſes à l'Eſpagnole, & un ſurtout de toile de coton, qui eſt fait à peu près comme les anciennes chaſubles & qui deſcend juſqu'à mi-jambes. On nomme cette ſorte de vêtement *Poncio*. Il eſt blanc d'ordinaire, comme le reſte de leurs habits. On les leur a donnés tels, afin qu'ils puiſſent les laver de tems en tems. Si quelque Indien porte un *Poncio* de couleur, alors c'eſt un préſent qu'on lui a fait, ou bien un prix qu'il a remporté dans ces eſpeces de tournois dont nous avons parlé. Il y en a pourtant qui plus induſtrieux que le commun ſavent teindre le coton. Mais l'habit ordinaire, eſt toûjours blanc, & ceux d'autres couleurs ne ſe portent qu'aux jours les plus ſolemnels.

Il n'y a que les Caciques, les Capitaines & les Notables qui soient chaussés.

L'habillement des femmes consiste en une chemise sans manches qui leur descend jusqu'aux talons, une ceinture, & une tunique que l'on appelle *Tipoi* dans la langue du païs; cette tunique descend aussi bas que le premier vêtement dont nous avons parlé; mais elle est ordinairement plus propre, & elle a des manches. Les femmes ne quittent le *Tipoi* que quand elles travaillent à la Campagne. Et comme leurs cheveux longs & flottans, ressemblent assez au voile des Religieuses, on croit voir de loin des Religieuses cultivant la terre.

Les femmes Indiennes se ceignent le front d'un bandeau fortement serré. Elles y attachent les fardeaux, & les laissent poser sur leurs épaules: on dit la même chose des femmes qui habitent les côtes d'Afrique.

Les Peuplades Chrétiennes sont bâties avec simplicité. L'Eglise est le bâtiment le plus remarquable: attenant est la demeure des Missionnaires. Près de-là sont tous les magazins & les greniers publics, où se gardent en commun tous

les grains, l'herbe *Cuà*, le coton & les autres provisions, pour être ensuite annuellement distribuées aux Indiens suivant leurs besoins. Les Boutiques & les Atteliers de tous les Artisans sont vers le même endroit; ensuite les maisons des Indiens, rangées à peu près comme les boutiques d'un marché. Les rues sont toutes tirées au cordeau. Ces Maisons n'ont qu'un rez de chaussée: elles consistent en une seule Salle quarrée où loge toute une famille. Elles sont construites de cannes enduites de mortier, sans fenêtres & sans cheminées; ainsi elles n'ont d'autre ouverture que la porte: c'est par-là qu'entre le jour & que sort la fumée d'un brasier qui est continuellement allumé au milieu de la Cabanne. Les Indiens dorment ordinairement dans un Hamac suspendu à des pieux plantés aux deux bouts de la chambre. Aussi tôt qu'ils sont éveillés ils plient ce Hamac & l'accrochent dans un coin. Ils s'assoient à terre autour du feu, les jambes croisées. Ces bonnes gens peu curieux d'avoir des meubles inutiles qui les incommoderoient se contentent du pur nécessaire; ainsi le desir du surperflu ne vient point troubler leur tranquillité. Un

Un des plus solides fondemens de la paix & de l'union qui régnent parmi ces Indiens, est la privation entiere où ils sont d'espéces d'or & d'argent, & d'aucune sorte de monnoie. Ces Idoles de la cupidité leur sont absolument inconnues. Le Paraguai ne renferme aucunes mines de métal; du moins on n'y en a point encore trouvé. Le fer & l'acier qu'on y emploie sont apportés d'Espagne par les vaisseaux qui arrivent tous les trois ou quatre ans à *Buenos-Ayres.* C'est ce qui fait que les Indiens mal pourvus des instrumens nécessaires ne peuvent que difficilement se perfectionner même dans les Arts qui leur sont familiers. Ils tirent le métal pour fondre leurs cloches de *Coquimbo* dans le Chili, à plus de 500 lieues du *Parana* & de *l'Uraguai.*

Quelques centaines d'Indiens se répandent tous les ans dans les Villes Espagnoles pour y faire le commerce. Toutes les Réductions équipent à frais communs des Balses ou des Radeaux pour transporter par les Rivieres qui se déchargent dans le Fleuve *de la Plata* leurs Marchandises à *Buenos-Ayres* & à *Santafé.* Ces marchandises sont *l'herbe du*

Paraguai, du Tabac en feuilles, du miel, des fruits du pays, des peaux de différens animaux, des toiles de coton, &c. Les Indiens ont dans ces deux Villes des Facteurs à qui ils abandonnent le soin de leurs intérêts. Une partie de l'argent qu'on retire de ces Marchandises, est employée à payer le tribut annuel que les Indiens doivent au Roi; & de ce qui reste on achete premierement les choses nécessaires pour l'entretien des Eglises; ensuite tous les instrumens d'agriculture, & les outils dont les Indiens ont besoin. Ainsi tout leur commerce consiste comme celui des premiers habitans de la Terre, dans des échanges de Marchandises ou de denrées.

Ces voyages des Indiens qui n'ont pour but que l'avantage de la Nation, & où l'intérêt particulier n'a point de part, durent ordinairement plusieurs mois. Et afin que leurs Terres ne souffrent aucun dommage, d'une si longue absence, on charge d'en prendre soin quelques-uns des habitans les plus laborieux de la Peuplade. Ceux ci s'acquittent si bien de la commission qui leur est donnée, que les Voyageurs de retour trouvent leur plan-

tations en auſſi bon état, que s'ils les avoient toûjours cultivées eux-mêmes. On les dédommage outre cela de tous les frais de leur voyage, & la Réduction qu'ils habitent leur fait encore préſent de quelques meubles à leur uſage ou de quelques proviſions de bouche tirées des magazins publics.

On a prévu que les Indiens, ſoit par leur négligence, ſoit par quelqu'autre accident pourroient ſe trouver expoſés à manquer du néceſſaire. Car pluſieurs d'entr'eux ne penſent guères à l'avenir, & il ne faut pas oublier que les peuples de l'Amérique auſſi-bien que ceux d'Afrique ſont tous ennemis du travail. Les Miſſionnaires ont dû prendre garde, que les Néophytes ne tombaſſent par leur faute dans une fatale diſette qui entraîneroit tôt ou tard la perte de la Religion. Ils doivent ſe regarder comme des Peres de famille chargés d'un grand nombre d'enfans, qui n'ont point encore aſſez de raiſon pour ſe conduire eux-mêmes, & pour ſavoir ce qui leur convient.

Or voici les meſures qu'ont priſes les ſages Miniſtres de l'Evangile, afin d'en-

tretenir l'abondance dans les Réductions, & d'arracher les Indiens à leur indolence & à leur paresse naturelle. Après avoir assigné à chaque famille une portion de Terre plus que suffisante pour sa subsistance, on lui donne la quantité de grains nécessaires, pour l'ensemencer ; mais à condition qu'après la récolte, elle rapportera dans les magazins publics la même quantité de grains qu'elle a reçûe, afin que ce fonds public destiné à ensemencer les terres ne manque jamais. Sans cette précaution, il n'est pas douteux que les Indiens mangeroient tout, & s'ôteroient jusqu'à l'esperance d'une nouvelle moisson.

On prête aussi à chaque famille une ou deux paires de bœufs pour labourer son champ. Ces bestiaux, s'ils appartenoient en propre aux Indiens seroient bientôt hors d'état de servir. Car on a souvent observé que les Indiens voulant s'épargner la peine de remettre tous les jours le joug à ces animaux, les y laissoient continuellement attachés. D'autres les assommoient & les mangeoient ensuite en fort peu de tems, sans pouvoir en rendre d'autre raison lorsqu'on le

leur reprochoit, sinon qu'ils avoient eu faim. Ils les conservent aujourd'hui avec bien plus de soin, parce qu'ils sont obligés de les rendre en bon état au bout d'un certain tems.

Enfin les Missionnaires choisissent parmi les Néophytes les plus actifs & les plus vigilans des Inspecteurs qu'ils chargent de parcourir les campagnes, & d'examiner si l'on y travaille; si l'on séme & si l'on moissonne à tems, si l'on prend des mesures pour faire durer la provision de grains qu'on a recueillie, jusqu'à l'année suivante; enfin si les bestiaux sont bien soignés. Tous ceux que l'on trouve en faute sont punis avec sévérité. Il est également de l'intérêt public & de celui des Particuliers que chacun remplisse sa tâche, & que les paresseux ne vivent pas aux dépens de ceux qui sont plus assidus au travail.

Mais quelques précautions que l'on prenne, les vivres manquent toûjours à plusieurs vers la moitié de l'année, soit qu'ils aient été malades, ou qu'ils aient essuyé quelque calamité particuliere, soit qu'il faille s'en prendre à leur négligence incorrigible, & à leur imprudente prodi-

gaſité. On ne veut ſouffrir aucun mendiant dans les Réductions, & encore moins mettre les pauvres dans la néceſſité de voler; pour parer à ces deux inconvéniens, on s'y eſt pris de cette façon. Outre les portions de Terres aſſignées aux familles, il y a près de chaque Peuplade un terrein fort étendu, le meilleur & le plus fertile qu'on a pu trouver, & que les Indiens appellent *Tupambaë*, c'eſt-à-dire la poſſeſſion de Dieu. On en donne la direction à quelques Indiens entendus & laborieux. Ce terrein eſt cultivé ſous leurs ordres par les enfans de la Réduction qui juſqu'à l'âge de 15. ans ſont employés à ce travail, & ſuppléent par le nombre au défaut des forces. Dès le matin tous ces enfans excepté ceux qui reſtent dans les écoles, ou dans les atteliers, après avoir récité leurs prieres, pris quelque nourriture & entendu la ſainte Meſſe, ſe rendent au *Tupambaë*. Ils y paſſent toute la journée occupés à remuer la terre, à planter ou à couper le Mayz, ſuivant les différentes ſaiſons; à l'égrener, à ſemer des légumes, & à cultiver les arbriſſeaux qui portent le coton. C'eſt ce qui

demande le plus d'assiduité. Deux heures avant le coucher du Soleil, les enfans quittent le travail, & s'en vont à l'Eglise où le Missionnaire leur fait le Catéchisme, après lequel tout le Peuple récite le Rosaire & les prieres du soir en commun. Au sortir de l'Eglise les petites filles s'assemblent sur la place, & les petits Garçons dans la Cour du Missionnaire. On distribue aux uns & aux autres de la viande, qu'ils vont manger chez eux avant que de se mettre au lit.

Tout ce qui se recueille de grains, de fruits & de coton dans le *Tupambae* est mis en dépôt dans les greniers & dans les magazins publics, pour être ensuite distribué durant le cours de l'année aux infirmes, aux orphelins, aux artisans qui ne retirent d'autre fruit de leur travail, que celui d'être nourris & entretenus aux dépens du public; en un mot à tous ceux qui sont dispensés de cultiver la terre à raison de leurs emplois ou de leurs occupations, & même à ceux qui par leur propre négligence, ou par quelque accident fortuit trouvent la fin de leurs provisions avant celle de l'année. C'est encore delà que se tirent les vivres que

l'on fournit à ceux qui vont en voyage pour le service de la Réduction, ou pour celui du Roi d'Espagne. On voit de tems en tems partir des différentes Réductions par l'ordre du Gouverneur de la Province jusqu'à 5. & 6. mille hommes, dont l'entretien ne coûte pas une piastre au Roi d'Espagne, durant tout le tems qu'ils sont à son service, à moins qu'on ne juge à propos de leur faire quelque gratification. Mais on a bien de la peine à la leur faire accepter.

On voit du premier coup d'œil tous les avantages qui reviennent aux Néophytes de cette communauté de biens. Les Indiens sont pauvres & ne manquent cependant de rien. Ils conservent entr'eux une égalité parfaite qui est le plus ferme appui de l'union & de la tranquillité publique.

Ce qui mérite encore infiniment d'être remarqué, c'est que, comme nous l'avons déja dit ailleurs, si quelqu'une des Réductions se trouve dans la disette, soit par l'intempérie des saisons, soit par un de ces accidens qui font perdre aux laboureurs les plus soigneux tout le fruit de leurs peines, soit enfin par la morta-

lité des Bestiaux, les Réductions voisines ne manquent point de la secourir & de lui aider à réparer ses pertes, sans exiger d'elle autre chose qu'un pareil secours dans un pareil besoin.

L'habillement des Indiens ne demande pas moins d'attention. Si l'on s'en rapportoit à eux du soin de se vêtir, ils iroient bientôt nuds comme les Sauvages. Tous les atteliers & toutes les boutiques sont réunies dans une grande cour auprès de la maison, & sous les yeux des Missionnaires. C'est-là que se trouvent les différentes especes d'ouvriers qui sont nécessaires, & surtout un grand nombre de Tisserands qui font continuellement de la toile pour habiller les Indiens. Ils sont entretenus, comme je l'ai déja dit, aux dépens de la Réduction, & ne reçoivent point d'autre salaire de leur travail. Tout le coton qui se recueille soit dans le *Tupambaé*, soit sur les Terres des Particuliers, s'apporte dans les magazins publics. On en distribue les premiers jours de chaque semaine aux femmes & aux petites filles une certaine quantité, qu'elles rapportent le samedi toute filée, toute prête à mettre en œuvre. Par là on vient

à bout d'avoir chaque année plus de toile qu'il n'en faut pour habiller tout le monde.

Il y a au centre du *Paraguai* une Apothicairerie entretenue à frais communs, & qui fournit à toutes les Réductions les médicamens dont elles ont besoin, & une Bibliotheque commune à tous les Missionnaires. Ces inventions admirables & beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de rapporter, sont dûes à la prudence & à la charité des Missionnaires. Ils n'ont rien négligé pour rendre aimable à leurs chers Néophites le séjour des Réductions & pour faire naître aux infidéles même l'envie de venir y fixer leur demeure.

CHAPITRE XVII.

Des animaux qui se trouvent dans le Paraguai. *Utilité qu'on en retire.*

Les Espagnols ont amené dans l'Amérique presque toutes les espéces d'animaux domestiques connues en Eu-

rope. Nous avons déja dit que plusieurs de ces animaux s'étant échapés des mains de leurs maîtres, étoient devenus sauvages Leur nombre s'est tellement multiplié, que les Campagnes des environs de *Buenos-Ayres*, en sont couvertes. Ils se sont ensuite répandus plus ou moins dans toutes les autres parties de l'Amérique Méridionale.

Les Habitans de *Buenos-Ayres*, passent plusieurs mois de l'année à la chasse des bœufs sauvages Comme il sera parlé fort au long de cette chasse dans une des Lettres du P. *Cattaneo*, je ne m'y arrêterai pas davantage. Il suffit d'observer que les peaux des bœufs que l'on tuë chaque année sont la principale richesse du païs. Ces cuirs si épais & si forts qui viennent d'Angleterre en Italie, sont faits des peaux que les Anglois vont chercher sur les Côtes Occidentales de l'Afrique, & surtout au *Paraguai* où ils les achetent six à sept Réales * la piéce. Les Espagnols en chargent aussi de tems en tems des vaisseaux qu'ils envoient à Cadix, d'où les Anglois les ont long-

* La Réale vaut environ sept sols de notre Monnoie.

tems tirées. Il est encore défendu sous des peines très-séveres, aux Européens établis dans le *Paraguai*, de vendre des peaux à d'autres qu'à des Espagnols. Cette défense est si mal gardée que les Anglois & les Portugais en enlévent tous les jours la plus grande partie. Ce n'est certainement pas des Néophytes du *Paraguai* qu'ils les reçoivent.

Ce qui favorise le plus cette contrebande fort dommageable aux intérêts de la Nation Espagnole, c'est un poste important, dont les Portugais s'emparerent en 1679. Il est situé vis-à-vis de *Buenos-Ayres* de l'autre côté de la Riviere *de la Plata*. Les Portugais y avoient bâti un Fort, qu'ils furent forcés d'abandonner peu de tems après. Mais ils le reprirent dans la suite, & ils se sont tellement fortifiés dans l'Isle de saint Gabriel qu'on n'a jamais pû les en chasser. Cet établissement qu'ils appellent la *nouvelle Colonie*, ou la *Colonie du saint Sacrement* leur sert d'entrepôt aussi-bien qu'aux Anglois. Ceux-ci formerent en 1727. le dessein de s'emparer d'une autre Isle située à l'embouchure de la Riviere, & ils l'auroient apparemment

exécuté, s'ils n'avoient pas été prévenus par les Espagnols.

Les Indiens du *Paraguai* vont aussi à la chasse des bœufs, des vaches & des cerfs, &c. La chair de ces animaux est avec le pain leur nourriture la plus ordinaire. Ils en apportent les peaux dans les Villes Espagnoles lorsqu'ils y viennent faire le commerce.

D'ailleurs chaque Réduction a toûjours un nombre suffisant de bœufs, de vaches & de chevaux domestiques, dont les Indiens se servent pour labourer la terre ou qu'ils emploient à divers autres usages. Mais ils n'ont ni étables ni écuries. A l'exception d'un ou deux chevaux qu'ils retiennent près de leurs maisons dans une espéce de Cour, ils laissent tous les autres errer en liberté dans la campagne.

Lorsqu'ils ont besoin de bœufs & de chevaux, soit sauvages, soit domestiques, ils les prennent avec un lacet, comme on fait en certains cantons d'Italie, où les Bestiaux errent pareillement en liberté. Trois ou quatre Indiens montent à cheval. Ils tiennent chacun à la main une longue corde dont un bout est bien

attaché à la selle du Cheval, à l'autre extrémité se trouve un nœud courant. Aussi-tôt qu'ils apperçoivent un bœuf ou une vache, ils font tourner leur corde en l'air pour la tenir en mouvement, & poursuivent l'animal qu'ils veulent prendre. Dès qu'ils se voient à portée de l'atteindre, ils lancent leur corde & ne manquent guères de saisir à l'aide du nœud courant l'animal par les cornes, ou par le col. Si le bœuf se sentant pris revient sur eux, ils l'esquivent avec une promptitude admirable. Si la bête résiste, ils reçoivent les secousses de côté pour en diminuer la violence. Ils tâchent surtout de passer la corde autour dun arbre, ce qui laisse au bœuf moins d'espace pour se débattre. Un enfant de quinze à seize ans arrêtera de cette maniere un des plus grands & des plus forts bœufs. Il lui fait faire en le tirant tantôt d'un côté tantôt de l'autre, tant de tours & de détours qu'à la fin il le lasse, il l'étourdit, & qu'après l'avoir fait tomber il l'assomme sans peine. Lorsqu'il y a plusieurs hommes ensemble on prend les jambes de l'animal dans un lacet & l'on ne cesse point de lui donner des secousses jusqu'à ce qu'il soit

abatu. De tout ce que je viens de dire, on n'aura pas de peine à conclure que les Indiens ne font point usage du lait de vache qui paroît en Europe sous tant de formes différentes, presque toûjours également agréable au goût & utile pour la santé.

Les chevaux donnent bien moins de prise, & courent incomparablement mieux que les bœufs. Du reste toute la difficulté consiste à les joindre d'assez près pour leur passer le lacet au col. Mais ce qu'on aura peut-être peine à croire, c'est que les Indiens prennent de la même maniere les bêtes les plus féroces. Cependant il faut plus d'adresse pour prendre les tigres par exemple. Et si l'Indien ne savoit pas bien manier son cheval, il seroit à craindre que l'animal féroce n'abbatît le cavalier, & ne s'élançât sur lui pour le dévorer. On dit que les tigres du *Paraguai* sont beaucoup plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique.

On fait encore la guerre aux bêtes féroces d'une autre maniere. Elle est particuliérement en usage chez les infidéles qui ont plus d'adresse & d'habitude à la chasse que les autres. Outre la lance, l'arc & les fléches ces Indiens portent à

la ceinture deux pierres rondes enfermées chacune dans un ſac de cuir, & attachées aux deux bouts d'une corde longue de deux ou trois braſſes qui leur ſert de ceinture. Les ſacs ſont de peau de vache. Les Indiens n'ont point d'armes plus redoutables. Lorſqu'ils ſe trouvent en occaſion de combattre un lion ou un tigre, ils prennent de la main gauche une des pierres, & font tourner l'autre en l'air avec la droite, comme une fronde juſqu'à ce que ſe trouvant à portée de porter le coup, ils la lancent avec tant de force qu'elle tuë l'animal, ou l'abat du moins. D'ailleurs la corde s'entortille tellement dans ſes jambes, qu'il ne peut plus courir ou ſe mouvoir que difficilement. On l'aſſomme alors ſans courir aucun riſque. Cette arme eſt ſurtout d'uſage pour prendre les Autruches.

Lorſque les Indiens ſont à la chaſſe des oiſeaux & des bêtes moins dangereuſes que celles dont je viens de parler, ils n'ont d'ordinaire que leur arc & leurs fléches. Leur adreſſe eſt telle qu'ils ne manquent guères d'oiſeaux, même au vol. Ils tuent aſſez ſouvent de gros poiſſons qui s'élevent en ſautant au-deſ-

ſus

ſus de la ſurface de l'eau. Mais pour chaſſer le Cerf, la *Vigogne*, le *Guanacos* & d'autres animaux légers à la courſe, les Indiens emploient les lacets & les deux pierres attachées aux deux bouts d'une corde.

La Vigogne eſt un animal aſſez ſemblable au Cerf, mais plus gros. Du poil qui croît ſous ſon ventre on fait des chapeaux fins, qu'on appelle pour cette raiſon chapeaux de Vigogne. Le poil des côtés ſert à faire des ſerviettes & des mouchoirs fort eſtimés.

Le *Guanacos* tient beaucoup de la figure du Cerf. Il eſt cependant plus petit; il a le col long avec de grands yeux noirs fort beaux. Cet animal porte majeſtueuſement la tête haute, eſt léger à la courſe, mais ne court pas long-tems. Il s'apprivoiſe fort vîte. Les Eſpagnols s'en ſervent pour tranſporter la terre qu'ils tirent des mines. La laine du *Guanacos* reſſemble beaucoup au poil de Chevre. Elle eſt tantôt blanche, tantôt noire ou rouſſe. Comme elle eſt longue d'un palme au moins, & quelquefois de deux ou trois, le *Guanacos* n'a pas beſoin de bât pour porter les fardeaux. Il eſt ennu-

mi du chaud ; & dès que le Soleil commence à faire sentir ses ardeurs, il se met à bêler. Bientôt après il se jette par terre pour se décharger. En vain essayeroit-on de le faire marcher davantage avec sa charge jusqu'au retour de la fraîcheur. Les Indiens mangent sa chair comme nous mangeons celle du mouton, & c'est le nom que les Espagnols donnent en leur langue à cet animal, dont l'odeur fade & sauvage déplaît fort aux Européens.

On voit encore dans le *Paraguai* beaucoup de chevreuils, de lievres, de sangliers. On y compte jusqu'à trois espéces différentes de cerfs, les uns plus grands, les autres plus petits que les nôtres. Leur chair est un grand régal pour les Indiens. Les autruches sont aussi fort communes en ce païs. Ces oiseaux, comme on sait, ont les jambes & le col fort longs, & portent la tête élevée à six ou sept pieds de terre. Comme la grandeur de leurs ailes n'est pas proportionnée à la grosseur de leur corps, ils s'en aident seulement pour courir avec beaucoup de légéreté. Leurs plumes sont de couleur cendrée mêlée le

plus souvent de noir & de blanc. On les teint en différentes couleurs ; les œufs d'Autruche se mangent fort bien quoique de difficile digestion. On prétend qu'il y en a de si gros qu'ils suffiroient pour le dîner de plusieurs hommes. Quelques-uns ont avancé que l'autruche digéroit le fer & les pierres. Ce fait n'est rien moins que constant.

Il y a dans le païs des Moxes un animal singulier, connu [redacted] sous le nom d'*Urocpmo* ; son poil est roux ; il a le museau pointu & les dents fort tranchantes. Lorsque cet animal qui est de la grandeur d'un gros chien, & vit dans les forêts, voit un Indien armé, il prend la fuite ; mais s'il le trouve désarmé, il l'attaque & le renverse sans lui faire d'autre mal, pourvû que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort ; après l'avoir agité pendant quelque tems & comme pour voir s'il n'est véritablement plus en vie, l'*Ocoromo* se contente de le couvrir de feuilles & de branchages, & s'enfonce dans l'épaisseur de la forêt. L'Indien qui connoît cette bête, se releve dès qu'elle a disparu & cherche son salut dans une prompte fuite, ou bien monte

sur un arbre d'où il considere à loisir, tout ce qui se passe. L'*Orocono* ne tarde pas à revenir accompagné d'un tigre qu'il semble avoir invité à partager sa proie. Mais ne la retrouvant plus, il pousse des hurlemens épouvantables, & regarde son compagnon d'un air triste ; il semble lui témoigner le regret qu'il a de lui avoir fait faire un voyage inutile.

On rencontre dans les mêmes forêts des ours de plusieurs especes dont une ne se trouve qu'au *Paraguai*. L'*Ours aux fourmis*, c'est le nom qu'on donne aux ours de cette espéce, a au lieu de la gueule un trou rond toûjours ouvert. Le païs produit une quantité prodigieuse de fourmis. L'ours dont nous parlons met son museau à l'entrée de la fourmilliere, & y pousse fort avant sa langue qui est pointue. Il attend qu'elle soit couverte de fourmis, & il la retire alors avec promptitude, pour engloutir tous ces petits animaux. Le même jeu recommence plusieurs fois, jusqu'à ce que l'ours soit rassasié de ce mets favori.

Quoique l'ours aux fourmis soit sans dents, il est pourvu d'armes terribles. Ne pouvant pas se jetter sur son ennemi

avec fureur comme font les tigres & les lions, il l'embrasse & le serre fortement entre ses pattes, il le déchire & le met bientôt en piéces. Cet ours est souvent aux prises avec le tigre. Comme celui-ci sait faire aussi bon usage de ses dents, que celui-là de ses griffes, le combat se termine d'ordinaire par la mort des deux combattans. Du reste tous ces animaux féroces n'attaquent guères les hommes à moins qu'ils n'en soient attaqués. Les Indiens passent sans rien craindre des journées entieres dans les forêts.

Outre les bœufs & les chevaux que l'on fait travailler à la campagne, il y a dans les Peuplades chrétiennes du Paraguai un certain nombre de mulets, dont on se sert pour transporter des marchandises d'une Réduction à l'autre. Car les Indiens ne commercent pas seulement avec les Espagnols, ils le font d'une peuplade à l'autre. Toute sorte de fruits & de grains ne viennent pas également en tous lieux. Les Habitans d'une peuplade cédent à ceux d'une autre peuplade ce qu'ils ont de trop, & reçoivent en payement des denrées d'une autre espéce qui leur manquent. Les prix sont réglés, & ne

sauroient être changés sous quelque prétexte que ce soit. Ainsi l'avarice ne trouve nul accès parmi les Néophytes. Lorsque les Peuplades sont abondamment pourvues de toutes les productions naturelles du païs, de toiles & des autres ouvrages qui se fabriquent dans les Manufactures du *Paraguai*, on envoie le surplus à *Buenos-Ayres* & à *Santafé*, comme nous l'avons déja dit ailleurs.

CHAPITRE XVIII.

Gouvernement Militaire des Réductions.

QUOIQUE la paix régne dans l'intérieur des Réductions, & qu'elles se maintiennent dans l'union la plus étroite, sans qu'il y ait jamais eû entr'elles la moindre semence de dissension, on a senti qu'elles ne pouvoient se passer de l'art militaire. Ces petites Républiques sont environnées d'une part de Nations infidelles qui n'ont que de l'horreur pour les Chrétiens & pour le Christianisme. Si l'on ne mettoit pas un frein à leur

férocité, ces barbares ennemis de la paix & du repos, accoûtumés à se poursuivre sans cesse pour se manger les uns les autres, porteroient bientôt la guerre dans le sein des Peuplades chrétiennes. Des exemples encore récens montrent assez tout ce qu'on doit craindre de leur cruauté. Ils vinrent fondre en l'année 1735. sur l'une des deux petites Réductions fondées dans le païs des Cirignanes. L'Eglise fut brûlée, & le Missionnaire massacré. Une autre Réduction nouvellement établie sur les confins de la Province de *Chiaco* entre les *Lules* & les *Mocoviés* a éprouvé le même sort.

D'autre part les Mammelus du Bresil seront toûjours un objet de terreur pour les Néophytes, jusqu'à ce que les Rois de Portugal aient pris de justes mesures pour arrêter ce fléau redoutable. Nous avons décrit ailleurs les affreux ravages qu'ont fait les Mammelus dans le *Paraguai*, qu'on me permette de rapporter encore un trait de leur cruauté, quoique ce ne soit pas ici sa place, j'espere qu'on me passera cette petite digression, elle sera une nouvelle preuve

du zéle intrépide des Missionnaires qui travaillent dans le *Paraguai*.

Les Mammelus surprirent vers la fin du siécle passé la Réduction appellée de *Jesus & de Marie* dans la Province de *Guaira*; qui est la plus voisine de S. Paul. Au premier bruit de leur arrivée, le P. Simon *Mazetta* célebre Missionnaire sort de sa maison, il s'avance vers eux revêtu d'un surplis, & d'une étole, le Crucifix à la main; esperant que des hommes qui se disent encore Chrétiens, respecteroient du moins un Prêtre de Jesus-Christ. Mais son espérance fut trompée; un des Capitaines de la Troupe nommé Frédéric *Mello* à qui le Missionnaire avoit adressé la parole, leva le sabre sur lui, & l'auroit infailliblement tué, si le Pere n'eût évité le coup fort heureusement.

Il vit tuer à ses côtés presque au même instant le Cacique *Caruba*. Les maisons des Néophytes & leur Eglise furent livrées au pillage, & les Néophytes eux-mêmes, hommes, femmes & enfans, réduits en servitude: Comme les Mammelus craignoient que les Chrétiens des Réductions voisines n'accourussent au secours de leurs freres, ils reprirent dès le

le lendemain à la pointe du jour le chemin de saint Paul, avec leurs nouveaux esclaves. Les Réductions n'étoient pas alors en état de rien entreprendre pour la délivrance de ces malheureux. Mais le P. Mazzetta prit de concert avec le P. François *Diaz*, qui l'étoit venu joindre, une résolution bien héroïque. Ce fut de suivre ses chers Néophytes à quelques dangers que cette démarche dût les exposer. Les deux Missionnaires partirent donc le plutôt qu'il leur fut possible. Quel spectacle pour eux de trouver sur le chemin des vieillards, des femmes, des enfans, les uns déja morts de faim & de misere, les autres prêts à rendre les derniers soupirs. Ils rejoignirent le gros de la troupe; & sans songer à leurs propres fatigues, ils travaillerent sans relâche à consoler leurs paroissiens, & à leurs procurer tous les secours possibles. Ni les outrages, ni les coups dont on les chargea plus d'une fois ne furent capables de les rebuter. Enfin après avoir fait près de 300 lieues, ils arriverent à saint Paul. Toutes leurs représentations ne purent empêcher qu'on ne fit aussi-tôt la répartition des esclaves,

dont les uns furent appliqués à labourer la terre, les autres à cultiver les cannes de sucre, quelques-uns au travail des mines.

Les Missionnaires comprirent, qu'en vain ils s'étoient flattés de trouver quelque ombre de justice dans saint Paul. Ils prirent sans différer le chemin de la *Baye de tous les Saints*, Capitale du Brésil, éloignée de saint Paul d'environ 200 lieues, & allerent se présenter devant D. François *de Oliveyra* qui étoit alors Gouverneur général du Brésil. Ils lui demanderent la délivrance des Néophytes. Le Gouverneur leur donna des lettres, par lesquelles il étoit enjoint aux Habitans de saint Paul de rendre les Indiens des Réductions. Il fit même accompagner les Peres à leur retour par un Commissaire, chargé de tenir la main à l'exécution de ses ordres. Peu s'en fallut que les Mammelus ne missent les Missionnaires en piéces. Il n'y avoit pas longtems que le Pere Jacques *de Alfaro* avoit perdu la vie dans une occasion semblable. On n'épargna pas du moins à ceux-ci les menaces & les injures. On jetta même pendant la nuit des fléches & des

pierres dans leurs fenêtres. Enfin toutes les peines des deux Missionnaires aboutirent à retirer de l'esclavage une cinquantaine d'Indiens sur quinze mille & plus, qui avoient été enlevés dans le *Paraguai*. Le P. *Mazzetta* & son Compagnon ne tarderent pas à sortir de saint Paul, ayant pressenti que les Mammelus méditoient quelque nouvelle entreprise contre les Réductions.

C'a été pour prévenir de si funestes accidens qu'il s'est formé dans chaque Réduction des Compagnies de Fantassins & de Cavaliers, sur le modéle des troupes Espagnoles. Les troupes des Réductions ont deux sortes d'armes. Les unes sont celles qui de tout tems ont été propres des Indiens; savoir l'arc, les fléches, dont la pointe est d'os, ou d'un bois presque aussi dur que le fer; la fronde & une grande massue faite d'un bois très-pesant, qu'on appelle *Macana*. Les Néophytes n'ont pas besoin d'autres armes pour se défendre contre les infidéles.

Mais comme les Mammelus ennemis beaucoup plus formidables sont armés de piques, d'épées, & d'armes à feu,

on a permis aux Indiens l'usage des mêmes armes, afin qu'ils fussent en état de résister à ces redoutables ennemis. Ainsi quand on est en guerre avec eux, l'infanterie Indienne est armée de piques, d'épées & de fusils ; la Cavalerie de lances & de Mousquets.

La seule précaution que l'on prenne ; c'est de tenir ces armes renfermées dans des Magazins, & de ne les mettre entre les mains des Indiens que quand la nécessité l'exige. Il y a des Officiers chargés de les garder & de les tenir en bon état.

Le *Corrégidor* Royal passe les troupes de la Réduction en revûe & leur fait faire l'exercice chaque semaine, sur la grande place qui forme un quarré tout environné de maisons d'une égale hauteur, si l'on en excepte le côté où est l'Eglise, avec la maison du Missionnaire, un peu plus élevée que les autres.

Les Indiens apprennent de bonne heure à tirer de l'arc, à lancer des pierres avec la fronde. On donne des prix à ceux qui se distinguent le plus dans ces exercices. Les premiers chevaux que virent les Indiens, leur firent si grande

peur, qu'ils grimpoient au haut des arbres, comme s'ils eussent apperçu des lions ou des tigres. Ils montent aujourd'hui fort bien à cheval, & la cavalerie Indienne est la terreur de tous les ennemis des Réductions.

Ces troupes n'ayant pas été mises sur pied pour faire des conquêtes, mais uniquement pour la défense du païs, on a grand soin de ne rien faire qui puisse troubler la paix avec les Infidéles. Les intérêts de la Religion l'exigent.

Comme on s'est apperçu que les Mammelus ne cessoient point d'épier le moment favorable, pour tenter de nouvelles surprises, qu'ils envoyoient de leurs gens à la découverte des chemins, afin de marcher ensuite sûrement & à petit bruit vers les Réductions, les Néophytes se tiennent continuellement sur leurs gardes. On entretient pendant tout l'été des hommes dont l'unique emploi est de battre la campagne. Ils s'avancent jusqu'à 50. ou 60. lieues pour examiner s'il n'y a point quelque chose qui annonce l'approche des ennemis, & viennent tous les mois faire leur rapport. S'ils donnent quelque juste sujet de crainte, on arme

les troupes, & l'on donne avis aux Réductions voisines du danger qui les menace. Bientôt après on marche aux ennemis, & l'on tâche de les combattre en rase campagne. Les Indiens sont invincibles quand ils peuvent faire usage de leurs chevaux & des armes à feu. D'ailleurs en allant ainsi au-devant des ennemis, on épargne aux femmes & au petit peuple des Réductions, les frayeurs embarassantes que la présence des ennemis ne manqueroit pas de leur causer. Enfin de peur que les Mammelus, & surtout les Indiens barbares, ne profitent pour faire leur coup du tems de l'Office Divin, comme il est arrivé quelquefois, les Chrétiens lors même qu'ils vont à l'Eglise portent toujours leurs arcs & leurs fléches avec eux.

Ils ne vont jamais au combat sans en avoir demandé la permission à leur Missionnaire & sa bénédiction. Avec cela, ils se croient assûrés de vaincre. Les Mammelus ont appris par plus d'une défaite à les craindre & à les respecter. Mais de toutes les victoires des Chrétiens, la plus célebre a été celle qu'ils remporterent il y a quelques années, auprès de la Ré-

duction de sainte Croix. L'armée ennemie composée de 800 Mammelus & de 4000 Indiens leurs sujets fut battue à platte coûture. La plûpart perdirent la vie sur le champ de bataille. Les autres ne durent la vie qu'à l'indulgence des vainqueurs qui leur permirent de retourner au Brésil, & leur donnerent même des vivres, après que ceux-ci se furent engagés par serment à ne plus inquiéter les Réductions. Ils garderont apparemment leur parole d'autant mieux qu'on est en état, s'il y manquoient, de les en faire repentir.

Quant aux Infidéles il est certain qu'ils n'ont pas des forces suffisantes pour résister aux Chrétiens. Aussi se gardent-ils bien d'ordinaire, quand ils se trouvent dans le voisinage des Réductions, de rompre avec elles. Ceux qui ne veulent pas vivre en paix, s'éloignent tant qu'ils peuvent des Réductions. Il y en a cependant toûjours quelques-uns répandus dans les campagnes, soit pour attendre les passans sur les grands chemins, soit pour enlever les bestiaux & tuer ceux qui les gardent, ou les emmener prisonniers, lorsqu'ils les surprennent seuls dans les champs.

Les Indiens n'ont pas seulement signalé leur bravoure en défendant leur propre païs ; les importans services qu'ils ont rendus à l'Etat, leur ont attiré de tout tems les plus grands éloges de la part des Rois Catholiques, & des Gouverneurs de ces Provinces.

Dès l'an 1662. D. Alphonse *Sarmiento* Gouverneur de l'*Assomption* Capitale du *Paraguai*, étant dans le cours de ses visites s'arrêta dans une espéce de Château sur le chemin de *Villaricca*. Il s'y vit tout à coup assiégé par une Nation infidelle, la plus guerriere de ces contrées. D. Alphonse n'avoit avec lui que vingt soldats & très-peu de vivres. Une des Réductions du païs des *Itatines* fut avertie à tems de l'extrême danger ou se trouvoit le Gouverneur. On envoya sur le champ 300 hommes qui par une marche forcée ayant fait en 24 heures le chemin qu'on ne fait ordinairement qu'en quatre jours, tombérent rudement sur les ennemis. Le combat fut opiniâtre. Mais enfin la Victoire se déclara pour les Chrétiens, qui tuerent un grand nombre d'infidéles, mirent les autres en fuite, délivrerent le Gouverneur,

& l'escorterent jusques dans sa Capitale. *Sarmiento* ne se lassoit point depuis ce tems-là de louer la valeur des Indiens. D. Sebástien de Léon se trouva dans un danger semblable & fut pareillement délivré par ceux de la réduction *de saint Ignace* dans le *Parana*.

Il ne s'est passé aucune action un peu importante au *Paraguai* depuis cent ans ; il ne s'y est remporté aucune victoire, à laquelle ils n'aient eû la meilleure part, & où ils n'aient donné des preuves éclatantes de leur courage & de leur attachement au service du Roi. Ajoûtez à cela que les Indiens ont toûjours fait la guerre à leurs propres frais, sans recevoir ni solde ni dédommagement. Ils se sont crus assez bien payés par l'honneur qu'ils avoient de servir Sa Majesté Catholique, & de pouvoir lui témoigner leur gratitude des privilêges dont elle a bien voulu récompenser leur zéle & leur fidélité.

Il est vrai qu'ils ont besoin, pour bien faire d'avoir à leur tête des Officiers Espagnols, parce qu'ils ne savent ni se ranger comme il faut, ni garder leurs rangs. Leur coûtume est de se jetter tous en-

semble sur l'ennemi en poussant des cris & des hurlemens épouvantables. Cela seroit peut-être bon, s'ils avoient toûjours affaire à d'autres Indiens. Il faut plus de précautions vis-à-vis des Mammelus & des Européens. On leur envoie donc en tems de guerre quelques Officiers sages & expérimentés, qui leur font faire l'exercice pendant quelques jours, avant que de les mener au combat. Ils font ensuite des merveilles, & se battent comme des Lions.

Tels se montrerent-ils aux Portugais l'an 1680. Cet évenement est trop glorieux aux braves Indiens des Réductions, pour qu'il nous soit permis de le passer sous silence.

Les Portugais s'étoient emparés dès l'an 1679. sous la conduite de D. Emmanuel *de Lobos*, du Poste où est aujourd'hui la Colonie du Saint Sacrement. La Riviere *de la Plata* forme en cet endroit un Port capable de contenir un grand nombre de vaisseaux, & défendu des vents contraires par l'Isle de Saint Gabriel qui se trouve vis-à-vis. Tandis que D. *Joseph de Barro*, Gouverneur de *Buenos-Ayres* envoyoit à *Lobos* couriers

sur couriers, pour apprendre de lui-même quelles étoient les prétentions des Portugais ; ceux-ci eurent tout le tems d'élever un fort bien garni d'artillerie, & capable de soûtenir un long siége.

Barro s'apperçut un peu tard qu'on l'avoit joué, il voulut avoir sa revanche. Les Corrégidors des Réductions reçurent l'ordre de mettre promptement sur pied un armée d'Indiens ; dans l'espace d'onze jours 3300 Indiens bien armés, se trouverent prêts à marcher. Ils amenoient avec eux 4000. chevaux, 400. mulets, & 200. bœufs pour tirer l'artillerie. Cette petite armée fit en très-peu de tems les deux cens lieues que l'on compte depuis les Réductions jusqu'à *Buenos-Ayres.*

Les Indiens s'attendoient à trouver une armée d'Espagnols à qui les 4000, chevaux pourroient être d'un grand usage. Mais toutes les troupes du Gouverneur consistoient en 300. fantassins Espagnols Negres ou Mulâtres qu'il joignit aux Indiens ; pour comble de malheur on ne put distribuer à ceux-ci qu'environ 200 fusils & quelques sabres. Les autres n'avoient pour toutes armes que

leur frondes, leurs arcs, leurs fléches & leur massües. La Milice Indienne n'étoit pas encore sur le pied où elle a été depuis.

Cependant le siége du fort bâti par les Portugais fut résolu, & le Gouverneur nomma pour commander le siége Dom *Joseph de Vera*. Ce Général voulant donner un assaut rangea son armée d'une façon fort singuliere. Il forma son avant-garde des 4000. chevaux à nud. Les Indiens suivoient, ayant à leur tête des Officiers Espagnols. Les 300. hommes d'Infanterie Espagnole étoient à l'arriere-garde. D. Joseph se figuroit que les chevaux serviroient comme de rempart à ses troupes, & que quand les premieres décharges de l'artillerie seroient tombées sur eux, il seroit facile aux milices Indiennes de monter promptement sur le terreplain, & de s'en rendre maîtres.

Une telle disposition n'étoit propre qu'à faire périr l'armée. Les Indiens en sentirent le danger. Ils suspendirent leur marche, & firent représenter au Général que les chevaux épouvantés par le feu & par le bruit de l'artillerie ne manqueroient pas de retomber sur les

Troupes, qu'ils mettroient le désordre & la confusion dans tous les rangs, enfin que s'y prendre de cette maniere c'étoit donner victoire gagnée aux ennemis. D. Joseph goûta cet avis, & fit mettre les chevaux à l'écart. Les Indiens se remirent alors en marche, & arriverent de grand matin sous les murs de la place dans un silence & avec un ordre admirable.

D. Joseph avoit défendu à tous les soldats, de faire le moindre mouvement jusqu'à ce qu'un coup de pistolet les avertît de monter à l'assaut. Cependant un Indien fut assez hardi pour escalader le terreplain, ayant trouvé la sentinelle endormie, il lui coupa la tête, & se préparoit à tuer une autre sentinelle voisine, lorsqu'on tira sur lui un coup de fusil. A ce bruit qui fut pris par les Indiens pour le signal dont on étoit convenu, ils grimperent tous avec un courage intrépide sur le même terreplain, & ils aiderent aux Espagnols à y monter après eux. Les Portugais firent pendant plusieurs heures une vigoureuse résistance, animés par l'exemple de D. Emmanuel Galban qui les commandoit. Ce brave

Officier fit des prodiges de valeur; mais enfin accablé par le nombre, & tout couvert de blessures, il tomba mort sur les murs de sa Place. On vit avec admiration son épouse combattre auprès de lui l'épée à la main. Les Espagnols offrirent inutilement à cette généreuse femme une retraite honorable; elle n'écouta que son courage & sa tendresse pour son époux, & se battit jusqu'au dernier soupir. Les assiégés voyans leur Place toute couverte de morts ou de mourans, demanderent quartier. Mais comme les Indiens n'entendoient point la langue Portugaise, & croyoient avoir en tête les Mammelus du Bresil, ils ne mirent fin au carnage, que quand ils en reçurent l'ordre des Chefs Espagnols. Personne ne se signala davantage du côté des vainqueurs dans cette mémorable journée, que le Cacique D. Ignace *Landau*. Il avoit vû les siens prêts à plier au commencement du combat, & leur avoit rendu par son exemple encore plus que par ses paroles leur premiere intrépidité.

L'artillerie, les munitions, les esclaves furent saisis au profit du Roi. Le reste du butin fut assigné aux Indiens, à son

de trompe, comme la récompense de leur bravoure. Ces bonnes gens se jetterent sur les vivres qui se trouverent dans la place, sur des couteaux, sur des ciseaux, sur d'autres bagatelles semblables, sur les habits de ceux qu'ils avoient tués, tandis que les Espagnols emportoient à loisir, l'or, l'argent, les pierres précieuses, & tout ce qu'il y avoit de meilleur.

Deux cens Portugais perdirent la vie dans cette action, les autres demeurerent prisonniers avec leur Général D. Emmanuel *Lobos*. Il n'y eut du côté des vainqueurs que 6. Espagnols & 30. Indiens tués. Le nombre des blessés fut beaucoup plus grand. Quatre Missionnaires avoient accompagné les Indiens à la priere du Gouverneur dans cette dangereuse expédition. Ils s'occuperent pendant la Bataille à confesser les mourans, & donnerent ensuite indifféremment tous leurs soins aux blessés des deux partis

Cette victoire fit un honneur infini aux Indiens. Le Viceroi du Pérou, les Gouverneurs des Provinces & des Villes, se firent un devoir d'en écrire à la Cour

de Madrid. Ils insinuoient en même tems la nécessité qu'il y avoit d'envoyer & de maintenir en ces contrées les Missionnaires Jésuites ; qu'on ne pouvoit rien faire de plus avantageux à la Monarchie, que de seconder le zéle de ces Peres dans l'établissement des nouvelles Réductions ; que toutes leurs entreprises étoient également glorieuses à la Religion & utiles à l'Etat.

On rapporte bien d'autres exploits de ces bons Indiens que rien ne peut arrêter, lorsqu'il est question de combattre pour les intérêts du Prince, auquel ils se sont soumis. En 1735. 4000. d'entre eux marcherent encore au service du Roi Catholique contre les Portugais. 6000 autres firent en 1732. un très-long voyage pour escorter le nouveau Gouverneur que la Cour envoyoit à la Ville de l'Assomption, agitée pour-lors de troubles & de dissensions domestiques, qui ne sont pas de mon sujet. Il suffit d'observer que la présence des Indiens facilita beaucoup au Gouverneur le rétablissement de la paix & de la tranquillité publique.

CHAP. XIX.

CHAPITRE XIX.

De l'amour & du respect que les Indiens portent à leurs Missionnaires.

IL faudroit avoir passé quelque tems au Paraguai, pour bien comprendre jusqu'où vont le respect & l'amour des Néophytes envers leurs Missionnaires. Et certes il seroit difficile de dire si ces sentimens font plus d'honneur à ceux qui les ont, ou à ceux qui en sont l'objet. Car les serviteurs de Dieu n'auroient jamais pû gagner à ce point l'affection de ces Peuples, s'ils n'avoient réunis dans eux l'assemblage des plus belles vertus, & s'ils n'avoient frappé tous les yeux par l'éclat de mille actions héroïques. Et ces Peuples ne se seroient pas si fortement attachés à leurs Missionnaires, s'ils n'avoient pas eû le cœur sensible & naturellement porté à la reconnoissance.

Dès que les Indiens apprennent qu'il est arrivé de nouveaux Missionnaires d'Europe, ils se disputent avec le plus

vif empressement, l'honneur d'être choisis pour les aller prendre à *Buenos-Ayres*, & pour les conduire à la Réduction où ils sont envoyés. On ne sauroit dire avec quelle allégresse & quel respect ils les reçoivent à leur arrivée dans les Réductions, avec quelle promptitude & quelle humilité ils se soumettent aux châtimens, qui leur sont imposés, quand ils ont commis quelque faute considérable. Les Caciques & les Capitaines de la Nation sont les premiers à donner sur cela l'exemple aux autres.

Il y a quelques années qu'une troupe de Sauvages forma le dessein d'ôter la vie au P. Antoine *Ruiz*. Ces Barbares se proposoient de faire un excellent repas de sa chair; ils croyoient, disoient-ils, qu'elle devoit être fort délicate, parce que les Jésuites font usage du sel au *Paraguai* comme en Europe, tandis que les Indiens mangent la viande sans cet assaisonnement.

Les Barbares étant donc entrés à la faveur des ténébres dans la Réduction où étoit le P. *Ruiz*, le cherchoient de tous côtés. Un Néophyte qui les apperçut, & qui pénétra leur dessein, courut

vite à la maison du Missionnaire dont il prit le manteau & le grand chapeau, & s'alla montrer en cet équipage aux Barbares, persuadé que ceux-ci le prendroient pour le P. Ruiz, & que déchargeans sur lui seul toute leur fureur, ils épargneroient le Missionnaire. En effet dès qu'il parut, les barbares décocherent contre lui une grêle de fléches. Mais par une espéce de miracle aucune ne l'atteignit, & Dieu ne permit pas que ce bon Néophyte fût la victime de son zéle & de sa charité. Cependant les autres Néophytes avertis de ce qui se passoit, sortirent en armes de leurs maisons, & dissiperent en un instant les ennemis. Ce trait suffit seul pour montrer combien les Missionnaires sont aimés de leurs Néophytes. Je pourrois en citer beaucoup d'autres semblables.

Mais cet amour si vif n'a rien qui surprenne, quand on fait attention aux motifs sur lesquels il est fondé. Tout Indien qui raisonne tant soit peu, n'ignore pas le triste état où se trouvoient autrefois ses peres, où peut-être il s'est trouvé lui-même, lorsqu'il menoit dans les bois une vie qui ne differoit en rien de celle des

bêtes. Il a sans cesse sous les yeux une image qui n'est que trop sensible de cette vie brutale, dans ceux des Indiens qu'on n'a encore pû tirer de leur barbarie & de leur infidélité. Il sçait que s'il jouit des avantages de la société civile, que s'il a renoncé à ces horribles banquets dont la chair humaine étoit le mets le plus délicieux, enfin que s'il passe ses jours dans le sein de la paix & de la concorde, c'est aux soins des Missionnaires qu'il en est redevable. Mais quelques grands que soient ces bienfaits, il en est un autre infiniment plus capable d'exciter la reconnoissance des Indiens envers les Missionnaires; je veux dire la connoissance du vrai Dieu, & le bonheur de vivre dans la sainte Religion, sans laquelle on ne peut être sauvé. Les Néophytes regardent leurs Pasteurs comme les instrumens dont Dieu s'est servi pour les rendre heureux dès cette vie, & pour les conduire au souverain bonheur.

La capacité, la régularité des mœurs, une vie toute exemplaire, ce sont là de précieux avantages qui distinguent partout les Peres de la Compagnie de Jesus. Ils ont sçu les conserver parmi les déli-

ces & la corruption du Mexique & du Pérou. Tout le monde leur rend sur ce point le même témoignage. Le soin qu'ils ont au *Paraguai* plus encore peut-être que partout ailleurs de ne rien faire qui puisse malédifier leurs Néophytes, augmente la vénération que l'on a pour eux. Le peuple a continuellement les yeux ouverts sur leur conduite. Et comme il est toûjours prêt à se scandaliser des plus petites fautes, tout ce qu'il apperçoit de vertueux & d'édifiant dans ces fervens Religieux, fait sur lui la plus vive impression. Lorsqu'il les voit si dévots & si recueillis à l'Autel ; si patiens dans les travaux & dans les fatigues, dans l'ennui même inséparable de leur ministere, si retirés & ne sortans jamais de l'Eglise ou de leur maison que pour administrer les Sacremens, ou pour visiter les malades, ce qu'ils ne font même jamais sans être accompagnés des infirmiers, témoins perpetuels de toutes leurs actions ; enfin si assidus auprès des mourans, il s'imagine voir des Anges descendus du ciel.

C'est encore un puissant moyen pour gagner l'affection des Indiens, que ces

empressement des Missionnaires, pour rendre de jour en jour la vie des Néophytes plus commode & plus agréable. Tant d'arts qu'ils leur ont enseigné, en exerçant eux-mêmes les métiers les plus vils & les plus pénibles, en se livrant aux travaux les plus rudes, pour inspirer aux Indiens l'amour du travail, sont des preuves non-équivoques de leur charité. Enfin tous les yeux sont frappés de cette attention infatigable à prévenir les nouveautés que les Espagnols voudroient introduire, & qui tendroient à gêner la liberté, ou à diminuer les priviléges des Réductions.

Les infidéles eux-mêmes sont sensibles aux soins des Missionnaires qui viennent les chercher à travers mille dangers, & reconnoissent sans peine que ce n'est point l'intérêt humain qui conduit sur leurs traces & dans leurs Forêts les Prédicateurs de l'Evangile, que c'est uniquement le desir de les rendre heureux.

Nous avons les Mémoires d'un Chanoine Espagnol, qui avoit fait un long séjour dans les Réductions. J'en ai tiré beaucoup de lumiéres pour la composition de cet ouvrage. Ce Chanoine avoit

été pendant quelques années le témoin oculaire & l'admirateur des travaux Apostoliques du P. François *Diaz* & des innombrables conversions qui en avoient été le fruit. Il rapporte que ce zélé Missionnaire parcouroit un jour quelques *Rancheries* d'infidéles voisines de sa Réduction, & attaquées pour-lors d'un mal contagieux, dans le dessein de gagner à Dieu les ames de ces malheureux, comme il arriva en effet. Des peuples barbares qui se trouvoient dans le voisinage des mêmes *Rancheries* voulurent profiter de la triste situation où elles se trouvoient. Y étant accourus uniquement pour se rassasier de chair humaine, ils égorgeoient tous ceux qui n'étoient point atteints de la maladie, & les mettoient en piéces. Ils avoient aussi résolu de prendre le P. *Diaz* & de lui faire le même traitement. Un Indien échappé de leurs mains porta dans la Réduction de saint François Xavier dont le P. *Diaz* étoit Curé, la nouvelle de ce qui se passoit, & du dessein que les barbares méditoient. Les Néophytes prirent aussitôt les armes ; ils volérent au secours de leur Missionnaire. Quoique le chemin

fut assez long, ils arriverent bientôt à la vûe des Infidéles, & les attaquerent sur le champ avec tant de résolution, qu'ils firent un grand nombre de prisonniers. Les autres chercherent leur salut dans une prompte fuite. Les Vainqueurs vouloient pour se venger de ces barbares, & pour inspirer de la terreur à tous les autres, pendre les prisonniers à des arbres, & les y laisser attachés. Déja ils se mettoient en devoir d'éxécuter cette Sentence; mais le P. *Diaz.* intercéda pour ces malheureux, & obtint à force de prieres qu'on les lui abandonnât. Il les combla de caresses, & après les avoir instruits de notre sainte Religion, il leur rendit la liberté. Les infidéles furent si étonnés de trouver tant de tendresse & de générosité dans celui qu'ils avoient voulu traiter comme leur plus implacable ennemi, qu'étans de retour chez eux, ils devinrent eux mêmes de zéles Prédicateurs de l'Evangile. Ils revinrent peu de tems après avec toute leur Nation, se jetter aux pieds du P. *Diaz*, & le prier instamment de les baptiser; résolus de vivre sous sa conduite, & d'embrasser la foi Chrétienne. Ils reçurent en effet le saint

Baptême

Baptême après les épreuves convenables, & vécurent toûjours depuis en bons & fervens Chrétiens.

C'eſt ainſi que la vraie charité triomphe de tous les cœurs. La violence & la tyrannie qu'emploient pour ſoûmettre les Indiens, certaines gens qui foulent également aux pieds les loix divines, & les ſages Ordonnances des Rois Catholiques, ne ſervent qu'à donner aux Infidéles de l'éloignement & de l'horreur pour le Chriſtianiſme. Elles ont plus d'une fois fait perdre à la Religion les conquêtes qui paroiſſoient les mieux aſſûrées.

Lorſque les Miſſionnaires Jéſuites pénétrerent pour la premiere fois dans la vaſte Province de *Chiaco*, ſituée entre les fleuves *Salado*, *Vermiglio* & celui qu'on nomme *Rio-grande*, ils vinrent à bout d'y fonder quelques Réductions. Pluſieurs d'entr'eux y terminerent enſuite leurs jours par un glorieux Martyre, à l'occaſion de ce que je vais rapporter. Quelques Eſpagnols conduits par l'intérêt entreprirent de fonder des Commanderies dans cette Province ſous prétexte d'y établir plus ſolidement la puiſ-

sance & l'autorité du Roi d'Espagne. Ils commencerent bientôt à opprimer les Indiens & à les vexer en mille manieres. Qu'en arriva-t'il ? Les Néophytes révoltés secouerent tout à la fois le joug de la Religion, & celui de la domination Espagnole. Ils se retirerent dans l'intérieur du païs, pour y vivre comme auparavant en liberté, parmi les barbares. Ces peuples conçurent tant de haine contre la loi Chrétienne, & contre ceux qui la professoient, qu'on n'a jamais pû depuis ce tems-là les ramener au double joug qu'ils avoient abandonné. On a cependant repris depuis peu d'années l'espérance de les regagner au Christianisme. Les Missionnaires ont même déja formé deux ou trois petites Peuplades de Néophytes dans ce canton.

On vit le même désordre arriver il y a quelques années dans cette vaste partie de l'Amérique Méridionale, qu'on nomme la Magellanique. Le P. Nicolas *Mascardi* Jésuite Italien & fervent Missionnaire, qui mourut depuis Martyre de la foi qu'il prêchoit, avoit donné commencement à la conversion des peuples qui habitent ces contrées. Quelques

Officiers Espagnols se mirent dans la tête, qu'il valoit beaucoup mieux conquérir le païs les armes à la main, que le soûmettre par la douceur, faire des esclaves, que faire des Chrétiens. Les Indiens indignés de se voir ainsi traiter en ennemis contre leur attente, renoncerent au Christianisme, massacrérent leur Missionnaire, & s'enfoncerent plus avant que jamais dans leurs bois & dans leurs cavernes.

Il faut en convenir, & c'est l'aveu que fait aussi dans ses voyages François *Coréal* dont l'esprit paroît d'ailleurs si envenimé contre les Jésuites. Ces Peres sont plus propres que personne à répandre la foi Catholique, parmi les Nations infideles. Rien n'égale leur patience, leur sagesse, leur habileté à gagner, à civiliser, à gouverner les peuples barbares de l'Amérique. Le trait suivant servira encore de preuve à ce que j'avance.

Quelques Peuples établis sur les bords du Fleuve *Monday* qui se décharge dans le *Parana*, se montrerent disposés à recevoir le Baptême, & envoyerent des députés à D. Faustin *de las Casas*, Religieux de la Merci, & Evêque de l'*As-*

somption pour le prier de leur envoyer des Missionnaires. Ce Prélat dont les intentions étoient droites, mais qu'on avoit un peu prévenu contre les Jésuites, donna aux Infidéles deux ou trois Prêtres fort vertueux, qui firent d'abord assez de fruit chez ces Peuples. Mais ils virent bientôt après leur troupeau se dissiper, & leurs espérances s'évanouir. Le Prélat plus jaloux que jamais de sa conquête envoyá chez les Barbares le Doyen de son Chapitre. C'étoit l'homme de tout son Clergé le plus capable, le plus exemplaire & le plus désintéressé. Celui-ci ne réussit pas mieux que les premiers, & ne put fixer l'inconstance des Indiens.

Alors l'Evêque eut recours au P. Provincial des Jésuites, & le priá d'engager quelques-uns de ses inférieurs à se charger d'une entreprise si importante & qui paroissoit si difficile. Le Prélat disoit dans sa Lettre, qu'étant spécialement appellés de Dieu par leur Institut à la propagation de la foi, les Peres de la Société avoient une grace particuliere pour y réussir ; comme ils paroissoit assez par tant de Peuples qu'ils avoient réunis sous les loix de l'Evangile.

Le P. Provincial pour entrer dans les vûes du Prélat, fit choix de deux Missionnaires, qu'une longue expérience avoit instruits des moyens propres a gagner les Nations infidelles. Ceux-ci au lieu de s'arrêter chez les Indiens les plus voisins de l'Assomption, porterent la lumiere de l'Evangile jusqu'au fond des bois les plus éloignés, & se virent bientôt en état de fonder une Réduction composée de deux à trois mille personnes. Cet établissement ne fit que s'affermir tous les jours de plus en plus, & ouvrir le chemin à la conversion des autres infidéles qu'on avoit d'abord paru négliger.

Dieu n'a pas moins beni les travaux de ces infatigables ouvriers, dans plusieurs nouvelles Missions. La foi fait chaque jour de nouveaux progrès dans la grande Province de *Chiaco*, chez les Chiquites, chez les Chiriguanes. La férocité de ces derniers les avoit toûjours fait regarder des Espagnols comme des gens indomptables : on n'a même encore pû jusqu'à présent acquérir une connoissance bien parfaite de leur païs, à cause des affreuses montagnes & des fo-

rêts impénétrables dont il est couvert. Mais le Collége que les Jésuites ont établi depuis peu à *Tatica*, facilite beaucoup la conversion des Chiriguanes ; & l'on se flatte de les voir avec le tems se soûmettre tous au joug de l'Evangile.

Dès la fin du siécle passé on comptoit déja dans le païs des Moxes, huit à neuf Peuplades Chrétiennes, & plus de 30000. Indiens baptisés. Ces Peuples qui sont situés sous le dixiéme degré de latitude Méridionale, aux environs du Fleuve *Guapai*, confinent avec d'autres Peuples dont les noms sont à peine connus. Ceux-ci sont encore plongés dans les ténébres de l'Idolâtrie ; mais il est à croire qu'ils ouvriroient les yeux à la lumiere de l'Evangile, si la Compagnie de Jesus avoit assez de Missionnaires, pour en fournir à tant de différentes parties du nouveau monde. Rien ne paroît impossible à leur zéle & à leur charité.

Le P. Cyprien *Baraze* entreprit le premier la conversion des Moxes, vers l'an 1675. Il ne falloit pas une patience & un courage moins héroïques que ne les avoit ce Pere, pour réduire les Moxes sous l'obéissance de Jesus-Christ. Il conduisit lui-même depuis *Lima* jusqu'à

sa nouvelle Mission un nombreux troupeau de Vaches & de Taureaux qui s'étant extrèmement multipliés dans la suite sont devenus d'une très-grande utilité pour le païs. Il découvrit aussi après bien des recherches un chemin beaucoup plus court par les Cordilieres pour aller à *Lima*. Enfin il vint à bout de fonder seul les trois Réductions *de N. D. de Lorette*, de *la très-sainte Trinite*, & *de saint François Xavier*. Lorsqu'il eut ouvert un si beau champ au zéle des autres Ministres Evangéliques, plusieurs accoururent pour étendre & affermir le Royaume de Dieu dans ces contrées. Cette Mission est aujourd'hui une des plus florissantes de toute l'Amérique Méridionale.

Non content de tant de succès, le P. Cyprien Baraze, passa chez d'autres peuples pour leur prêcher l'Evangile, & parvint jusqu'au païs des *Baures*, qui parurent d'abord dociles à ses instructions; mais cette docilité apparente ne fut pas de longue durée. Le Missionnaire fut massacré par ces perfides le 16. de Septembre 1702. & termina ainsi avec gloire une vie illustrée par 27. ans de travaux vraiement Apostoliques.

CHAPITRE XX.

Des maux suscités par l'envie, aux Missionnaires du Paraguai.

IL manqueroit quelque chose à la gloire des Missionnaires, si après avoir tant travaillé pour la Religion, ils n'avoient pas été en butte aux traits de l'envie, ce monstre odieux qui se plaît à répandre son poison sur les plus belles vertus. Les Missionnaires de la Compagnie de Jesus ne l'ont que trop éprouvé. Il faut donc pour achever leur éloge, & pour completter cet ouvrage, rendre compte des maux qu'ils ont eus à souffrir, non plus de la part des Infidéles & des barbares; mais de la part de certaines gens qui se disent Catholiques, & qui n'ont point au fond d'autre Dieu que l'intérêt.

En effet, quels ont été les auteurs de tant d'imputations calomnieuses, par lesquelles on a tâché de noircir la réputation des Missionnaires? Ce sont ces vils esclaves de la cupidité, dont j'ai déja

parlé plus d'une fois. Ils ne pensent qu'à s'enrichir par toute sorte de voies. S'ils font quelques vœux pour la conversion des Indiens, ce n'est pas qu'ils souhaitent de voir croître le nombre des enfans de l'Eglise & des sujets du Roi : C'est uniquement parce qu'ils esperent acquérir des esclaves. Ils rencontrent un obstacle insurmontable à l'exécution de leurs iniques desseins dans le zéle des Missionnaires. Ils voudroient donc les exterminer, s'il étoit possible, leur faire perdre la confiance du Roi Catholique & des Ministres qui est si justement acquise à ces zélés serviteurs de la Religion & de la Monarchie ; en un mot leur faire ôter le soin des Missions. C'est pour cela qu'ils font retentir depuis un siécle, non-seulement le Méxique & le Pérou, mais encore l'Espagne & l'Europe entiére de leurs clameurs, disans : que si les Jésuites ont fondé tant de Réductions dans le *Paraguai*, ç'a été par des vûes d'intérêt & d'ambition.

A les entendre, » ces Religieux se » sont érigés en autant de petits Princes. » Ils font seuls presque tout le commer- » ce du *Paraguai* : eux seuls en profi-

» rent avec leurs amis : Ils sont si riches
» & si puissans que dans peu d'années ils
» pourront envahir l'Amérique ; com-
» me ils ont de quoi donner libéralement,
» ils sçavent tourner à leur gré l'esprit
» des Gouverneurs. Ils ont fait déposer
» plus d'une fois les Officiers dont ils
» étoient mécontens : ils font accroire
» aux Indiens que pour se rendre agréa-
» bles à Dieu, il faut consacrer tout ce
» qu'il y a de plus précieux, au service
» de ses Autels, qu'il faut apporter gé-
» néreusement aux pieds de ses Ministres
» les prémices, ou plutôt la meilleure par-
» tie des biens de la terre. On ajoûte que
» si les Indiens vont à la chasse, c'est pour
» les Missionnaires; que c'est uniquement
» pour ceux-ci qu'on recueille l'*herbe du*
» *Paraguai*, dont le produit monte à plu-
» sieurs millions ; bien plus, qu'on leur
» porte tout l'or qui se trouve dans les
» Fleuves mêlé avec le sable, ou qui se
» tire des mines de *Calchacos* & de l'*U-*
» *raguai.*

Tel est le précis des discours injurieux qu'on a répandus dans le public, soit de vive voix, soit dans des livres imprimés contre les Missionnaires du *Paraguai.* C'est ainsi qu'en parle Coréal dans la

Relation de ses voyages ; & d'abord il est bon de remarquer que cet homme, de son propre aveu, n'avoit jamais été plus loin que *Buenos-Ayres* ; que le nom de *Coréal* est un nom emprunté, sous lequel il a voulu se déguiser, ressource ordinaire aux partisans du mensonge & de l'imposture ; enfin que ni lui ni ses semblables n'ont jamais allégué aucun fait particulier, contre ceux qu'ils vouloient décrier, ou du moins qu'ils l'ont apporté sans autre preuve que leur parole. Je laisse à juger aux personnes sensées, si cette preuve est suffisante, quand il s'agit d'imputations aussi graves que celles dont on charge les Jésuites du Paraguai. Pour nous bien loin d'imiter ces hommes téméraires, nous n'avancerons rien dont nous n'ayons des preuves manifestes.

Je ne crains point de le dire, pour ce qui concerne les Missions du Paraguai (les seules dont je puisse rendre compte, & sur lesquelles j'aie des connoissances bien certaines) toutes les imputations dont je viens de parler, sont de pures calomnies, & des inventions détestables de l'envie & de la haine. Ce que nous avons rapporté de la maniere dont

les Réductions se gouvernent, devroit suffire pour confondre les clameurs des ennemis de la Société, pour dissiper le fantôme de Souveraineté qu'on attribue aux Missionnaires. Dans chaque Réduction, (je l'ai déja dit, & je le répete encore) le Corrégidor Royal administre la Justice au nom du Roi. Tous les Indiens dépendent du Gouverneur de la Province nommé par le Roi. Ces deux points sont plus que certains.

Les Missionnaires ne sont au *Paraguai* que sur le pied de Curés. Ils n'y ont pas à parler proprement, plus d'autorité que n'en ont les Curés dans nos villes & dans nos Bourgades. Peut-on avec justice leur faire un crime de la docilité des Indiens à leurs instructions ? Changer ainsi le cœur des Barbares, faire qu'après avoir été si féroces, ils soient remplis de douceur & de charité, leur inspirer l'amour de toutes les vertus Chrétiennes, les maintenir dans ces heureuses dispositions depuis un siécle entier, & dans un si grand nombre de lieux différens, est-ce là l'ouvrage de l'ambition mondaine ou celui du zéle le plus édifiant & le plus irréprochable ? C'est une question qui

n'est pas fort problématique, pour quiconque connoît tant soit peu les hommes.

Quant aux vues intéressées qu'on prête aux Missionnaires, c'est une chose manifeste, que les Indiens ne leur paient ni tribut, ni décimes, ni prémices. Le Roi Catholique donne chaque année une somme considérable pour l'entretien des Missionnaires. Cette somme est remise entre les mains du Supérieur des Missions qui fournit aux Missionnaires toutes les choses dont ils ont besoin. C'est là tout leur revenu. Ils reçoivent de tems en tems des Espagnols les plus riches & les plus vertueux quelques aumônes, surtout lorsqu'il s'agit de fonder une nouvelle Réduction. Ces aumônes sont emploïées à secourir les Indiens pauvres, ou à faciliter la conversion des barbares.

Les Missionnaires sont donc entretenus, comme s'ils vivoient dans des Colléges. Ils ne peuvent pas disposer de la moindre chose, sans la permission de leurs Supérieurs. Après qu'ils ont pris sur ce qu'on leur donne, leur propre subsistance, ils se servent du reste pour soulager la pauvreté des Indiens. Les fidéles ne

donnent rien ni pour les baptêmes ; ni pour les mariages, ni pour les enterremens. Non-seulement le Supérieur des Missions fournit aux Missionnaires tout ce qu'il leur est nécessaire, mais il leur envoie beaucoup de ces bagatelles qu'on sçait être agréables aux Indiens ; comme des aiguilles à coudre, des ciseaux, des couteaux, des hameçons, des médailles, des Images de dévotion, &c. Les Missionnaires n'auroient pas été aussi libres qu'ils le sont dans l'exercice de leur ministere, s'ils avoient eû quelque chose à attendre des Indiens. Ces peuples n'auroient pas manqué tôt ou tard de s'appercevoir qu'on dépendoit d'eux. Ils en auroient eû certainement beaucoup moins de respect pour la Religion & pour ses Ministres.

On voudroit nous faire accroire que les Indiens portent de l'or a leurs Missionnaires. Mais c'est encore une imposture manifeste. Il n'y a pas une seule mine de quelque métal que ce soit, dans toutes les Provinces que nous comprenons sous le nom de *Paraguai*. On ne sauroit dire tous les songes qu'enfante l'avidité des Européens au sujet de ces

vastes contrées. S'ils apperçoivent une montagne, ils se figurent aussi-tôt qu'elle est remplie d'or. On trouvera dans Coréal une longue liste de toutes les mines existantes dans le Paraguai : Mais personne jusqu'à ce jour n'en a tiré un seul grain de ce métal si désiré. Qu'on lise l'ouvrage intitulé *Relation de la Guyanne*. Jamais personne n'a pénétré dans ce païs barbare, ceux qui s'en sont le plus approchés ou qui ont été sur la côte, n'y ont vu que des Sauvages, dispersés ça & là dans les bois. L'Auteur de la *Rélation* que je viens de citer, vous y fera voir des Maisons & des Palais tout remplis de vases d'or & d'argent.

Si l'on venoit à découvrir des mines d'or dans le Paraguai, c'en seroit fait de cette félicité des Indiens, sur laquelle je me suis si fort étendu. Rien ne pourroit arrêter les Espagnols, ils voleroient à ces sources de l'opulence & de la richesse, & couvrans leur propre intérêt du beau nom d'intérêt d'Etat, ils porteroient bientôt le ravage & la désolation dans les Peuplades Chrétiennes. Elles n'ont pas eu jusqu'à présent de rempart plus assûré que leur pauvreté.

Quant à ce qui concerne l'*herbe du Paraguai*, voici ce qu'il y a de sûr & d'inconteſtable. Il eſt permis aux Indiens d'apporter chaque année à *Buenos-Ayres* ou à *Santafé* juſqu'à 12000. Arrobes de cette herbe, dont le prix courant eſt de 4. Piaſtres par Arrobe. Ainſi quand bien même les Indiens feroient valoir en ſon entier la permiſſion qui leur eſt accordée. Ils ne retireroient de ce trafic que 48000. Piaſtres. Mais il eſt conſtant qu'à peine les Indiens ont-ils apporté chaque année 6000. Arrobes de cette herbe. Le produit n'eſt donc monté tout au plus qu'à 24000. Piaſtres par an ; ce qui ne ſuffit certainement pas même pour payer le tribut que les Indiens doivent au Roi. Mais peut-être les Indiens vont-ils vendre ailleurs l'herbe dont il s'agit ? Qu'on nous diſe donc où on les a vus vendre cette herbe, à qui ils en vendent une ſi grande quantité depuis tant d'années. Car ſi l'on avance un pareil fait, ſans en fournir aucune preuve, c'eſt montrer une envie bien démeſurée de nuire, & par-là ſe décrier ſoi-même au lieu de décrier ſes adverſaires.

Il n'eſt donc pas étonnant que toutes ces

ces accusations si souvent portées à la Cour de Madrid, n'aient produit aucun effet. Il n'a pas été possible de surprendre la piété des Rois Catholiques. Cependant on n'a point cessé de les renouveller ces accusations tant de fois convaincues de faux, de les présenter sous de nouvelles formes, parce qu'il s'est toûjours trouvé des gens qui vouloient s'enrichir & avoir des esclaves à quelque prix que ce fût. Les Missionnaires se sont opposés constamment à tous ceux qui ont voulu entreprendre sur la liberté, & donner atteinte aux priviléges de leurs chers Néophytes. Ils y étoient autorisés par les Ordonnances des Rois Catholiques, qui défendent de faire esclave aucun Indien. Ils ont empêché qu'on n'établît des Commanderies dans le *Paraguai*, comme on a fait dans le Tucuman & ailleurs : La Cour d'Espagne touchée de leurs vives sollicitations, n'a pas voulu imposer un joug si insupportable, à ceux des Indiens qui se sont soûmis de leur plein gré à la domination Espagnole, & aux saintes loix de l'Evangiles. Tout équitable qu'est cette indulgence, elle déplaît infiniment à des hom-

mes qui passent en Amérique pleins de l'idée d'une grande fortune, qu'ils se proposent d'y bâtir en peu de tems. Ils ont excité les plus furieuses tempêtes contre les Missionnaires, ils ont tout mis en œuvre pour les faire chasser des Réductions ; bien persuadés que si les Pasteurs étoient une fois dispersés, il seroit facile d'entrer dans le Bercail & d'y exercer toute sorte de violences, sans que personne pût désormais réclamer contre la tyrannie.

Mais tant de calomnies n'ont servi qu'à faire paroître dans un plus grand jour la conduite irréprochable & le désintereſſement des Missionnaires. Ils ont souvent conjuré les Gouverneurs & les Evêques de venir faire la visite des Réductions. Ceux-ci se sont rendus à leurs prieres, & ont examiné juridiquement toutes les accusations intentées contre ces Peres. Ils ont trouvé tout le contraire de ce que leur avoient annoncé des personnes mal-intentionnées. Les Actes Authentiques de toutes ces perquisitions faites à la Requête des Jésuites même, existent dans les Tribunaux de *Buenos-Ayres* & de *l'Assomption*. Toute l'Espa-

gne en a vu des copies fidelles ; elle a vu les lettres écrites par les Prélats, & par les principaux Officiers Espagnols de l'Amérique, à la louange des Missionnaires & du sage gouvernement qu'ils ont établi dans les Réductions. A moins que d'être aveuglé par la passion, l'on est forcé de convenir qu'ils ont rendu & à la Religion & à la Couronne d'Espagne les plus importans services. Cependant ils n'ont jamais pu obtenir pour eux-mêmes le repos & la tranquillité qu'ils ont procuré à tant de peuples. Si pendant quelque tems on a cessé de les inquiéter, ce n'a été pour ainsi dire qu'une tréve passagere. Il s'est encore élevé contre-eux dans ces derniers tems une nouvelle tempête dont je crois devoir rendre compte au Public, parce que j'ai été bien à portée de m'instruire à fond sur cette matiere.

En l'année 1735. les Jésuites du *Paraguai* eurent connoissance d'une information envoyée à la Cour d'Espagne dès l'année 1730. par D. Martin de Barua, Gouverneur du *Paraguai*. Il en courut différentes copies à *Buenos-Ayres*, & apparemment aussi en Espagne. Cette in-

formation contenoit en substance que les Indiens se disoient à la vérité sujets de la Monarchie Espagnole, mais qu'ils n'étoient d'aucune utilité au Prince : que l'Etat dépensoit beaucoup plus pour eux, qu'il n'en retiroit ; qu'il falloit dans la suite en exiger un tribut plus considérable, leur envoyer des Corrégidors Espagnols, & rétablir la liberté du commerce entre les Réductions & les Villes Espagnoles.

Barua haïssoit trop les Jésuites, pour manquer cette occasion de les peindre sous les plus noires couleurs. Ces Peres voyans que le Gouverneur vouloit faire des innovations préjudiciables aux Indiens, & entiérement contraires aux intentions bien connues de Sa Majesté, s'y étoient opposés de toutes leurs forces. *Barua* furieux de leurs oppositions, les avoit chassés par deux fois avec violence de leur collége. Ils y étoient toûjours rentrés par l'ordre exprès de Sa Majesté Catholique. L'information contenoit donc encore un amas d'indignes calomnies contre ces Peres. On y disoit entre autres choses, qu'ils avoient plus d'autorité dans le Paraguai que le Roi même

Enfin on y répétoit mot pour mot toutes ces impostures grossieres, dont Coréal avoit rempli ses voyages plus de 30. ans auparavant.

La mine fut découverte, comme je l'ai dit; & le P. Jacques d'*Aguilar* Provincial des Jésuites au *Paraguai* dressa aussi-tôt un excellent mémoire, qu'il envoya au Roi pour l'opposer à l'écrit de *Barua.* Il y réfutoit d'une maniere qui ne souffroit point de réplique toutes les imputations calomnieuses de son adversaire. Il s'efforçoit d'y faire connoître & combien la conduite des Missionnaires avoit été jusques-là irréprochable, & combien les conseils que *Barua* donnoit à la Cour étoient peu sensés. Il montroit par des faits avérés que les conseils du Gouverneur ne pouvoient produire d'autre effet s'ils étoient suivis, que de rendre désormais impossible la conversion des Infidéles, & de replonger dans l'infidélité ceux qu'on avoit déja gagnés au Christianisme. J'ai entre les mains un exemplaire de ce Mémoire, & je le dois à la générosité du Prince D. Gaëtan *Buon-compagno* Duc de *Sora*, Grand-Maître de la Maison de Sa Ma-

jesté le Roi des deux Siciles. Ce Seigneur étoit Ambassadeur du Roi son Maître à la Cour du Roi Catholique, lorsque l'affaire éclata. Bien convaincu de la fausseté des accusations dont on chargeoit les Jésuites, il avoit employé tout son crédit pour procurer la paix aux Missions du *Paraguai*.

L'écrit du Gouverneur renfermoit des contradictions palpables que le P. d'*Aguilar* n'avoit pas manqué de relever. Tantôt *Barua* prétendoit que les Indiens des Réductions ne payoient point de tribut; tantôt il disoit qu'ils en payoient un, mais que ce tribut n'étoit pas proportionné au nombre des habitans. La fausseté de ces propositions étoit démontrée dans le Mémoire; car il étoit certain que le payement s'étoit fait réguliérement chaque année depuis 1666. tems où le tribut avoit été imposé. *Barua* étoit inexcusable de l'avoir ignoré, & peut-être encore plus, de n'avoir pas connû les priviléges accordés aux Indiens, & confirmés tant de fois par les Rois Catholiques. Priviléges en vertu desquels toutes les femmes, les hommes au-dessous de vingt ans, & au-dessus de cin-

quante, avec ceux qui ont embraſſé nouvellement le Chriſtianiſme ſont exemts de payer le tribut. Il ne faut point oublier que le tribut des Indiens doit ſe payer en eſpéces ſonnantes. Comme ils n'ont ni or, ni argent, ni aucune monnoie; ils ſont obligés de conduire dans les Villes Eſpagnoles à plus de deux cens lieues de leurs païs leurs Marchandiſes, afin d'avoir en les vendant dequoi s'acquitter envers le Prince de ce qu'ils lui doivent. Ces voyages qui entraînent de grandes dépenſes, ont attiré l'attention des Rois Catholiques & ils méritoient celle du Gouverneur.

Barua veut qu'on double le tribut des Indiens, & qu'on les oblige à payer deux Piaſtres au lieu d'une. Il veut encore qu'on leur donne un Corrégidor Eſpagnol, comme aux autres Indiens qui ſont ſoûmis à la domination Eſpagnole. Mais on lui répond qu'il faut mettre une grande différence entre les Indiens qu'on a domptés par la force, & les Indiens des Réductions qui ont embraſſé volontairement le Chriſtianiſme par les ſoins des Miſſionnaires Jéſuites. Ces Indiens ſe ſont donnés librement au Roi d'Eſpagne, à

condition qu'ils ne payeroient pas plus d'une Piastre de tribut, qu'ils choisiroient eux-mêmes leurs Officiers ; & que les Réductions se gouverneroient comme autant de petites Républiques sous la protection du Roi d'Espagne. Ce seroit donc une injustice, de vouloir changer aujourd'hui la forme de leur Gouvernement & d'accroître leurs charges : D'autant plus que ces Indiens sont tenus de servir le Roi à la guerre, de travailler aux Fortifications des Villes Espagnoles ; & quand ils le font, c'est à leurs propres dépens, sans qu'il en coûte rien au Roi pour leur entretien. Ce point est bien digne d'être observé. Il suffit pour rendre palpable la fausseté de ce qu'avance le Gouverneur, lorsqu'il dit : « Que „ les Indiens ne reconnoissent point d'au„ tres Maîtres que le Provincial des Jé» suites, & les Missionnaires ».

Qui peut ignorer en effet avec quelle promptitude ces Peuples obéissent aux Vicerois, aux Gouverneurs de la Province, aux Evêques, à tous les Officiers du Roi, » au plus petit signe de la „ volonté des Gouverneurs nommés par „ votre Majesté, dit le P. d'*Aguilar*,

» on

„ on les voit sortir avec empressement „ de leur païs, au nombre de cinq ou six „ milles. Ils abandonnent sans différer „ leurs maisons, leur femmes & leurs „ enfans. Ils se pourvoient eux-mêmes „ des armes nécessaires, ils amenent leurs „ chevaux, s'ils en ont; s'ils n'en ont „ pas, ils font à pied des deux & 300 „ lieues, pour travailler, pour combat- „ tre & pour mourir, s'il le faut, au „ service de Votre Majesté. Les Indiens „ ne reçoivent dans ces occasions au- „ cune espece de solde ni de payement. „ Quel vassal sur la terre rend un pareil „ service à son Seigneur ? Comment „ donc ose-t-on dire, que ces Indiens „ ne reconnoissent point d'autres Supé- „ rieurs que les Provinciaux & les Cu- „ rés Jésuites ? „

Les Gouverneurs de la Province font de tems en tems la visite des Réductions, & y trouvent la plus parfaite soumission à leurs ordres. Les Officiers de ces petites Républiques vont chaque année se présenter à ces mêmes Gouverneurs, pour en obtenir la confirmation de leurs Offices. La mauvaise humeur de certains

Espagnols contre les Indiens naît donc uniquement de ce qu'ils voudroient » que ces Indiens fussent soumis non-„ seulement à Votre Majesté, mais en-„ core à chaque Espagnol en particulier, „ & même aux valets & aux esclaves „ des Espagnols. Dès qu'un Espagnol, „ un Métif, ou moins que cela encore „ voit un Indien qui ne s'humilie pas de-„ vant lui, ou qui ne sert pas aveuglément „ ses caprices, il se déchaîne contre le „ pauvre Indien, il l'appelle un barba-„ re, un rustre qui pousse l'insolence jus-„ qu'à manquer de respect à un Espa-„ gnol, qui n'est point véritablement „ sujet du Roi, & qui ne reconnoît d'au-„ tre autorité que celle du Curé de sa „ Réduction.

Du reste *Barua* confesse qu'en voulant mettre à la tête des Indiens un Corrégidor Espagnol, on court risque d'exciter un soulévement. Il ajoûte avec une hardiesse infinie, » que les Missionnaires „ disposent les esprits à la révolte. « Mais à qui persuadera-t'il que des hommes aussi sages & aussi religieux soient capables de trahir ainsi les intérêts de leur

Dieu & de leur Roi ? Croira-t'on qu'ils puissent en venir à cet excès de scélératesse, que d'être bien-aises pour satisfaire leur ressentiment, de voir leurs enfans spirituels retourner dans les bois, & se rengager dans la barbarie & dans l'infidélité ?

Le P. d'Aguilar avoue que si l'on entreprenoit de changer le Gouvernement, cette démarche seroit probablement suivie d'une prompte révolte. On n'a vu que trop d'exemples de mouvemens & de troubles excités par de semblables innovations dans les Villes de l'*Assomption*, de *Villa-Ricca*, de *Corientes*, de *Santa-Fé*, & en mille autres endroits. Dès que les Espagnols ont voulu surcharger les nouveaux Chrétiens, ils les ont vu se dissiper, se changer en autant d'ennemis implacables ; ils ont vu leurs propres Villes saccagées & détruites, ou du moins comme bloquées pendant des années entieres. Tous les chemins ont été infestés. Une infinité de voyageurs ont été assassinés. Voilà pourquoi tant de campagnes situées dans le voisinage même des Villes demeurent aujourd'hui sans

culture, à peine ose-t'on mettre le pied hors de ces Villes.

Barua étoit d'avis qu'on transportât les Indiens des Réductions auprès des Villes, parce que s'ils se révoltoient il seroit plus aisé de les réduire. On montre combien cet avis est peu sensé. On fait voir par les exemples dont j'ai parlé & par d'autres encore tout récens quel succès on doit attendre de ces sortes de tentatives. Si les Espagnols n'ont pu venir à bout de soûmettre les armes à la main, tant de païs habités par les barbares dans le *Paraguai*, ni de faire rentrer dans le devoir les Indiens révoltés; si les troupes Espagnoles ne marchent qu'à regret contre les infidéles, parce qu'elles se sentent trop foibles pour les subjuguer; enfin si plus d'une fois elles se sont repenties de les avoir attaqués; que seroit ce donc si tous les Indiens des Réductions levoient l'étendard de la rébellion, & si s'unissant aux Infidéles ils tournoient toutes leurs forces contre cette poignée d'Espagnols qu'on peut leur opposer.

Dira-t'on que les Missionnaires ont

trempé dans les révoltes qu'il y a eu jusqu'à ce jour. Mais ne sait-on pas qu'ils ont toûjours été dans ces occasions les premieres victimes de la fureur des Indiens? Le meurtre de leurs Missionnaires a toûjours été pour ces Peuples, si j'ose ainsi m'exprimer, le premier pas vers la révolte.

Barua demandoit encore que le commerce fût absolument libre entre les Indiens & les Espagnols; que ceux-là pussent vendre les fruits de leur païs & les ouvrages de leurs Manufactures, à qui & comme il leur plairoit. Car depuis fort long-tems les Indiens ont coûtume d'envoyer dans les Villes des Espagnols tout ce qui leur reste de toiles, de tabac, d'herbe du Paraguai, de peaux, &c. après s'en être suffisamment pourvûs eux-mêmes. Tous ces effets sont remis entre les mains du Procureur Général des Missionnaires Jésuites. Celui-ci les vend ou les échange le plus avantageusement qu'il est possible. Il rend ensuite un compte exact du tout aux Réductions, après avoir pris sur le produit des Marchandises le payement du tri-

but, il emploie le restant à l'achat des choses qu'il sait être utiles ou nécessaires aux Indiens, sans retenir quoique ce soit pour lui-même.

On voit du premier coup d'œil, que la quantité de marchandises qui arrive dans les Villes & l'emploi qui se fait de l'argent provenu de ces marchandises, ne sont pas des objets qui puissent échapper à la vigilance & au zéle des Officiers du Roi. On ne sauroit ignorer ce que les Indiens remportent dans leur païs, non plus que ce qu'ils en ont apporté.

Du reste l'excessive simplicité des Indiens ne permet pas de leur laisser faire aucun contrat, sans la participation du Procureur des Missionnaires. Abandonnés à eux-mêmes, „ ils ont été cent & „ cent fois dupés par les Espagnols, qui „ ayant affaire à des gens pauvres & peu „ instruits de la valeur de chaque chose, „ leur donnoient une Piastre & beaucoup „ moins encore de ce qui en valoit dix „ ou douze.

Les Espagnols seroient fort charmés d'aller dans les Réductions. Ils y porteroient des bagatelles de nulle valeur,

comme des grains de verre, ou d'autres choses semblables qu'ils appellent eux-mêmes des *appas*. On sait le profit immense que retirent les Européens de ces sortes de bagatelles, chez plusieurs peuples barbares de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique même. Si l'on ne s'opposoit aux entreprises de certains Espagnols, ils dépouilleroient bientôt les Indiens de la même maniere. » Il n'est que „ trop souvent arrivé, dit le P. d'*Aguilar*, que les Indiens ont volé des che- „ vaux & des mulets, & ceux même „ qui appartenoient au Public ou à l'E- „ glise, pour en faire l'échange contre „ ces bagatelles, que quelque Espagnol „ leur avoit montrées. Or c'est ce com- „ merce inique & dangereux que les „ Missionnaires ont voulu empêcher, „ comme peres & comme tuteurs des „ Peuples confiés à leurs soins. Ils „ croient que telles sont les intentions „ de Votre Majesté. Ceux qui deman- „ dent que le commerce avec les Indiens „ se fasse autrement qu'il ne se fait, „ sont tous des hommes qui abuseroient „ sans scrupule de la simplicité des In-

„ diens, & qui regardent les biens de ces
„ pauvres gens comme des biens aban-
„ donnés , dont tout Espagnol a droit
„ de s'emparer.

„ Mais ce qui mérite encore plus l'at-
„ tention de Votre Majesté, c'est que si
„ l'on permettoit aux Espagnols de trai-
„ ter immédiatement avec les Indiens,
„ ceux-ci recevroient un tort irréparable
„ des mauvais exemples de ceux-là; exem-
„ ples absolument contraires aux bonnes
„ mœurs & aux saintes loix du Christianis-
„ me. Outre que les Espagnols dont je par-
„ le ne manqueroient pas de semer dans
„ les Réductions des Maximes pernicieu-
„ ses contre les Ministres de la Religion.
„ A force de vexer & de tromper les In-
„ diens, ils les rendroient bientôt four-
„ bes & méchans. Il n'y a rien qu'ils ne
„ fassent pour les attirer dans les Villes
„ Espagnoles. Ils engagent les maris à
„ quitter leurs femmes, les enfans à se
„ séparer de leurs peres : Ils enlévent
„ quand ils peuvent & ils emménent
„ avec eux des personnes de tout âge &
„ de tout sexe. Plût à Dieu qu'une fatale
„ expérience ne nous eût pas appris de

„ quoi ils sont capables. C'a été pour „ prévenir ces abus qu'on a défendu aux „ Espagnols, lorsqu'ils passent par quel„ que Réduction d'y faire un long séjour. „ Néanmoins cette défense ne regarde „ point les Evêques, ni les Gouverneurs, „ ni leurs Officiers. Dernierement enco„ re un Lieutenant des Dragons de Vo„ tre Majesté est demeuré plus d'un an „ dans les Réductions avec quatre sol„ dats de la Garnison de *Buenos-Ayres*, „ par l'ordre du Gouverneur de la Pro„ vince D. *Bruno de Zavola.* Il y avoit „ été envoyé afin de donner aux Indiens „ les armes nécessaires & de leur appren„ dre à s'en servir pour les préparer à „ l'expédition du *Paraguai* ".

Le P. d'*Aguilar* ajoûte ce que nous avons dit tant de fois ci-dessus, & ce qui se trouve confirmé par les attestations les plus authentiques des Evêques & des Gouverneurs, imprimées à Madrid : Savoir que la communication avec les Espagnols est pour les Indiens une peste contagieuse. Si quelque Nation Infidelle fréquente les Espagnols, „ il est „ comme impossible de la convertir. On

„ ne l'a que trop souvent éprouvé dans
„ toutes ces Provinces. Se flatter de fai-
„ re embrasser la vraie Religion aux
„ *Payaguas* dans le *Paraguai*, aux *Cha-*
„ *ruas*, aux *Calchaquis*, aux *Abipones*
„ vers *Corientes* & *Santa-Fé*, aux *Pam-*
„ *pas*, aux *Minuanes* du côté de *Buenos-*
„ *Ayres*, à d'autres *Panpas* établis dans
„ les environs de Cordoue, c'est se pro-
„ mettre la conversion des Juifs ".

Nous avons déja vu ce que dit Coreal „ de l'or porté par les Indiens aux „ Missionnaires, qui prêchent à leurs „ Néophytes le mépris des richesses. Cet écrivain qui a tout l'air d'un Hérétique déguisé sous le nom d'un Espagnol catholique, „ ajoûte que le zéle des bons „ Peres redouble, lorsque le tems vient „ de recevoir le tribut des Peuples, qu'ils „ le lévent après le Sermon, & qu'ils font „ porter tout ce qu'ils reçoivent dans les „ magazins de la Société.

Le P. d'Aguilar, après avoir déduit dans son Mémoire toutes les raisons qu'on a d'empêcher le commerce pernicieux dont *Barua* se déclare le fauteur, avance sans craindre d'en être démenti,

que si l'on empêche ce commerce, „ ce
„ n'est point pour dérober aux Espagnols
„ la vûe de ces prétendues mines d'or,
„ chimeres inventées par les anciens en-
„ nemis de la Société, & qui sont enco-
„ re les Idoles de quelques gens aveuglés
„ par l'intérêt ou par la passion. Seroit-il
„ possible de tenir long-tems caché
„ l'éclat de cet or, qu'on dit être en si
„ grande quantité ? N'a-t'on pas fait
„ en divers tems des informations juri-
„ diques à la sollicitation des Jésuites
„ même ? Ne s'est-on pas convaincu à
„ loisir que les accusations formées par
„ différentes personnes contre les Jésui-
„ tes à ce sujet étoient de pures calom-
„ nies ? Tant de Sentences portées par
„ les Officiers de Votre Majesté, contre
„ les délateurs, ne sont-elles pas des
„ preuves manifestes de ce que j'avan-
„ ce ? Quand cet or ne se découvriroit
„ pas de lui-même, s'il existoit, il au-
„ roit été infailliblement découvert par
„ tant d'Espagnols Ecclésiastiques & sé-
„ culiers, remplis de sagesse & de zéle
„ pour les intérêts de la couronne, &
„ qui ont parcouru toutes les Réduc-

„ tions. D'ailleurs tant d'Indiens qui des-
„ cendent les fleuves sur leurs Balses, &
„ vont débarquer dans les Villes Espa-
„ gnoles, tant de fugitifs, qui, comme
„ on le peut croire, ont été bien exami-
„ nés sur le sujet dont il s'agit, auroient-
„ ils ignoré ce secret, ou ne l'auroient-
„ ils point révélé ?

Barua va plus loin. Il accuse les Missionnaires de recueillir seuls les fruits du travail des Indiens, de s'approprier tout ce que ces Peuples retirent de leurs terres, & tout ce qui sort de leurs Manufactures, sans leur donner autre chose que la toile nécessaire pour s'habiller. Calomnies insoûtenables puisqu'il est évident que les Indiens ne payent ni tribut, ni décimes aux Missionnaires. Ce qu'on retire des terres qui appartiennent au peuple en commun ou du *Tupambaë* se porte dans les Greniers & dans les Magazins publics. Ces fonds publics sont employés à payer le tribut que jamais les Indiens ne payeroient, si on les abandonnoit à leur paresse & à leur négligence, à defrayer ceux qui sont en

voyage pour le service de la Réduction, ou qui servent le Roi à la guerre & ailleurs, à fournir aux Indiens l'herbe, le tabac, le cotton, les chevaux, les mulets, les bestiaux, les Instrumens, les armes, les remedes dont ils ont besoin, à entretenir les Eglises, à secourir les malades, sans parler de la viande qu'on donne tous les jours aux enfans, lorsqu'ils reviennent du travail. » C'est une „ calomnie, ajoûte le P. d'*Aguilar*, de „ dire que les Missionnaires au lieu d'em„ ployer les revenus du *Tupambaë* en „ choses utiles aux Indiens, s'en servent „ pour se procurer toutes les commodités „ de la vie, pour enrichir leurs colléges, „ leurs parens, leurs amis, pour nourrir „ leur propre vanité. Qu'ils nous disent „ donc aussi ces gens si clairvoyans, s'ils „ ont jamais vu aucun Missionnaire dans „ un équipage convenable à un homme „ riche & opulent. S'ils les ont jamais vus, „ lorsque ces Peres alloient dans leurs „ Colléges, ou lorsqu'ils passoient d'un „ païs à l'autre, porter autre chose avec „ eux qu'une paire de bougettes, ou un „ petit coffre qui renferme un peu de

„ linge, des habits conformes à leur „ état, & les provisions du voyage, „ A-t-on jamais trouvé chez eux après „ leur mort de l'or ou de l'argent, des „ billets de crédit, des meubles précieux „ ou quoi que ce soit de semblable ?

Enfin pour donner de nouvelles preuves du désinteressement des Missionnaires, le P. d'Aguilar dit, que le Général de la Compagnie de Jesus a défendu de la maniere la plus expresse & la plus forte, dont puisse se servir un Supérieur, a défendu, dis-je, aux particuliers & au Provincial même de tirer quoique ce soit des magazins publics pour leur propre usage, ni d'en disposer en aucune façon, si ce n'est pour le soulagement des Indiens, quand ce seroit pour faire des aumônes ou d'autres œuvres pies. Le Général a pareillement interdit à ses inférieurs tout commerce pallié; toute aumône qu'on voudroit faire aux Colléges pauvres. Et certes l'état où se trouvent la plûpart de leurs Maisons même en Amérique, montre assez que les ordres du Général sont bien exécutés. C'est de quoi les Evêques & les Gouverneurs de

ces Provinces ont souvent rendu à la Cour d'Espagne, un témoignage qui n'est point suspect.

Il est à propos de remarquer que le Gouverneur accusant les Jésuites de tant de choses atroces, ne rapporte aucun fait particulier dont il veuille se faire le garant. Si tout ce qu'il imputoit aux Missionnaires avoit été véritable, un homme en place comme lui, ne devoit-il pas être en état de les en convaincre ouvertement? Il ne tenoit qu'à lui de remplir le païs de ses espions, de faire des informations juridiques, appuiées de témoignages & de preuves incontestables. Cependant rien de tout cela. Son information ne présente que des déclamations vagues & dénuées de preuves solides. On s'apperçoit à chaque page que c'est un homme emporté par la passion, qui parle, & non un Gouverneur de Province qui examine & qui discute une affaire avec toute la sagesse & la gravité qui conviennent à sa place, à l'aide des lumieres qu'elle lui fournit.

Pendant que *Barua* s'efforçoit de décrier les fervens Missionnaires du Para-

guai, on avoit déja vu quelques peuples nouvellement convertis se soulever, parce qu'ils nes pouvoient plus supporter l'insatiable avarice & l'orgueil des Espagnols. Ces tristes évenemens ne montroient que trop la vérité de ce que le P. d'*Aguilar* avoit avancé dans son Mémoire.

Le Gouverneur ne manquoit pas néanmoins de protecteurs puissans à la Cour. Bien des gens conseilloient au Roi Catholique, d'exiger un tribut plus considérable des Indiens rassemblés dans les Réductions. C'etoit le moyen assuré de perdre bientôt ces florissantes Peuplades, & d'augmenter toûjours de plus en plus la haine & l'animosité des Indiens encore sauvages, enfin de les confirmer dans la persuasion où ils sont, qu'on ne veut les rendre Chrétiens que pour en faire des Esclaves.

Mais on n'a vu, depuis long-tems, sur le Thrône d'Espagne aucun Prince qui ne fit profession d'une piété, & d'un attachement singulier aux devoirs du Christianisme. Philippe V. marchoit avec gloire

gloire sur les pas de ses Illustres Prédécesseurs. Il sentit toute l'injustice des conseils que certaines gens lui donnoient; il vit qu'il ne pouvoit les suivre sans faire un tort considérable à la Religion, à l'Etat même, pour qui les Indiens avoient èté d'une si grande ressource en plusieurs rencontres. Enfin il fut si frapé du Mémoire qu'avoit dressé le P. d'Aguilar qu'il défendit sous les plus griéves peines, d'inquiéter désormais les Indiens & de molester en aucune façon leurs zélés Pasteurs.

Telle fut la fin de cette affaire qui mit les Réductions à deux doigts de leur perte. Dieu seul connoît l'avenir. Il y a néanmoins lieu d'espérer, que rien ne pourra jamais affoiblir dans le cœur des Monarques Espagnols le zéle sincere dont ils brûlent pour la conversion des infidéles. Ces Princes ne cesseront point de protéger les Missionnaires de la Compagnie de Jesus qui s'exposent à tant de fatigues, de travaux, sans épargner même dans l'occasion leur propre sang, pour pro-

curer la gloire de Dieu, & le salut des ames, & pour inspirer aux Peuples toute la soumission qu'ils doivent à leurs Princes légitimes.

FIN.

LETTRES

Du P. Gaetan Cattaneo, Missionnaire de la Compagnie de Jésus.

A M. Joseph Cattaneo son frere.

LETTRE PREMIERE.

MON TRES-CHER FRERE,

A Buenos-Ayres ce 18. Mai 1729.

Nous sommes enfin arrivés à *Buenos-Ayres*, & je profite des premiers momens que j'ai libres pour remplir la promesse que je vous ai faite, de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il a été des plus heureux, & quoique nous ayons eu à souffrir beaucoup des incommodités qui sont inévitables dans le cours

d'une si longue navigation, tout le monde dit que nous en avons été quittes à bon marché.

Nous sortimes l'an passé de la Rade de Cadix, la veille de Noël. Deux Frégates portoient tout ce que nous étions de Missionnaires au nombre d'environ 80. Nous avions encore avec nous une Patache de 20. piéces de canon, & un Bâtiment d'avis qui s'étoit joint à nous, dans la crainte d'être pris par les Corsaires; il devoit nous suivre jusqu'aux Canaries, & de-là se rendre seul à la nouvelle Carthagene.

Nous perdimes bien-tôt la terre de vûe, poussés par un vent favorable, mais un peu trop gaillard. Il donnoit de tems en tems de si rudes secousses au Vaisseau, qu'à peine pouvoit-on se tenir sur ses pieds. Un matelot qui n'étoit pas sur ses gardes tomba dans la mer. Nous eûmes le plaisir de le voir nager comme un poisson, sans perdre la pipe qu'il tenoit à la bouche. Il regagna le bord à l'aide d'un cable que nous lui jettames.

Quoique nous n'eussions pu porter que peu de voiles à cause de la violence du vent, nous arrivames en cinq

jours à la vûe des Canaries. Un vent contraire qui survint nous obligea de louvoyer jusqu'au jour des Rois, jour auquel nous mouillames dans la Baye de Sainte Croix de Teneriffe. Nous nous y arrêtames pour faire nos provisions de vivres, d'eau, de mats, &c. & pour donner le tems à quelques familles Canariennes de s'embarquer sur la Patache. Ces familles étoient destinées à peupler une Colonie, qui se forme maintenant par ordre du Roi d'Espagne, vers l'embouchure du grand Fleuve *de la Plata*, en un lieu nommé *Monte Video*, dont j'aurai occasion de vous parler ailleurs.

Pendant le peu de jours que nous passames dans la Baye de Sainte Croix, nous reçûmes toute sorte de politesses de la part du Consul de France. Il connoissoit particulierement le P. Jerôme Herran Procureur des Missions du *Paraguai*, qui faisoit le voyage avec nous, & qui étoit notre Supérieur. Les attentions du Consul ne se bornerent pas au seul P. Herran. Il n'y eut aucun de nous qui n'en ressentît les effets, & il nous envoya des rafraîchissemens de toute espéce.

M. l'Evêque de Sainte Croix, étoit alors occupé dans l'Isle de Palme, à faire la visite de son Diocèse. Mais le Secrétaire de l'Evêché nous donna au nom du Prélat, dont il connoissoit les sentimens pour nous, toutes les marques possibles de bien-veillance & d'amitié. Nous allames passer un jour à terre, quatre de nos Peres dînerent à l'Evêché. Il s'y trouva un Italien qui s'est établi dans l'Isle où il tient un rang distingué. La charge qu'il occupe suffiroit seule pour le mettre à son aise dans un païs où l'on vit à très bon compte. Il fait d'ailleurs un commerce considérable. Ayant appris qu'il y avoit des Italiens parmi les Missionnaires, il accourut à l'endroit où nous étions, & témoigna en nous voyant toute la joie qu'on éprouve d'ordinaire, lorsqu'éloigné depuis long-tems de sa patrie, on retrouve des Compatriotes. Quand même il ne nous auroit pas dit qu'il étoit de Boulogne, sa maniere de prononcer l'Italien le disoit assez, & je ne crois pas qu'il y ait à Boulogne même une langue plus déliée que la sienne. Il ne nous quitta point que nous ne lui eussions promis

d'aller dîner chez lui le lendemain. Nous lui tînmes parole, & il nous conduisit dans une Cassine fort jolie qu'il avoit à deux pas de la Ville. Le repas fut magnifique. Comme nous nous trouvâmes à table avec des gens qui avoient beaucoup lu & beaucoup voyagé, la conversation devint fort intéréssante. Les récits amusans qu'y mêloit notre Boulonnois l'empêcherent d'être sérieuse. Car il a l'esprit très-agréable & très cultivé. Après le dîner il nous emmena dans la Ville qui n'est pas fort considérable, & dont les Maisons sont très-basses, si vous en exceptés celles des principaux habitans de l'Isle, les Couvens & surtout le Palais Episcopal qui est assez beau. La nuit approchoit; nous nous séparames à regret de l'aimable Italien qui nous avoit si bien reçus; il vouloit même nous garder jusqu'au départ du Vaisseau; mais nous ne pumes accepter cette offre obligeante. Il se nomme M. Gaspard *Biondi* de *Conti*. Sa mere vit encore, & il a un frere qui soûtient son nom & sa famille à Boulogne.

L'Isle de Ténériffe ne présente de loin à la vûe qu'un amas de montagnes & de rochers affreux. Ce qu'elle a de plus

remarquable, c'est son fameux Pic. On appelle ainsi une montagne fort haute, située au milieu de l'Isle, & quon découvre par un tems serein de 50. lieues en mer. Elle est ordinairement plus d'a-moitié cachée par les nuages audessus desquels s'éleve en forme de pain de sucre la grande pointe ou le Pic presque toûjours couvert de neige. La principale richesse de l'Isle consiste en Tabac, en soie, en vin connu & estimé dans toute l'Europe sous le nom de *Vin de Canarie*. Il y avoit dans le Port de Sainte Croix lorsque nous y passâmes quinze à seize Vaisseaux de différentes nations qui se préparoient à retourner en Europe chargés de ce vin.

Plusieurs Forts bâtis sur la Côte la défendent contre les Corsaires de Barbarie qui infestent continuellement ces mers, & même en tems de guerre contre les Nations Européennes qui sont ennemies de l'Espagne. Les Canaries sont d'une grande commodité pour le commerce. C'est-là que les Vaisseaux qui vont aux Indes font communément les principales provisions du Voyage.

Les Canariens sont continuellement

sur

sur leurs gardes. Pendant que nous étions encore à la vûe de l'Isle, avant que d'y arriver, le Capitaine Général eut peur que nous ne fussions ennemis. Deux Bâtimens François s'étoient joints à nous. Un peu plus loin il y en avoit six autres, & tout cela joint ensemble ressembloit à une petite Flote. Le Capitaine fit tirer deux coups de Canon pour avertir les Habitans de prendre les armes. Le Canon de *Laguna*, autre Ville située dans les Terres répondit par le même nombre de coups. En fort peu de tems 4000. Canariens armés de fusils parurent sur le rivage, avec quelques troupes Espagnoles qui sont distribuées dans les Forts dont j'ai parlé. Elles ont encore d'anciennes arquebuses à Rouet, & l'on dit qu'elles s'en servent admirablement. Après nous être fait connoître par les signaux ordinaires, nous saluames en passant la Citadelle d'onze coups de Canon. Il n'en fallut pas davantage pour calmer la frayeur des Insulaires, & les milices furent congédiées à l'instant.

Rien de plus ennuieux que le séjour d'un Vaisseau, surtout quand il est arrêté dans un port. Mais un nouvel incident

servit à nous le rendre encore plus désagréable. Il y avoit à bord de notre Frégate des troupes qu'on envoyoit à *Buenos-Ayres*. Elles étoient de deux sortes ; Les unes composées de vieux Dragons bien aguerris, bien disciplinés ; les autres étoient de nouvelles levées fort mécontentes de leurs destination ; car le Paraguai n'est pas à beaucoup près aussi renommé en Espagne, que le Pérou & le Chili. Les nouveanx Soldats vouloient aller à terre, mais on n'avoit pas jugé à propos de le leur permettre dans la crainte qu'ils ne désertassent. Il y eut à cette occasion une espéce d'émeute. Plusieurs se jetterent à l'eau & gagnerent le rivage. On les reconnut & on nous les ramena. Ils n'en devinrent que plus disposés à la révolte. On n'eut bientôt plus assez de fers pour les retenir, le Vaisseau sembla devenir un Enfer.

Ces Soldats mutins se plaignoient encore, de ce qu'on ne leur avoit point donné de vin depuis qu'ils étoient sortis d'Espagne. La chose étoit vraie, mais leurs plaintes n'en étoient pas mieux fondées ; car jamais on ne donne de vin aux Soldats sur les Vaisseaux Espagnols.

de peur qu'ils ne s'enyvrent & ne causent du désordre ; mais lorsqu'ils sont arrivés au terme, le Roi leur fait distribuer l'argent du vin qu'ils auroient pu boire dans le cours de la Navigation.

Un passager fort riche crut appaiser cette Soldatesque, en lui abandonnant un baril de Malvoisie. Mais il en arriva tout le contraire. A peine eurent ils bu chacun un coup, qu'ils se déchaînerent contre leurs Officiers. On en bastonna quelques-uns des plus mutins, ce qui tint pendant quelque tems les autres en respect. Un moment après ils prirent querelle entre-eux & il en vinrent aux mains. Heureusement ils n'avoient point d'armes. Car c'est encore une coûtume sagement établie, sur les Vaisseaux Espagnols, de ne laisser ni épée, ni bayonnette, ni fusil aux Soldats, si ce n'est aux sentinelles de la proue & de la poupe. Dès que l'ennemi paroît, les armes se distribuent en un instant. Les Dragons n'avoient aucune part au tumulte, on les chargea de faire rentrer les mutins dans le devoir. Ils s'acquitterent fort bien de la commission le sabre à la main. Cependant la tranquillité ne fut bien rétablie,

que quand nous eumes remis à la voile le 21. de Janvier.

Nous recommençames alors les neuvaines & les exercices ordinaires de pieté. On ne sauroit dire tout le bien que peuvent faire & que font en effet des Missionnaires sur les Vaisseaux. Les Passagers, les Soldats & les Matelots obligés d'assister à de fréquentes prédications en sont souvent touchés, & prennent la résolution de se convertir. Nous eumes la consolation d'en voir plusieurs détester sincerement leurs péchés; & les expier par de bonnes confessions générales.

Le 26. de Janvier nous étions déja sous le Tropique du Cancer. Ce fut alors que les *polissons* commencerent à se montrer. On appelle ainsi des gens qui n'ayant point de bien en Europe, veulent passer aux Indes pour y tenter fortune. Mais comme ils n'ont pas de quoi payer le passage, il tâchent de gagner quelqu'un sur un Vaisseau. Celui-ci les y fait entrer malgré la vigilance des Gardes, parmi la foule de ceux qui viennent apporter les provisions ou les Marchandises, peu de jours avant le départ. Les

polissons se cachent entre les balots, & y vivent comme ils peuvent, jusqu'à ce qu'on soit assez avancés en mer. Quand ils sont bien sûrs que le Vaisseau ne reviendra pas au lieu d'où il est parti pour se décharger d'eux, ils se montrent les uns après les autres. Le Capitaine voyant ces bouches surnuméraires, crie & tempête. Il les menace de les faire jetter à la mer. Les *polissons* savent bien qu'il n'en fera rien, & l'écoutent fort patiemment. On est assez accoûtumé à voir de telles gens sur les Vaisseaux. Mais il n'y a point de Capitaine qui ne soit flatté en partant, d'avoir écarté ces importuns par sa vigilance.

Quoique nous fussions sous la Zone Torride nous nous ressentions encore un peu de l'hyver, soit parceque le soleil étoit dans la partie du Sud, soit parce qu'il faisoit un vent fort frais. Le printemps vint tout à coup, quand nous ne fumes plus qu'à neuf ou dix degrés de l'Equateur. Les chaleurs de l'été ne tarderent pas à se faire sentir, & ne nous quitterent plus jusqu'à ce que nous eussions passé le Tropique du Capricorne. Nous nous trouvames alors en automne,

& ce fut dans cette saison que nous arrivames à *Buenos-Ayres*. Ainsi dans l'espace de trois mois, nous eumes successivement toutes les saisons.

Mais pour aller par ordre, un assez bon vent nous poussoit vers la ligne. Nous fimes deux neuvaines l'une à saint Joseph, l'autre à saint Antoine, pour obtenir par leur intercession la grace de ne point tomber dans ces calmes redoutables de 20. de 30. de 40. jours qui surprennent quelquefois les Vaisseaux des deux côtés de la ligne, jusqu'à la hauteur de 7. ou 8. degrés. Quand on approche de l'Equateur, le vent tombe ordinairement tout à coup, & l'on n'avance plus qu'a la faveur des grains que les Espagnols nomment *Turbonadas*. Ce sont des Tourbillons qui se forment en un instant, & qui sont ordinairement accompagnés de pluie, d'éclairs & de Tonnerres. Il est rare qu'ils durent plus d'un demi-quart d'heure dans toute leur force; mais ils mettent l'air & les flots dans une agitation qui fait avancer le Vaisseau pendant une heure ou deux. Pour profiter de ces tourbillons, il faut se tenir toûjours prêts à étendre ou à amener

les voiles selon le tems ; car il survient quelquefois des coups de vent si furieux, qu'ils pourroient en un instant renverser le Vaisseau ou le désemparer, si l'on n'étoit pas sur ses gardes.

Ils sont suivis, comme je l'ai déja dit, de calmes, qui durent plus ou moins, & pendant lesquels on a beaucoup à souffrir. Le plus long que nous essuyames fut de huit jours, & il nous surprit à quatre degrés ou environ de l'Equateur. Vous avez vu dans ma premiere Lettre que nous étions logés & couchés fort à l'étroit. Cette portion de Chambre que nous occupions au nombre de 35. étoit comme un four. Si l'on en sortoit pour prendre un peu l'air, on étoit brûlé par le Soleil dont les rayons tombans presque à plomb & réfléchis par la surface de l'eau embrasoient l'air. On ne pouvoit presque faire autre chose qu'essuyer la sueur qui tomboit à grosses gouttes du visage. Mais la soif étoit ce qui nous tourmentoit davantage. On ne donnoit que trois verres d'eau à chacun le matin, autant le soir. Nous avions cependant un grand avantage sur la plûpart de ceux qui font le trajet. M. le Capitaine

avoit eu l'attention de faire mettre toute l'eau qu'il destinoit aux passagers dans un grand nombre de bouteilles bien bouchées, & celle qui étoit déstinée aux gens de l'Equipage dans des tonneaux neufs & bien fermés. L'une & l'autre furent toûjours très-bonnes & ne se corrompirent point, comme il arrive d'ordinaire. Plût à Dieu qu'on eût pris les mêmes précautions pour le biscuit. A peine en trouvoit-t'on un morceau qui ne fût rempli de vers, & dont la vûe ne fût extrêmement dégoûtante.

La nuit n'étoit gueres moins incommode que le jour même, & il étoit comme impossible de fermer l'œil. Car il y avoit dans notre chambre plusieurs rangs de lits les uns au-dessus des autres qui n'avoient pas chacun deux pieds de large, & qui ressembloient, sur-tout ceux d'en bas, à de vraies tannieres. L'on y étouffoit de chaud, mais rien n'exerçoit davantage notre patience que la multitude indicible de puces, de punaises & & de poux dont nous étions rougés, sans qu'on eût aucune espérance de s'en délivrer. Quand même on en seroit venu à bout, ce n'étoit pas pour long-tems ; car

on ne pouvoit approcher des Soldats ni des gens de l'Equipage, sans regagner bientôt tout ce qu'on avoit perdu.

Cependant nous avancions toûjours un peu. Notre navire qu'on nommoit le *Saint Bruno*, & l'autre qu'on appelloit le *Saint François*, avoient deux Pilotes d'une humeur fort différente. L'un étoit un jeune homme habile dans son art, mais quelquefois un peu trop hardi. Le nôtre avoit plus d'expérience; mais quarante ans passés sur mer, n'avoient servi qu'à le rendre timide à l'excès. Il n'avoit jamais d'autre voile dépliée que la Trinquette ou voile Latine d'Artimon, afin de ne pas donner trop de prise au vent. L'autre qui savoit que son vaisseau étoit plus pesant, ensorte qu'il avoit été souvent obligé de rester en arriere, recevoit sans crainte le vent avec toutes ses voiles pour n'en rien perdre. Il voulut un jour nous passer par la proue comme pour se moquer de notre lenteur; mais un coup de vent imprévu rompit deux de ses mats, & nous fit beaucoup trembler pour le *Saint François*. Nous eumes peur que les mats n'eussent tué bien du monde en tombant; heureusement ils

s'étoient accrochés aux voiles & aux cordages du Vaisseau, & l'on avoit eu le tems de se retirer. Le *Saint François* s'étant arrêté sur le champ, nous allames le reconnoître pour lui prêter secours, s'il en avoit besoin. Notre offre fut refusée, & il nous fit entendre qu'il seroit le lendemain en état de continuer sa route. Il nous tint en effet parole ; mais il lui manqua toûjours deux voiles pendant le reste du Voyage, ce qui nous retarda beaucoup, parce que nous étions obligés de l'attendre.

C'étoit le 19. de Février que cet accident arriva ; nous avions passé la ligne le 18. Le jour où on la passe est sur les Vaisseaux un jour de fête & de rejouissances. Les gens de l'équipage ne manquérent pas de faire la Cérémonie à laquelle on s'est avisé de donner le nom de Baptême. On la nomme aussi le *rachat* parce que les passagers sont obligés de payer quelque chose, s'ils ne veulent être plongés dans la mer. On ne sauroit rien voir de plus divertissant que cette espéce de cérémonie, & peut-être ne serez-vous pas fâché qur je vous en donne une idée, c'est ce que je vais faire le plus briévement qu'il me sera possible.

La veille de la fête au soir on vit paroître sur le tillac une compagnie de Matelots habillés en Soldats & précédés de deux Officiers & d'un Hérault, qui publia un ordre à tous les Passagers de se trouver le lendemain à l'heure marquée sur la plate-forme du Château de la poupe, pour rendre compte à son Excellence le Seigneur Président de la ligne, du motif qui les avoit engagés à venir dans ces mers, & pour lui dire de qui ils en avoient obtenu la permission; l'Edit fut ensuite affiché au pied du grand mât, & les Matelots se retirerent.

Le jour suivant on prépara de grand matin sur la plate-forme une table avec un tapis, des plumes, du papier, de l'encre, & plusieurs chaises alentour. Les Matelots formerent une compagnie beaucoup plus nombreuse que la veille. Ils avoient pris des habits de Dragons, & chacun d'eux étoit armé d'un sabre & d'une pique. Ils se rendirent tambour battant, ayant leurs Officiers à leur tête, au lieu marqué où l'on avoit placé un fauteuil pour le Seigneur Président, qui arriva le dernier, marchant avec beaucoup de gravité au milieu de ses

Officiers vêtus en Magiſtrats. Pour lui il avoit un habit fort propre à la Françoiſe. On ne pouvoit choiſir perſonne qui eût plus de talent, pour joüer un pareil rôle.

A peine eut-il pris ſéance qu'on lui amena un homme qui avoit commis, diſoit-on, je ne ſais quel crime, avant que de paſſer la ligne. Le coupable fut condamné ſans autre forme de procès à être plongé dans la mer. Il voulut ſe juſtifier; ſes excuſes furent priſes pour un manque de reſpect, & le Préſident après lui avoir déchargé quelque coups de canne ſur les épaules, le condamna a être plongé trois fois. On le lia par le milieu du corps, avec une corde paſſée dans une poulie à l'extrémité de la grande vergue. On l'enleva en l'air, pour le laiſſer enſuite tomber dans la mer, d'où il fut bien-tôt retiré. Mais on l'y replongea autant de fois qu'il plut au Préſident, après quoi il fut mis en liberté. La corde demeura toûjours dans le même état pour intimider tous ceux qui ſeroient tentés de manquer au reſpect qui étoit dû à ſon excellence.

Après cette premiere exécution, le

Président donna ordre à deux de ses Officiers d'aller chercher le Capitaine du Vaisseau, qui parut devant le Président la tête découverte, Celui-ci lui demanda comment il avoit eû la hardiesse de s'avancer jusques dans ces mers. Je l'ai fait, répondit le Capitaine, par l'ordre du Roi mon maître, j'en ai reçu de lui la permission. Sa réponse fut trouvée fort mauvaise. Quel autre que moi, dit le Président, a droit d'exercer son empire sur ces mers, on d'accorder de pareilles permissions. Je veux pourtant bien supposer, que vous avez péché par ignorance plutôt que par malice, & au lieu de confisquer votre Vaisseau, comme je le pourrois, je me contente de vous condamner à une petite amende de cent flacons de vin, auxquels vous joindrez quelques autres bagatelles. Le Capitaine se récria beaucoup sur l'énormité de la taxe, & représenta vivement que ce qu'on exigeoit de lui étoit au-dessus de ses forces. Après bien des contestations fort divertissantes, il en fut quitte pour 27. flacons de vin, 6. Jambons, & une ou deux douzaines de fromages de Hollande. Le tout fut délivré à l'heure même,

& le Préſident ayant congédié le Capitaine avec beaucoup de politeſſe, le fit reconduire à ſa chambre par ſes principaux Officiers.

Tous les paſſagers furent enſuite cités les uns après les autres. Le Préſident leur fit à peu près les mêmes demandes qu'au Capitaine, mais il y avoit toûjours quelque choſe de ſingulier dans la maniere de les faire. Je ne finirois point ſi je voulois rapporter toutes les aventures auxquelles cette farce donna lieu, les saillies & les ripoſtes du Préſident & de certains paſſagers. Les Eſpagnols ſont admirables dans ces occaſions; notre Préſident excelloit ſurtout en ce genre. Il avoit le teint fort noir, & un air rebarbatif qu'on ne pouvoit voir ſans rire. Pour lui, pendant toute la cérémonie qui dura fort long-tems, il ſoûtint toûjours ſon caractere avec la gravité d'un Caton. Mais tout en plaiſantant de cette maniere, on mit tout le monde à contribution depuis le premier juſqu'au dernier, en gardant néanmoins la proportion convenable. Quand la cérémonie fut achevée, le Capitaine fit ſervir au Préſident & à ſes Officiers une collation

fort propre, & des rafraîchissemens dont les Matelots eurent aussi leur part; après quoi ils se retirerent tambour battant comme ils étoient venus. Il ne manqua qu'une seule chose pour rendre la cérémonie complette ; c'étoit de plonger dans l'eau le Président lui-même, ou quelqu-un de ses Officiers. Cette circonstance ne fut pas oubliée sur le Saint François. Lorsqu'on reconduisoit le Président, le Capitaine sortit de sa Chambre, & demanda d'un air surpris ce que c'étoit que tout ce cortége. On lui répondit que c'étoit celui du Présient de la ligne. Qu'est-ce que le Président de la ligne, reprit le Capitaine avec une feinte colere ? Y a-t-il un autre Maître que moi sur mon Vaisseau ? Pour punir l'audace de cet homme, qu'on le saisisse à l'instant, & qu'on le plonge dans la mer. Toutefois comme le Président étoit un passager qu'on avoit prié de se prêter à ce personnage à cause de son humeur enjouée, le Capitaine qui craignoit de le chagriner, ordonna qu'on plongeât à sa place deux de ses Officiers. L'Arrêt fut incontinent exécuté par ces mêmes Soldats, qui leur avoient servi de gardes,

Ce retour assez chagrinant pour eux, divertit beaucoup le reste de l'équipage.

Dans les tems calmes lorsque le Vaisseau restoit immobile comme un rocher au milieu des eaux, on s'occupoit à prendre des Requins ou Chiens de mer. Ce poisson qui a d'ordinaire 5. à 6. pieds de long, est fort gros à proportion de sa longueur, & suit les Vaisseaux qui vont aux Indes, pour s'emparer de tout ce qui tombe dans la mer. Un Auteur cité par *Franciosini* dans son dictionnaire Espagnol-Italien, rapporte qu'un requin ayant été pris, on lui trouva dans le ventre un grand plat d'étain, d'eux chapeaux, sept jambons & beaucoup d'autres choses semblables. Ceux que nous primes étoient d'une grosseur médiocre. On trouva dans le ventre d'un des premiers que l'on ouvrit, un escarpin & quelques autres curiosités dont je ne me souviens pas. Figurez-vous quelle chere doivent faire ces poissons, lorsqu'ils suivent une flotte entiere, & surtout lorsqu'il survient un naufrage. On ne manque jamais de les ouvrir dans l'espérance de faire quelque bonne trouvaille. Du reste leur chair est désagréable & malsaine.

faire. Quelquefois on se jette à la mer à cause des chaleurs excessives de la Zone torride, pour se rafraîchir. Rien de plus dangereux, à moins qu'on ne soit continuellement sur ses gardes. Il est arrivé plus d'une fois que des nageurs ont été dévorés en un instant par des Requins. Lorsque les gens de notre Vaisseau se baignoient, ils avoient du moins l'attention de faire rester quelqu'un en sentinelle, pour les avertir, dès qu'il y auroit du danger.

Le Requin se prend à l'hameçon; mais on en vient difficilement à bout. Au bruit que fait en tombant dans l'eau l'hameçon couvert de viande, le Requin se détourne. Il est conduit vers sa proie par certains poissons nommés *Romerinos*, on les appelle aussi ses Pilotes. Ils le précédent ou se tiennent attachés sur sa tête & sur son dos. Lorsque le Requin est pris, c'est une chose fort amusante de voir les petits poissons dont j'ai parlé courir çà & là tout éperdus, comme pour secourir leur maître. La plûpart s'attachent à lui avant qu'il soit entierement hors de l'eau, & se laissent prendre avec lui. Ces petits poissons qui ne

ſont pas moins agréables au goût qu'à la vûe ne peſent pas plus d'une demi-livre. Dès qu'on a tiré le Requin à bord du Vaiſſeau, chacun s'arme de barres de fer pour lui caſſer la tête, où ſe trouve une pierre que l'on croit médecinale. D'autres fois on ſe contente de lui donner quelques coups de barre, on lui arrache les yeux; on le lie par le milieu du corps à un tonneau, & on le rejette en cet état dans la mer pour avoir le plaiſir de le voir ſe débattre & faire de vains efforts pour ſecouer le fardeau qui l'incommode.

Nous primes encore pendant notre voyage quelques autres poiſſons de différentes grandeurs, mais qui n'avoient rien de remarquable, ſi vous en exceptez le *poiſſon volant*. Il a deux aîles aſſez ſemblables à celles des chauveſouris, & il s'en ſert pour ſe dérober aux pourſuites d'un autre poiſſon qu'on appelle *la Bonite*. Le poiſſon volant ne peut ſe ſoûtenir dans l'air qu'à la diſtance de deux ou trois jets de pierre. La Bonite qui eſt fort alerte le ſuit à la nage, & il n'eſt pas rare qu'elle ſe trouve à tems pour le recevoir dans ſa gueule lorſqu'il retom-

be dans la mer, ce qui arrive quand ses ailes commencent à sécher. Les poissons volans comme la plûpart des oiseaux de mer volent assez communément en bande. Il en tombe souvent dans les Vaisseaux, & il nous en vint un de cette maniere. Je le pris dans ma main & je l'observai à loisir. Tous ceux que nous vimes étoient à peu près de la grosseur d'un mulet de mer.

Le 26. de Février nous eumes le *Soleil* à pic. Je remarquai à midi que les corps ne jettoient aucune ombre. Nous avions été quelques jours auparavant accueillis d'une tempête qui heureusement n'avoit été ni fort longue ni fort dangereuse. N'attendez pas que je vous en fasse la description après que tant de Poëtes & d'Historiens ont pris plaisir à vous peindre la mer en courroux. Ce fut à cette occasion que je vis pour la premiere fois le feu saint Elme. C'est une petite flamme qui paroît quelquefois durant la tempête, au haut d'un mât ou à l'extrémité d'une vergue. Les matelots la regardent comme un heureux présage qui leur annonce la fin de la tempête, & ils croient en être redevables à la pro-

tection de saint Elme, dont ils ont toûjours une image, où ce Saint est représenté à côté d'un Vaisseau tenant à la main une petite flamme. Lorsque je montai sur le tillac pour voir le phénomene, je trouvai tous les gens de l'équipage qui chantoient déja les Litanies de la sainte Vierge en actions de graces. Quoique le vent semblât devenir plus furieux de moment à autre, on ne doutoit point qu'il ne dût bientôt tomber, & l'on ne fut point trompé dans ses espérances.

Une autre chose m'a paru digne de remarque : Quand il pleut sous la Zone torride & surtout aux environs de l'Equateur, la pluie paroît au bout de quelques heures se changer en une multitude de vers blancs semblables à ceux qui naissent dans le fromage; & si l'on n'a pas soin d'étendre au soleil ou de sécher auprès du feu les vêtemens qui ont été mouillés, on les trouve bientôt couverts de ces petits animaux.

J'omets plusieurs circonstances de notre voyage, qui ne me paroissent pas dignes de votre curiosité. Nous arrivâmes sous le Tropique du Capricorne vers la mi-Carême, & nous passames

sur mer toute la sainte quarantaine. Nous n'en fumes pas beaucoup mieux pour cela ; car de même qu'au milieu de l'eau, on souffre quelquefois beaucoup de la soif, ainsi quoiqu'environné de poissons, on en mange quelquefois moins que partout ailleurs. Le mouvement du Vaisseau ne permet pas ordinairement de pêcher. Nous n'eumes du poisson frais que trois ou quatre fois, Le reste du tems il fallut se contenter de poisson salé, qui servoit sinon à appaiser la faim, du moins à exciter la soif. Ajoûtez à cela que l'heure des repas n'est pas la même sur les Vaisseaux d'Espagne qu'en Italie ; on se met à table sur les neuf heures du matin, & ce premier repas s'appelle l'*Almuerzo*, comme qui diroit la collation ; à trois heures après midi on sert le dîner qui se nomme *la Comida*, & jusqu'au jour suivant on ne prend plus rien.

La ferveur & l'assiduité aux exercices de la Religion redoublerent dans ce saint tems. Nous prêchions tour à tour, & le sermon finissoit chaque fois par un acte de contrition que le Missionnaire prononçoit à haute voix. Les gens de l'é

quipage témoignerent souvent par leurs larmes, la componction dont ils étoient pénétrés. Le Capitaine, les Officiers & les passagers entendoient le sermon debout, afin de marquer un plus grand respect pour la parole de Dieu. Nous expliquions de plus chaque jour la doctrine Chrétienne, & l'on récitoit le Rosaire avec d'autres prieres en quatre endroits differens, savoir les passagers sur le devant du Vaisseau, les Matelots sur le derriere, les Soldats au milieu; enfin ceux qui étoient de service dans l'intérieur du Vaisseau. C'étoit un grand sujet de consolation pour nous, d'entendre retentir de tous côtés les louanges du Seigneur, & celles de sa sainte Mere au milieu de l'Ocean.

Le 25. de Mars jour de l'Annonciation, nous vimes de grand matin s'élever un brouillard fort épais, ce qui nous fit croire que nous n'étions pas éloignés de la terre. L'on sonda, & il ne se trouva que 140 brasses d'eau. Cependant le brouillard qui nous environnoit ne permettoit pas au Pilote, de discerner à quelle distance nous étions du rivage. Comme il craignoit de donner contre

quelque écueil, il nous fit courir droit au Sud jusqu'à la hauteur de 35. degrés, qui est celle du Cap de sainte Marie. Il gouverna le 27. à l'Ouest, & fut fort étonné de ne trouver après midi que 50. brasses d'eau. Il en conclut suivant les mesures marquées pour ces mers, que nous étions tout au plus à 8. ou 9. lieues de terre. ; mais il étoit trop tard pour entreprendre alors de la chercher, & nous fûmes obligés de mettre à la cape, ce qui consiste à disposer tellement les voiles que le vent est réfléchi de l'une dans l'autre, ensorte que le Vaisseau n'avance ni ne recule.

Le *Saint François* plus hardi, s'étoit avancé pour découvrir la terre ; nous voulumes le retenir. Le titre de Capitane que portoit notre Frégate, nous donnoit droit de lui commander ; mais il ne jugea pas à propos d'obéir à nos signaux, & à la faveur d'un brouillard épais, il se retira de la trop grande sujettion où nous l'avions tenu jusqu'alors. Il ne tarda pas en effet à reconnoître la terre ; pour nous ayant été pris du calme, nous restames deux jours au même endroit. Le 30. un petit vent

frais nous poussa vers la Côte. Sur les neuf heures du matin un jeune homme qui étoit monté sur la hune, cria *terre*, *terre*. Jugez si cette nouvelle fut agréable à des gens qui depuis deux mois & demi n'avoient vu que le Ciel & l'eau. Tout ce que nous avions de Lunettes grandes & petites furent bientôt tournées vers la Côte, pour la reconnoître, ce qui n'étoit pas aisé, parce que c'est une campagne rase & unie. Enfin quand nous en fûmes si près que tout le monde pouvoit aisément la distinguer à la simple vûe, nous chantames le *Te Deum* en actions de graces; cependant la fin de nos travaux étoit bien plus éloignée que nous ne pensions.

On étoit fort en peine du *Saint François*, & l'on craignoit qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. La Patache qui étoit partie avec nous des Canaries, nous avoit déja causé de pareilles alarmes lorsque nous la perdimes de vûe à la hauteur des Isles du *Cap verd*. Nous ne l'avions pas revûe depuis ce tems-là. Le Capitaine donna ordre au Gabier, ou à la Sentinelle de Hune d'observer s'il ne découvriroit point le *Saint François*, & lui promit

promit trois bouteilles de vin, en cas qu'il pût nous en donner des nouvelles. Bientôt le Gabier cria qu'il le voyoit. Nous primes nos Lunettes, & nous nous accordames tous à dire que l'on voyoit un Vaisseau cinglant à pleines voiles vers la terre, & que ce devoit être le *Saint François.* Les trois bouteilles de vin furent délivrées sur le champ. Mais notre joie ne fut pas de longue durée. Ce que nous avions pris pour le *Saint François* n'étoit autre chose qu'un amas de rochers, qui étant vus de loin ressembleńt à un Vaisseau portant toutes ses voiles. Nous avions lu peu de jours auparavant dans une relation fort exacte, que ces rochers avoit souvent fait illusion aux Voyageurs. Nous ne pouvions cependant nous persuader que ce que nous appercevions ne fût pas un Vaisseau, & l'on fit sur cela plusieurs paris considérables. Enfin nous étant approchés davantage, nous reconnumes notre erreur, de maniere à n'en pouvoir douter. Car ces mêmes rochers étant vus sous un autre aspect avoient l'air de ces anciens Châteaux qui tombent en ruine, & c'est ce qui leur a fait donner le nom de *Los Castillos.*

Pour comble de malheurs, un vent contraire qui s'éleva tout à coup nous fit revirer de bord. Nous nous trouvâmes le deux d'Avril à plus de 50. lieues du rivage. Le trouble & la sédition s'emparerent bientôt du Vaisseau. Nous étions en pleine mer, sans savoir quand nous pourrions prendre terre. Nos vivres tiroient vers leur fin; le bruit courut même que nous n'avions plus d'eau que pour dix ou douze jours. On parla de diminuer la ration des Soldats. Leurs Chefs déclarerent que si l'on exécutoit ce projet, ils ne promettoient pas de les contenir dans le devoir & dans la soumission; les Soldats disoient déja hautement que si la diminution se faisoit, elle devoit avoir également lieu pour tout le monde, parce que tous avoient un égal droit à la vie. Le Capitaine changea de résolution par le conseil de quelques personnes sages & expérimentées.

Cette affaire étoit à peine terminée, lorsque les Passagers eurent avec le Pilote un démêlé qui ne fut pas moins vif. Le vent contraire étoit tombé; les Passagers vouloient qu'on cessât de courir au large. Le Pilote répondoit que le

vent n'étoit favorable à la vérité ; mais qu'il étoit un peu trop gaillard, & qu'il y avoit du danger à s'approcher de la Côte. On demandoit du moins qu'il conduisît le Vaisseau à la vûe de la terre ; afin qu'on pût y envoyer une douzaine de Soldats & autant de Matelots pour avoir de l'eau, & tuer quelques-unes de ces vaches que nous avions vûes les jours précédens sur le rivage. Le Pilote inflexible disoit qu'il ne feroit route à l'Ouest, que quand il se trouveroit à la hauteur du Fleuve *de la Plata*, ensorte qu'il pût y entrer sans côtoyer le rivage. Quant à la disette de vivres, il ajoûtoit que le Capitaine avoit dû y pourvoir, que pour ce qui le regardoit, il n'avoit d'autre obligation que celle de conduire sûrement le Vaisseau. Les passagers répliquoient qu'il valoit bien autant échouer que mourir de faim, que c'étoit toûjours périr, avec cette différence néanmoins, que le dernier de ces malheurs paroissoit inévitable, au lieu que l'autre n'avoit gueres de réalité que dans l'imagination du Pilote, qui voyoit partout des bancs & des écueils. Tout fut inutile, & l'on ne put rien gagner sur le vieux

Pilote, jusqu'à ce que perdant enfin patience, les Passagers s'assemblerent dans la Chambre du Conseil ayant le Capitaine à leur tête. Ainsi réunis ils formoient le Tribunal légitime du Vaisseau, & ils avoient toute l'autorité en main. Le Pilote fut cité; on lui ordonna de faire voile vers la terre. Il obéit, parce qu'autrement on auroit pû lui faire son procès dans toutes les formes à *Buenos-Ayres*. Il prit donc le parti de tourner peu à peu à l'Ouest. Au bout de deux jours nous découvrimes le Cap de Sainte Marie que nous doublâmes. Enfin nous arrivâmes à l'embouchure du grand Fleuve *de la Plata*.

J'avois entendu dire ou lu plus d'une fois en Europe, que ce Fleuve avoit au moins 50 lieues de large à son embouchure, & j'avois craint alors qu'il n'y eût un peu d'exagération dans ce récit. Me trouvant à portée d'éclaircir ce fait, j'en eûs la curiosité, & je me convainquis par mes propres yeux qu'on n'avoit rien avancé que de vrai. Car lorsque nous partimes de *Montevideo* qui est une forteresse bâtie à plus de trente lieues au-dessus de l'embouchure, dans un

endroit où la largeur du Fleuve est déjà diminuée au moins de la moitié ; nous fûmes obligés de le traverser dans toute sa largeur. Nous perdîmes la terre de vûe avant que d'arriver au milieu du Fleuve, & nous naviguâmes un jour entier sans découvrir l'autre bord. A *Buenos-Ayres* où je suis présentement, 30. ou 40. lieues au dessus de *Montevideo*, le Fleuve est encore retréci au moins de la moitié. La vûe ne s'étend pas néanmoins d'un bord à l'autre. Je suis monté plusieurs fois dans un lieu assez élevé par un tems très-serein, sans pouvoir découvrir autre chose qu'un horison terminé par l'eau comme celui de la mer. Il est vrai que le Fleuve *de la Plata* n'est pas profond à proportion de sa largeur, qu'il est rempli de bancs de sable très-dangereux, sur lesquels on ne trouve gueres que trois ou quatre brasses d'eau. Le plus considérable de tous est à l'embouchure même & la rend très-difficile à passer. On l'appelle le banc Anglois, soit qu'il ait été découvert d'abord par les Anglois, soit parce qu'un Vaisseau de cette Nation chargé d'argent de contrebande, est le premier qu'on

sçache y avoir échoué. Les Portugais y ont perdu huit Vaisseaux en douze ans. Peu s'en est fallu que le *Lanfranc* Vaisseau Espagnol de 70. piéces de Canon, n'ait eu le même sort. Je vous laisse à penser si notre Pilote eut peur de ce banc. Il ne connoissoit le fleuve *de la Plata* que sous le nom d'enfer des Pilotes ; & ce n'étoit pas tout à fait sans raison. Car le Fleuve est incomparablement plus dangereux, sur-tout dans les gros tems, que la mer même. En pleine mer quand les vents se déchaînent, on laisse presque sans rien craindre le Vaisseau courir au gré des flots ; mais ici l'on est toûjours environné d'écueils & de rochers. D'ailleurs les eaux s'élevant aussi haut qu'en pleine mer, le Vaisseau court risque, à cause du peu de profondeur, de toucher le fond, & de s'ouvrir en retombant du haut de la vague, dans l'abysme qui la suit. Nous n'entrames dans le Fleuve qu'après avoir pris toutes les précautions possibles pour ne pas échouer. Comme la nuit approchoit, notre Pilote auroit bien voulu s'arrêter jusqu'au lendemain par la crainte qu'il avoit d'un rocher couvert qui se trouve à 60. pas de l'Isle de *Los*

Lobos. Nous n'étions plus qu'à deux portées de Canon de cette Isle, & il faisoit un très-beau clair de Lune; ainsi on obligea le Pilote de passer outre, ce qu'il fit fort heureusement.

L'Isle de *Los Lobos* ou des Loups, n'est habitée que par un grand nombre de Loups marins. Lorsque ces animaux voient venir un Bâtiment, ils vont en troupe au-devant de lui. Quand ils l'ont joint, ils s'accrochent avec les pates de devant aux côtés du Vaisseau, & ils considerent les hommes qui se montrent à eux avec beaucoup d'attention, en grinçant des dents à peu près comme les singes. Ils se replongent ensuite dans l'eau; ils passent & repassent sans cesse devant le Vaisseau, en poussant des cris qui ne sont pas désagréables; jusqu'à ce qu'enfin ils se retirent dans leur Isle ou sur les côtes voisines. Les habitans du païs leur font la chasse pour en avoir la peau, qui sert à divers usages & qui est fort estimée pour la beauté de son poil. Cette chasse n'est pas dangereuse, car les Loups marins ne sont ni redoutables par leur férocité, ni difficiles à prendre, & ils s'enfuient dès qu'ils apperçoivent un Chasseur.

Après avoir passé l'Isle de *Los Lobòs*, nous fumes surpris du calme qui dura peu néanmoins. Nous mimes notre loisir à profit pour pêcher une espéce de poissons fort délicats qui se trouvent en cet endroit. Les plus grands pesent environ deux livres. Ils étoient en si grande quantité que quelques-uns de nos Matelots, s'étant avisés d'attacher deux ou trois hameçons à la même fisselle, retiroient à chaque instant deux ou trois de ces poissons * à la fois.

Il y a dans le Fleuve *de la Plata* un autre poisson qu'on appelle *Viagros*. Il a quatre longues barbes ou moustaches, & sur le dos un aiguillon dont la piqure est fort dangereuse, car elle fait enfler sur le champ la partie qui en est atteinte, & elle cause des douleurs très-aigues, auxquelles il n'est pas aisé de remédier. Cet aiguillon paroît assez foible, mais vous jugerez de sa force & de sa dureté par le trait suivant. Nous avions mis un de ces poissons sur une table épaisse d'un bon doigt, il la perça de part en part sans paroître faire un grand effort.

* L'Auteur parle apparemment des Dorades, dont on dit que le Fleuve *de la Plata* est rempli.

Le jour suivant nous avançames beaucoup à l'aide d'un vent frais ; aux approches de la nuit, nous mouillames devant l'Isle de *Maldonat*. Il n'y a pas long-tems que le *Cheval Marin*, célèbre Vaisseau Anglois fit naufrage près de cette Isle, ayant heurté contre un écueil caché à fleur-d'eau. Tout l'Equipage se noya, & plus de 1600000 Piastres qui composoient la charge du Vaisseau tomberent dans la mer. Comme tout cet argent étoit de contrebande, les débris du Vaisseau furent confisqués par le Gouverneur de *Buenos-Ayres* au profit du Trésor Royal, & l'on envoya aussi-tôt des hommes pour pêcher l'argent dont on espere retirer la plus grande partie. Lorsque nous passames, il étoit déja parti pour *Buenos-Ayres* une Barque chargée de 80000 Piastres. Le lendemain au matin nous nous remimes en route avec beaucoup de précautions, & nous cotoyames l'Isle des fleurs. C'est un des endroits les plus dangereux du Fleuve ; car les écueils dont l'Isle est bordée d'une part, & de l'autre l'extrémité du banc Anglois, qui finit vis-à-vis de cette Isle, forment un passage très-étroit &

très-difficile. Sur le midi nous découvrîmes enfin *Monte video*, à la distance de 7. ou 8. lieues. C'est une montagne isolée qui s'éleve en forme de pain de sucre ; & au pied de laquelle est un Port, le premier que rencontrent les Vaisseaux qui viennent des Canaries à *Buenos-Ayres*. Nous y entrames avant la nuit le 9. d'Avril, veille du Dimanche des Rameaux.

La joie que nous ressentimes de nous trouver ainsi en lieu de sûreté, fut proportionnée à la longueur du voyage qui avoit été de 2000. lieues, & aux dangers que nous avions courus. Nous trouvames à *Monte video* le saint Martin qui nous avoit quitté vers les Isles du Cap-verd. Dès qu'il nous apperçut il nous salua de 9. coups de Canon, & il vint au-devant de nous. Nous apprimes alors que le *Saint François* étoit arrivé à *Monte video* 13. jours auparavant, mais que lassé de nous attendre, il étoit parti ce jour là même pour *Buenos-Ayres*. Il avoit eu l'attention en faisant venir un Pilote côtier pour lui-même, d'en faire aussi venir un pour nous ; & nous fumes en état de poursuivre notre voyage, dès

le lendemain au matin. Peut-être ne trouverez vous pas *Monte video* sur les Cartes Géographiques, si ce n'est sous le nom de *Monte vedo*. C'est une nouvelle Colonie qui s'est formée depuis deux ou trois ans sur le bord du Fleuve *de la Plata*. Le Roi a permis aux Canariens d'envoyer tous les ans à *Buenos-Ayres* un Vaisseau chargé de leur vin & de leurs autres marchandises à condition qu'ils ameneroient en même tems à *Monte video* un certain nombre de Familles, jusqu'à ce que la Colonie soit suffisamment peuplée. Ainsi elle n'est habitée que par des Familles Canariennes, & le saint Martin en avoit amené 25 ou 30. Ce poste est fort important pour les Espagnols, qu'il rend Maîtres de tout le païs situé entre le Fleuve *de la Plata*, le Bresil & la mer. Les Portugais ont voulu plus d'une fois s'en emparer, afin de prolonger le Bresil, jusqu'à la Colonie du Saint Sacrement qu'ils ont fondée dans l'Isle de *Saint Gabriel* vis-à-vis de *Buenos-Ayres*, & fortifiée d'un bon Château. C'est là comme leur entrepôt pour les Marchandises de contrebande qu'ils font passer en aussi grande quantité qu'ils veulent

dans le païs de la domination Espagnole. Ils les envoyent par terre jusqu'au Pérou & au Chili. Autant que ce commerce leur est avantageux, autant est-il ruineux pour les Marchands Espagnols. Les Portugais ne sont pas les seuls qui s'enrichissent aux dépens des Espagnols. Ils reçoivent dans leur Colonie les Vaisseaux des différentes Nations qui font aussi la contrebande. Lorsque nous fumes arrivés à *Buenos-Ayres* nos Commerçans eurent le chagrin d'apprendre qu'il y avoit actuellement dans le Port de Saint Gabriel vingt Vaisseaux Anglois, Portugais ou François qui avoient déja vendu leurs cargaisons à bon compte, ensorte que le païs se trouvoit abondamment pourvu des Marchandises que nos Vaisseaux avoient apportées.

Les Espagnols aidés des Indiens, ont déja chassé deux fois les Portugais de saint Gabriel; mais on leur a rendu ce poste; & ils se sont appliqués depuis à le mettre hors d'insulte par de bonnes fortifications. Ils s'étoient aussi rendus Maîtres de *Monte video*, où ils avoient bâti un Fort; ils vouloient en bâtir un autre vis-à-vis de *Los Castillos*. Leur but étoit d'é-

tablir une communication libre entre la nouvelle Colonie & *Rio Janeiro*. Enfin les Espagnols ouvrirent les yeux sur le danger qui les menaçoit ; ils attaquerent les Portugais & les chasserent de *Monte video*. Ayant ensuite reconnu l'importance de ce poste, ils y ont élevé une Forteresse flanquée de 4. Bastions, & défendue par une Garnison de 100 hommes, & par un bon nombre de Canons tous de fonte. C'est auprès de cette Forteresse que les Canariens bâtissent maintenant leur Ville ; comme ils sont robustes & industrieux, on espere qu'ils seront bientôt en état de se soutenir par eux-mêmes, & de dominer sur toute la Côte voisine.

Les Missionnaires que portoit le Saint François étant restés plusieurs jours dans le Port de *Monte video* descendirent à terre. Ils nous ont rapporté depuis qu'il n'y avoit à *Monte video* que trois ou quatre maisons de brique avec cinquante ou soixante Cabannes faites de cuirs de bœufs où demeurent les familles nouvellement arrivées des Canaries, en attendant qu'on puisse leur élever des maisons plus solides & plus commodes. Le

Gouverneur de *Buenos-Ayres* fit venir dès l'an 1725. deux mille Indiens des Réductions pour bâtir la nouvelle Ville. La Forteresse les a occupés jusqu'à présent. Ils sont sous la conduite de deux Missionnaires, qui remplissent auprès d'eux toutes les fonctions du saint Ministere, & qui sont logés dans une cabanne de cuir. Quant aux Indiens, ils n'ont point de logement, & ils demeurent aprés leurs travaux exposés à toutes les injures de l'air. L'exemption du tribut annuel est le seul salaire qu'ils reçoivent de leurs peines & de leurs fatigues.

Nous partîmes de *Monte video* le dix d'Avril ; à quelques lieues de-là nous découvrimes le *Saint François*. Il avoit appris notre arrivée par une Barque qui passoit, & il avoit mouillé l'ancre pour nous attendre. *Buenos-Ayres* n'est qu'à 40. lieues de *Monte video*. Mais ce trajet est sans contredit la partie du chemin la plus difficile, car le Fleuve est semé de bancs de sable, & l'on ne peut y naviger qu'avec d'extrêmes précautions. On est obligé de mouiller tous les soirs à l'endroit où l'on se trouve. Chaque

Navire étoit précédé de ses deux Chaloupes qui alloient devant lui à un demi-quart de lieue de distance. L'on y avoit sans cesse la sonde à la main & l'on marquoit par un signal combien on avoit de brasses d'eau. Représentez-vous deux chiens de chasse, qui courent devant leur maître dans la Campagne. Toutes nos précautions n'empêcherent pas que nous ne touchassions deux fois le fond. Mais comme ce fond n'étoit ni de sable ni de pierre, la Carenne ne fut point endommagée.

Enfin le 25. d'Avril jour du Vendredi-Saint, nous jettames l'ancre à trois lieues de *Buenos-Ayres*. La circonstance du jour empêcha qu'on ne tirât le Canon; mais le Samedi dès que nous entendimes les Cloches de la Ville, & le Canon de la Forteresse, nous fimes trois décharges de toute notre artillerie.

Nous ne pumes débarquer que la derniere fête de Pâques, & nous vimes pendant 4. jours la terre, sans pouvoir y mettre le pied; car il s'éleva un vent d'Ouest furieux, qui nous mit en danger de périr à la vue du port. On appelle ce vent *Pampero*, parce qu'il traverse

une plaine de 300. lieues nommée *de Las Pampas*, & habitée par des Indiens toûjours errans, connus dans le païs sous le nom de *Pampas*. Cette plaine qui s'étend depuis *Buenos-Ayres* jusqu'aux confins du Chili, est parfaitement unie. Elle est seulement couverte d'herbe fort haute. Le *Pampero* ne trouvant dans une si vaste étendue de païs rien qui puisse modérer son impétuosité acquiert toûjours de nouvelles forces, jusqu'à ce qu'enfilant directement le canal du Fleuve *de la Plata*, il y souffle avec tant de furie, que les Vaisseaux sont obligés pour se soûtenir contre lui de jetter toutes leurs ancres, & d'assurer encore les cables avec de grosses chaînes de fer. Si celui dont nous fûmes accueillis nous eût pris à l'embouchure du Fleuve, il est probable qu'il nous auroit jettés à plus de 200 lieues en mer.

Le Port de *Buenos-Ayres* n'est nullement à l'abri des Vents, & les Vaisseaux ne sçauroient approcher plus près de cette Ville qu'à la distance de trois lieües. Je ne comprens pas pourquoi les Espagnols se sont établis dans une situa-

tion si peu commode à moins qu'ils n'aient voulu se mettre à couvert de toute surprise, en empêchant que les Vaisseaux ennemis ne pussent aller jusqu'à eux. Les Barques même pour aller à *Buenos-Ayres* sont obligées de prendre un détour, & d'entrer dans une petite riviere qui se décharge dans le Fleuve, & qui peut avoir deux ou trois brasses de profondeur. Quand les eaux du Fleuve sont basses on ne sauroit entrer dans la petite riviere.

Il nous fallut donc attendre que le *Pampero* cessât ; mais nous fumes bien consolés de ce retardement, par le spectacle édifiant que nous offrirent alors les Vaisseaux ; car les Passagers profitant de la Compagnie des Missionnaires employerent ce tems à satisfaire au précepte de la confession annuelle & de la Communion Paschale ; & s'acquitterent de ces devoirs avec une piété vraiment édifiante.

Nous débarquames enfin le Mardi d'après Pâques, c'étoit le 19. d'Avril 1729. cent dix-huit jours après notre départ de Cadix. M. le Gouverneur de *Buenos-Ayres* avoit envoyé, dès que le tems l'avoit

permis, une de ses Barques pour nous prendre. Nous trouvames le rivage tout couvert de monde. La diversité des habillemens & des figures Espagnoles, Mores & Indiennes, formoit un spectacle très agréable. Tous les Peres de notre Collége étoient aussi venus sur le bord de l'eau pour nous recevoir, ayant à leur tête le P. Recteur. C'étoit un vieillard vénérable qui avoit blanchi dans les Missions, où il avoit passé 49. ans. Il nous reçut à bras ouverts, & l'on eût dit que la joie qu'il avoit de notre arrivée l'avoit rajeuni. Tous les autres Peres ne nous témoignerent pas moins d'amitié. Les transports d'allégresse répondirent à l'impatience avec laquelle on nous attendoit, dans la disette extrême de sujets où se trouvoit la Province.

A quelque distance de la Ville nous rencontrames M. le Gouverneur lui-même qui avoit voulu venir au-devant de nous, & qui nous fit la réception la plus gracieuse & la plus honorable. Il se nomme D. *Bruno de Zavala*. On auroit peine à trouver un Seigneur plus accompli à tous égards. Il est d'une taille haute & bien proportionnée ; sa démarche

feroit honneur à la Majesté d'un grand Prince. Il perdit en Espagne pendant la derniere guerre une partie du bras droit à une bataille. Sa Majesté Catholique pour récompenser les services de cet excellent Officier lui a donné le Gouvernement de *Buenos-Ayres* & l'a fait Capitaine Général de toute la Province qu'on nomme *Rio de la Plata*. Le bras qui lui manque est moins une difformité qu'un monument propre à rappeller le souvenir de sa bravoure.

Dès que nous fumes entrés dans la Ville, nous nous rendimes d'abord à l'Eglise du Collége où l'on n'attendoit que notre arrivée pour commencer le *Te Deum*. Il fut suivi de la bénédiction du Saint Sacrement. Je vous avoue que je ne pus retenir mes larmes pendant cette pieuse cérémonie. Je baisai avec une consolation inexprimable, cette terre que j'avois tant désirée, & je me trouvai alors au comble de mes vœux.

Les premieres nouvelles que nous avons apprises en arrivant ont été les suivantes. Plusieurs Nations souhaitent ardemment de recevoir le saint Baptême; on n'a pu jusqu'à ce jour leur envoyer

les Missionnaires qu'elles demandoient. Celle des *Zamucos*, qui fit périr autrefois le F. *Albert Romero*, sous une grêle de Fléches s'est enfin convertie à la foi de Jesus-Christ; mais le P. *Castagnerès* se trouve seul dans la nombreuse Réduction qu'il a fondée chez ces Peuples. Il fait d'ailleurs de fréquens voyages chez les *Ugarognos* qui paroissent disposés à embrasser le Christianisme. Il en a converti un si grand nombre qu'il parle déja de fonder une nouvelle Réduction; & il espere par le moyen de celle-ci, trouver accès chez d'autres Nations très-nombreuses situées plus avant dans les terres. Mais un seul homme ne sauroit suffire à tant d'occupations, & le P. *Castagnerès* demande fortement des Ouvriers Evangéliques qui puissent partager ses travaux.

Voilà, mon très-cher frere, un récit fidéle & circonstancié de notre voyage. Il me resteroit à vous parler des qualités du païs, de l'air qu'on y respire, du nombre des Habitans & de leurs moeurs. Mais toutes ces choses seront la matiere d'une autre Lettre que vous recevrez problablement avec celle-ci. Saluez, je

vous en prie, de ma part toutes les personnes que j'ai coûtume de nommer dans les Lettres que je vous écris. Je me recommande très-instamment à leurs priéres & aux vôtres, afin que le Seigneur m'accorde la seule grace que je lui demande ; celle de m'employer désormais tout entier à sa plus grande gloire, & de consacrer tous les momens de ma vie à ma propre sanctification & à celle du prochain. Je vous embrasse & je suis de tout mon cœur,

Mon très-cher Frere,

Votre très-affectionné Serviteur & Frere Gaëtan *Cattaneo*, de la Compagnie de Jesus.

LETTRE II.

MON TRÈS-CHER FRERE,

De la Réduction de sainte Marie, dans les Missions du Paraguai, *ce 30. d'Avril* 1730.

Dans la Lettre que je vous ai écrite de *Buenos-Ayres*, je vous ai rendu un compte éxact de notre Voyage. Je m'en tins là, de peur de vous ennuier par un trop long récit, ou plutôt, pour parler franchement j'étois lassé d'écrire. Car vous sçaurez que quatre lignes d'Italien me coûtent plus à présent que vingt ne me coûtoient autrefois. J'ai perdu l'habitude de parler & d'écrire ma langue maternelle. Il me faut quelquefois rêver assez longtems pour me rappeller un mot qui ne me revient pas. Ma plume voudroit encore courir sur le papier, comme elle faisoit au tems passé; mais elle

est obligée de s'arrêter en attendant la mémoire qui ne la suit qu'avec peine, & qui ne craint, rien tant que d'être trop pressée.

Je vais cependant quoi qu'il m'en coûte, vous instruire, comme vous le souhaitez, de tout ce qui concerne la ville de *Buenos-Ayres* & la Province dont elle est la Capitale ; enfin des principales choses qui s'y sont passées depuis nôtre arrivée.

Et pour commencer par ce dernier article, nous demeurâmes deux mois à *Buenos-Ayres*, soit pour nous délasser des fatigues du voyage, soit pour nous disposer à entrer dans les Missions auxquelles on nous destinoit. Nous fumes d'abord presque tous incommodés, & l'on trembla pour les jours de plusieurs d'entre nous. On attribuoit cela en partie à l'altération des humeurs produite par le mauvais air & par les autres incommodités du vaisseau, en partie au changement de climat & de nourriture, & sur-tout à l'eau du Fleuve *de la Plata* qu'on boit à *Buenos-Ayres* ; car cette eau cause d'ordinaire aux Européens qui n'y sont point encore accoûtumés, des vomissemens, des tranchées & des dyssenteries.

Cependant on préparoit à *Buenos-Ayres* les charrettes qui devoient transporter à *Cordoue du Tucuman* les Etudians que nous avions amenés. La Compagnie a dans cette Ville une Université où les Espagnols, soit du Tucuman, soit *du Paraguai & de Rio de la Plata* envoient étudier leurs enfans. C'est aussi là que les jeunes Jésuites qui n'ont point encore fini le cours de leurs études vont achever leur Philosophie & leur Théologie.

Cordoue est à 140 lieues de *Buenos-Ayres*, ou environ. Tout le païs situé entre deux, n'est qu'un vaste désert. C'est une campagne unie & terminée par un horison parfait. Pour traverser cette plaine immense, qu'on nomme *Las Pampas*, on est obligé de faire des provisions d'eau & de biscuit, comme pour un voyage maritime, parce qu'on est bien sûr de n'en pas trouver en chemin.

Il n'y avoit pas plus de six semaines que nous étions à *Buenos-Ayres* lorsqu'on y vit arriver des Indiens. C'étoient ceux de la Réduction *des trois Rois* ou *d'Yapeiu*, mot qui dans la langue Indienne signifie la même chose. De toutes les Peuplades dont nous avons la direction, c'est la

plus

plus voisine de Buenos-Ayres, quoiqu'elle en soit éloignée de 100 lieues. Les Chrétiens des autres Réductions se disposoient aussi à venir prendre les Missionnaires; mais ceux d'*Yapeiu* ayant moins de chemin à faire, avoient pris les devans, & ils avoient amenés des Musiciens de toute espéce pour célébrer notre arrivée. Dès qu'ils eurent débarqué, ils accoururent au Collége, impatiens de nous voir & de nous connoître, & se rendirent d'abord à la chambre du P. Herran qu'ils connoissoient tous, parce qu'il avoit demeuré long-tems dans les Missions. Il seroit difficile d'exprimer la joie qu'ils eurent de le revoir. Ils ne sçavoient comment lui témoigner leur reconnoissance de ce qu'il leur avoit amené tant de Missionaires.

Le P. Herran nous fit avertir de l'arrivée des Indiens. Nous descendimes sur le champ dans la cour, où ils s'étoient arrangés pour nous recevoir. Au premier rang on avoit placé les enfans de 12 à 14. ans, qui chantoient le dessus, & d'autres un peu plus grands dont les voix étoient des hautes-contres; au second rang les jeunes gens qui faisoient

la taille, & derriere eux des hommes d'un âge plûs avancé, propres à faire la basse. On avoit disposé les instrumens des deux côtés. Dès que nous parumes ces bons Indiens entonnerent le *Te Deum* en musique. Je fus extrêmement frappé d'un objet si nouveau pour moi, & principalement de la modestie & du zéle qu'ils faisoient paroître. Je fus surtout vivement attendri, lorsque je les vis au verset, *Te ergo quæsumus*, se jetter tous à genoux avec un air de dévotion, qui auroit touché les cœurs les plus insensibles.

Ils passerent plusieurs jours en fêtes & en réjoüissances. M. le Gouverneur honora souvent leurs jeux & leurs concerts de sa présence, & il y prenoit tant de plaisir qu'il les fit prolonger plus d'une fois jusqu'à la nuit. Toute la Ville y étoit aussi accourue, & l'on ne se lassoit point de voir les Indiens. On admiroit surtout une de leurs danses qui n'auroit pas déplu, je crois, même en Europe aux yeux les plus délicats. Elle étoit formée de 12 enfans vêtus à la maniere des Incas, c'est-à-dire, comme l'étoient anciennement les Indiens nobles du Pérou, avant que les Espagnols en eussent fait

la Conquête. Ces enfans avoient chacun leur Instrument de Musique. Quatre portoient de petites Guitarres pendues à leur col, quatre autres des Luths, & les quatre derniers de petits Violons. Ils jouoient & dansoient en même tems avec une précision admirable. On leur vit aussi faire plusieurs fois avec beaucoup de satisfaction, l'exercice de l'arc & des autres armes.

Ils chantoient le matin divers Motets dans notre Eglise, pendant tout le tems que duroient les Messes; elles étoient servies par les enfans en soutanes & en surplis. Leur modestie, leur exactitude à pratiquer les cérémonies prescrites me ravissoient. Vous eussiez cru voir au pied de chaque Autel deux petites statues, que le même ressort faisoit mouvoir. Mais rien ne me paroissoit plus beau que de les voir servir tous ensemble à l'Autel lorsqu'on chantoit la Grand'Messe. Tout annonçoit dans eux le respect & la dévotion, tout l'inspiroit.

Sur ces entrefaites, le P. Herran déja déclaré Provincial du *Paraguai* partit pour Cordoue, avec les étudians & quelques Missionnaires qu'il vouloit envoyer

à plus de 500 lieues au-delà de Cordoue, dans les nouvelles Missions des Chiquites. Nous fumes destinés au nombre de 12, à passer dans les Réductions du *Parana* & de l'*Uraguai*. Nous attendimes encore quelques jours que tous les Indiens qui devoient nous y conduire fussent arrivés, & nous fimes les provisions de biscuit nécessaires pour un si long voyage. Car si vous en exceptez deux ou trois habitations qui ne sont pas fort éloignées de *Buenos-Ayres* & une Réduction d'Indiens qui est sous la conduite des Peres de Saint François, on ne trouve pas dans tout le chemin qui est d'environ 200 lieues, une seule maison où l'on puisse recourir dans la nécessité. Mais je réserve pour une autre Lettre tout ce qui regarde ce voyage, & je me borne dans celle-ci à vous donner la description de *Buenos-Ayres* & des environs.

La Ville de Buenos-Ayres est située sur le bord occidental du grand Fleuve *de la Plata*, à 70. lieues au dessus de son embouchure. C'est la Capitale de la Province de *Rio de la Plata*, où l'on voit encore deux autres Villes, mais beaucoup

plus petites, ſavoir *Corientes & Santafé.* *Buenos-Ayres* tient ſans contredit le premier rang entre toutes les Villes que les Eſpagnols ont bâties depuis les Cordilieres juſqu'à l'Ocean, ſans en excepter l'*Aſſomption*, Capitale du *Paraguai.* On dit qu'il y a 8. à 10000. Habitans dans celle-ci. Mais à *Buenos-Ayres* on en compte environ 16000. dont mille Eſpagnols venus d'Europe. 3. à 4000. ſont nés dans le païs de parens Eſpagnols; on les appelle Créoles. Tous les autres Habitans ſont Mulâtres, Métifs ou Négres. On nomme Mulâtres ceux qui ſont nés d'un blanc & d'une négreſſe, ou d'un Négre & d'une blanche. Il eſt aiſé de les reconnoître, ſoit à l'habit, ſoit à la couleur du viſage qui tient le milieu entre celles du Negre & de l'Européen. Les Métifs ſont ceux qui naiſſent du mêlange des Indiens avec les Européens; ils ont le teint fort baſanné.

Quant aux Négres qui forment le plus grand nombre, ils ſont aſſez connus. L'Amérique en eſt remplie, non qu'ils y faſſent une Nation particuliere. Ils y viennent d'Afrique où l'on les achette de leurs parens qui ne rougiſſent point de

conduire leurs enfans au marché, & de les vendre pour des bagatelles que leur portent les Européens, & spécialement les Anglois, qui en chargent leurs Vaisseaux. C'est ce qu'on appelle l'*Assiento de Los Negros* ou la traite des Négres. Ils les transportent en Amérique, & les y vendent cent & quelquefois 200. Piastres par tête. Dans toutes les Provinces qui sont comprises sous le nom général de *Paraguai*, on n'est servi que par des Négres; car il n'y a point d'Espagnol quelque pauvre qu'il soit, qui veuille se mettre en condition. Quant aux Indiens, on en voit fort peu dans les Villes Espagnoles, & ceux qu'on y voit vont & viennent librement. Il est bien rare qu'ils se mettent au service des Espagnols; & l'on n'ose plus comme autrefois attenter sur leur liberté; Les Espagnols ont eu souvent lieu de se repentir de leurs anciennes violences.

Buenos-Ayres est non-seulement la Ville la plus peuplée, mais encore la plus belle de toutes ces Provinces. En effet les autres Villes ne sont qu'un assemblage informe de quelques maisons ou cabannes, disposées sans ordre & sans

Symétrie. Figurez-vous quelques Villages bâtis les uns près des autres, & séparés par de petits bois qui empêchent d'appercevoir les maisons, & vous aurez une idée assez juste de la plûpart des Villes Espagnoles qui sont dans ces contrées. Le trait suivant vous les fera encore mieux connoître. Le P. Provincial faisoit la visite des différentes maisons de la Province de Tucuman, avec son compagnon; ils s'étoient mis en chemin pour *Rioja*, Ville située à 200. lieues ou environ de Cordoue. Le chemin qui conduit à cette Ville est aussi désert que celui de *Buenos-Ayres* à Cordoue, mais beaucoup plus difficile, parce qu'il est inégal & pierreux, ensorte qu'on est obligé de le faire sur des mules, & d'aller fort doucement. Après 20. jours de marche le P. Compagnon se trouvoit extrêmement fatigué. Il prit un jour les devans, & se sentant accablé du sommeil, il mit pied à terre sous des arbres qu'il rencontra, sans sçavoir, ni où il étoit, ni quand on arriveroit au terme qui sembloit fuir devant lui, & il s'endormit bientôt à l'ombre. Cependant le P. Provincial arrive; le Muletier qui lui servoit de guide,

voit le Pere qui dormoit sur l'herbe ; il l'éveille promptement, & il lui demande d'un air étonné s'il n'a pas honte de dormir dans une place publique. De quelle place me parlez vous, répond le Pere ? Il y a 3. semaines que nous marchons dans ce désert, & Dieu sçait quand nous arriverons à *Rioja*. Y-a-t'il au monde un lieu plus solitaire que celui-ci ? Vous êtes à *Rioja* même, reprend le Mulerier, voici le cœur de la Ville ; & le Collége des Jésuites est derriere ces arbres : il disoit vrai : le Collége étoit dans un petit bois tout vis-à-vis. La surprise du Pere fut extrême, il eut quelque honte de s'être endormi au milieu d'une Ville. C'est de lui même que je tiens ce récit.

Il n'y a pas long-tems que le *Corrégidor* de cette même Ville, se mit en tête d'y paroître en Equipage ; il se fit faire un petit carrosse, & dès qu'il fut fait, il n'eut rien de plus pressé que de s'y montrer, & de se promener par toute la Ville. Lorsqu'il passoit par un de ces petits bois qui séparent les différens quartiers, une branche d'arbre entra dans son carrosse & lui créva l'œil. Presque toutes les Villes de ces contrées sont bâties à

peu près sur le même modele.

Quant à *Buenos-Ayres*, quoiqu'on y voie comme par tout ailleurs des maisons répandues sans ordre çà & là, & environnées d'arbres, celles qui sont au centre de la Ville forment des rues assez droites & assez propres. Il est vrai que les plus anciennes de ces maisons ne sont que de terre, & n'ont qu'un rez de chaussée; car il n'y a pas bien long-tems qu'un de nos freres qu'on avoit fait venir d'Europe pour bâtir notre Eglise, trouva le premier, les moyens de faire & de cuire la brique en ce païs-là, & l'on y compte aujourd'hui plus de 60. fourneaux; ce même Frere vint à bout d'y faire de la chaux. Toutes les maisons que l'on a bâties depuis ce tems-là, sont de pierres bien liées, & l'on en voit déja quelques-unes à deux étages. Quelques années après des Missionnaires conduisirent avec eux au Paraguai deux de nos Freres habiles architectes. Ceux-ci ont achevé notre Eglise qui est fort belle, & ont bâti celles des Peres de la Merci, & des Peres Franciscains, après en avoir tracé eux-mêmes le Plan, qui pourroit certainement leur faire honneur même en Eu-

rope. Comme elles sont assez élevées, & surmontées chacune d'un dôme & de clochers fort hauts, elles font de loin un assez bel effet. Les mêmes ont construit par l'ordre de M. l'Evêque, le Portail de la Cathédrale, qui est d'un Dessein fort magnifique. Ils avoient entrepris à la priere des Magistrats de bâtir une maison de Ville. Mais comme le Bâtiment qu'ils avoient commencé demandoit plus de dépense, que la Ville n'en pouvoit faire alors, on en a remis la continuation à un autre tems. Un autre service considérable qu'ils ont rendu aux Espagnols, c'a été de former parmi les Négres dont ils se servoient un grand nombre de Maçons, à qui il suffit de montrer aujourd'hui un dessein, pour qu'ils l'exécutent parfaitement. Ainsi *Buenos-Ayres* s'embellit de jour en jour, & aura bientôt de quoi plaire même à des yeux Européens.

Cette Ville est sous le trente-deuxiéme degré de latitude Méridionale, & l'on y respire un air fort tempéré ; il est encore rafraîchi par les vents qui régnent continuellement sur le grand Fleuve *de la Plata*.

Les Campagnes d'alentour sont de vastes déserts ; il y a seulement quelques cabannes répandues çà & là autour de la Ville. Ces campagnes produisent très-peu de bois ; mais on en trouve dans les Isles que forme le fleuve suffisamment pour le chauffage, & pour les autres besoins ordinaires de la vie. Le pêcher est presque le seul arbre fruitier que l'on voie aux environs de *Buenos-Ayres*. La vigne surtout ne sauroit y venir à cause de la multitude innombrable de fourmis dont elle est rongée dès qu'elle commence à pousser ; ainsi l'on ne boit de vin en ce païs que celui qu'on fait venir d'Espagne par mer ou bien par terre de *Mendoza* Ville du Chili située au pied des Cordillieres à 300 lieues de *Buenos-Ayres*.

Il est vrai que ces Campagnes désertes dont j'ai parlé sont remplies de bœufs & de Chevaux sauvages. Losque j'étois à *Buenos-Ayres*, un de ces Indiens qui viennent faire le commerce dans les Villes Espagnoles vendit à un homme de ma connoissance huit chevaux pour un baril d'eau-de-vie : encore ne les avoit-on payés si cher que parce qu'ils étoient

fort beaux; car on trouve des chevaux ordinaires autant qu'on en veut à 8. ou 10. Pauls * la piéce; on en peut même avoir à beaucoup meilleur marché en les allant chercher dans la campagne où il paissent par milliers. Il est vrai qu'il n'est pas toûjours fort facile de les prendre.

Le nombre des bœufs est encore plus grand, on en peut juger par la multitude de peaux qui s'envoient en Europe. C'est presque l'unique Marchandise du païs. Les Vaisseaux Espagnols qui vont de trois en trois ans à *Buenos-Ayres*, en rapportent ordinairement quarante à cinquante mille peaux; mais les contrebandiers Anglois & Portugais en enlévent chaque année beaucoup davantage. Or il est à remarquer qu'on ne prend que les peaux de Taureaux, & que celles-ci même pour entrer dans le commerce doivent être *de loi*, c'est-à dire d'une certaine grandeur; & toutes celles qui se trouvent au dessous sont mises au rebut. Ainsi pour envoyer 50000. peaux en Europe. Il faut tuer au moins 80000. Taureaux, dont on n'emporte autre

* Le *Paulo* Romain vaut 5 sols de notre monnoie.

chose que la peau, la langue & la graisse, qui dans ces païs tient lieu d'huile, de lard & de beurre.

Tant de cadavres qui restent exposés dans la campagne seroient capables d'infecter l'air ; mais il semble que la Providence y ait pourvu. Lorsque l'on a été à la chasse, on voit accourir dans les airs des nuées de corbeaux, presque aussi gros que des Aigles, & d'autres oiseaux de proie appellés dans le païs *Caracaras*, qui sont faits à peu près comme les Corbeaux ; mais d'une couleur fort différente. Ils dévorent en peu de jours tous ces cadavres, de telle maniere qu'ils en laissent à peine des vestiges. Je ne parle point ici des bœufs que l'on tue pour les manger, car on ne connoît gueres d'autre viande à *Buenos-Ayres*, ni de ceux que les Lions & les Tigres font périr chaque jour ; les Lions sur-tout, qui pour un veau qu'ils mangent en étranglent dix ou douze. On ne conçoit pas comment les bœufs sauvages ayant un si grand nombre d'ennemis peuvent subsister en ces contrées.

Peut-être serez-vous curieux d'apprendre de quelle façon les Espagnols s'y

prennent pour tuer un si grand nombre de ces animaux. Une vingtaine de chasseurs à cheval vont du côté où lon sçait qu'il y a le plus de bœufs sauvages, ils ont en main un long bâton armé d'un fer taillé en croissant & bien aiguisé, dont ils se servent pour frapper le taureau qu'ils poursuivent, dans une des jambes de derriere, & ils le frappent si adroitement qu'ils lui coupent presque toûjours le nerf au-dessus de la jointure; l'animal tombe bientôt à terre, & ne peut plus se relever. Le chasseur au lieu de s'y arrêter, poursuit les autres taureaux à bride-abbattue, & frappant de la même maniere tous ceux qu'il rencontre, il les met hors d'état de fuir. 18. ou 20. hommes abbattent ainsi sans peine sept à huit cens taureaux dans une heure de tems. Quand ils sont las de frapper, ils descendent de cheval pour prendre quelque repos; & ils assomment ensuite sans danger les taureaux qu'ils ont abbatus; après en avoir pris la peau, & quelquefois la langue ou le suif, ils abandonnent le reste aux Corbeaux.

On ne sauroit s'empêcher de blâmer leur indiscrétion sur ce point. Ils en por-

tent déja la peine ; car le nombre de ces animaux si utile est fort diminué. Un bœuf ou une vache qui ne valoient autrefois que 3. ou 4. Pauls en valent aujourd'hui dix ou douze. On feroit bien mieux d'exterminer les chiens sauvages, qui se sont excessivement multipliés dans les campagnes voisines de *Buenos-Ayres.* Ils vivent sous terre dans des tannieres aisées à reconnoître par la quantité d'os que l'on voit entassés alentour. Il est fort à craindre que les bœufs sauvages venant un jour à leur manquer, ils ne se jettent sur les hommes mêmes. Le Gouverneur de *Buenos-Ayres* a jugé cet objet digne de son attention, & il avoit envoyé pour détruire les chiens sauvages des soldats qui en tuerent un grand nombre à coup de fusil. Mais à leur retour ils se virent insultés par les enfans de la Ville qui sont fort insolens. On les appella *Mataperros*, c'est-à-dire, vainqueurs de chiens ; d'où il est arrivé que retenus par une mauvaise honte, ils n'ont plus voulu retourner à cette espéce de chasse.

Je réserve pour une autre Lettre ce qui me reste à dire sur ce païs. Je vous

enverrai en même tems la relation de notre voyage depuis *Buenos-Ayres* jusqu'aux Missions. Souvenez-vous de moi dans vos prieres. Adieu.

Je suis, &c.

LETTRE III.

MON TRES-CHER FRERE,

De la Réduction de sainte Marie dans les Missions de l'Uraguai *ce* 25. d'*Avril*. 1730.

Il ne me reste plus pour satisfaire aux engagemems que j'ai pris avec vous, qu'à vous faire le récit de notre voyage depuis *Buenos-Ayres* jusqu'aux Missions, & qu'à vous parler des peuples auprès de qui j'exerce maintenant les fonctions de Missionnaire. Peut-être ne retrouverai-je pas d'ici à long-tems l'occasion de vous donner de mes nouvelles. Les Vaisseaux de registre qui vont de *Buenos-Ayres* en Europe

Europe ne partent que tous les trois ans. D'ailleurs un Missionnaire chargé de plusieurs milliers d'ames, passe les jours entiers à prêcher, à confesser, à assister les malades. Il faut bien du tems & de l'application pour apprendre une langue qui ne ressemble en rien à celles d'Europe. S'il arrivoit donc que vous passassiez plusieurs années sans recevoir de mes Lettres, n'attribuez pas mon silence à un oubli, ni à un refroidissement dont je ne suis pas susceptible à votre égard; soyez persuadé qu'il n'aura d'autres causes que celles que je viens de vous exposer.

Nous partîmes de *Buenos-Ayres* le 13. de Juillet 1729. & nous nous rendîmes par terre à 6. lieues de cette Ville sur les bords d'une petite Riviere qu'on nomme *Rio de las Conchas*. Elle sert de Port aux Balses des Indiens. On appelle Balse une sorte de Radeau fait de deux canots, qui ne sont autre chose que de gros troncs d'arbres creusés. On les unit ensemble par le moyen de quelques solives peu pesantes, qui portent également sur les deux Canots, & y sont fortement attachées. On les couvre de bambous, &

sur cette espece de plancher on construit avec des nattes une petite cabanne couverte de paille ou de cuir, & capable de contenir un petit lit avec les autres meubles absolument nécessaires à un voyageur. Quinze Balses & plus de 300. Indiens nous attendoient. Ils nous reçurent au son des fifres & des tambours avec toutes les marques de la joie la plus vive & la plus éclatante. Nous nous embarquames par un très-beau tems qui dura pendant 8. jours, quoique nous fussions alors au cœur de l'hyver. Nous les employames à gagner l'autre bord du Fleuve *de la Plata*. Comme il est large en cet endroit de plus de dix lieues, les Balses ne sauroient le traverser de droit fil. Les Indiens n'osent pas même s'y engager trop avant ; car il ne faudroit qu'un coup de vent pour renverser la Balse. Ainsi l'on est obligé d'aller toûjours terre à terre. Dès que le vent commence à souffler on gagne promptement le rivage.

Ce fut ainsi que nous remontames à 50 lieues au-dessus de l'endroit d'où nous étions partis, & comme il se rencontre sur le chemin un grand nombre d'Isles, nous passames de l'une à l'autre, jusqu'à

ce qu'enfin nous en gagnames une qui n'eſt qu'à 7. ou 8. milles de l'autre bord. De-là nous nous laiſſames tomber en ſuivant toûjours le fil de l'eau ſur la pointe de terre qui ſépare le fleuve *de la Plata* de l'*Uraguai* juſqu'au moment de leur réunion.

Après nous être tirés de ce pas dangereux, nous nous trouvames ſur l'*Uraguai* l'un des plus grands Fleuves de l'Amérique. Il eſt ſi large à ſon embouchure, que la vûe peut à peine s'étendre d'un bord à l'autre, même dans les plus beaux jours; vis-à-vis de la Réduction où je ſuis à 200 lieues au-deſſus de l'embouchure du Fleuve, il faut encore près d'une heure pour le traverſer.

Si l'*Uraguai* n'eſt pas rempli de bancs de ſable comme le Fleuve *de la Plata*, il eſt ſemé de rochers, cachés à fleur d'eau, qui ne ſont pas moins dangereux; c'eſt pourquoi on ne s'y ſert point de Tartanes ni d'autres Bâtimens à voile qui ſont en uſage ſur le *Parana*; les Balſes courent moins de riſques. Quand elles heurtent contre un rocher, leur légéreté empêche que le choc ne ſoit bien violent; d'ailleurs elles ne vont qu'à la

rame, & les canots qui leur servent de base n'étant que d'une seule piéce, ne s'ouvrent pas comme les barqùes. Les Balses pesent si peu que souvent elles passent sur des pointes de Rocher sans en recevoir aucun dommage ; mais elles s'usent en fort peu de tems.

Nous nous arrêtames quelques jours près d'une petite riviere qu'on nomme *Rio de las vaccas*, afin d'y faire nos provisions de viande. Un Gentilhomme Espagnol a formé en cet endroit une petite habitation, & posséde dans l'espace de dix à 12. lieues de païs qu'il s'est approprié 20. à 30000. bœufs ou vaches. Il en vend à tous les voyageurs qui passent par-là. Nous achetames de lui 70. jeunes bœufs d'une grandeur & d'une grosseur surprenante, & nous ne les payames que 6. Pauls la piéce. C'est le prix courant dans toutes ces contrées, excepté à *Buenos Ayres*. Ainsi chaque Balse en eut quatre ou cinq pour sa part ; mais, ce que vous aurez peine à croire, cette provision n'étoit que suffisante pour huit où dix jours de chemin qui nous restoient à faire jusqu'à la Réduction de saint Dominique, où l'on prend de nouveau des vivres. Les Indiens sont

d'une gourmandise insatiable. J'ai vu ceux d'une seule Balse manger en moins d'un jour un bœuf de bonne taille. Ce qui m'étonne, c'est que les indigestions sont plus rares parmi eux qu'en Europe. Rien de plus propre cependant, ce semble, à leur en procurer que la maniere dont ils accommodent leur viande. Ils assomment un bœuf ou une vache. Au même instant les uns l'égorgent, les autres l'écorchent, ou le coupent par quartiers. Tout cela se fait en moins d'un quart-d'heure. Les Indiens allument près de-là un grand feu ; ils coupent des branches d'arbres & ils en font des especes de broches, auxquelles ils attachent trois ou quatre pièces de viande. Ils plantent ces broches autour du feu. Au bout d'un quart d'heure ils retirent la viande plus qu'à demi-crue, & la mangent assis autour du feu. Une ou deux heures après elle est digérée, & la faim est la même qu'auparavant.

Lorsqu'on navige sur le Fleuve *Paraguai*, on rencontre assez souvent à droite & à gauche de petites Rivieres où les Indiens entrent lorsque le jour commence à tomber, afin que leurs Balses y soient en sûreté pendant la nuit. Le pre-

seul, singulier par sa petitesse, & encore plus par la beauté de son plumage. Il est de moitié plus petit qu'un roitelet. Sa couleur est un verd tirant sur l'or. Il est tout le jour en l'air, & ne se nourrit que de feuilles qu'il suce toûjours soûtenu sur ses petites aîles. Même après sa mort son plumage conserve encore tout son éclat, & les Espagnols envoient souvent de ces petits oiseaux en Espagne dans des lettres.

Ces mêmes bois dont je viens de parler sont remplis de cerfs, de chevreuils, de sangliers. 40. de nos Indiens tuerent en peu d'heures 35. de ces derniers animaux à coups de pieux. Mais ce qu'il y a de plus commun ce sont les tigres; ils s'asséient souvent sur le bord de l'eau, pour regarder les Balses qui passent. Les tigres de ce païs-ci, sont & plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Il n'y a pas long-tems que les Indiens m'apporterent la peau d'un tigre *qu'ils* avoient tué, pour me la montrer. Je la fis placer droite, ensorte qu'elle pouvoit me représenter l'animal se dressant sur ses pieds de derriere pour assaillir son ennemi. Vous savez que je suis d'une bonne

taille,

taille ; tout ce que je pouvois faire en hauſſant le bras, c'étoit d'atteindre à la gueule du tigre. Il eſt vrai qu'il étoit d'une taille extraordinaire. Mais à parler en général, j'ai trouvé les tigres de ce païs-ci plus grands que ceux que j'avois vu autrefois dans la Ménagerie du Duc de Parme. Ils ſont auſſi beaucoup plus beaux ; car le fond de leur peau a preſque l'éclat de l'or. Ils fuient d'ordinaire devant les chaſſeurs ; mais quand ils ſe ſentent frappés d'un trait ou d'une balle, s'ils ne tombent pas morts du coup, ils ſe jettent avec une fureur incroyable ſur celui qui les a frappés, & l'on prétend qu'ils le diſtinguent au milieu de pluſieurs autres perſonnes. C'eſt de quoi le P. Michel *Ximenès* Supérieur de ces Miſſions, fut un jour témoin, comme il me l'a lui-même raconté. Ce Miſſionnaire faiſoit voyage avec trois Indiens qui virent un tigre entrer dans un petit bois iſolé. Ils réſolurent de l'aller tuer. Le Pere ſe mit à l'écart en un lieu d'où il pouvoit examiner ſans danger tout ce qui ſe paſſeroit. Les Indiens accoûtumés à ce genre de chaſſe ou de combat s'arrangerent de cette façon. Deux étoient

armés de lances, le troisiéme portoit un mousquet. Il se plaça entre les deux autres. Tous trois s'avancerent dans cet ordre, & tournerent autour du petit bois, jusqu'à ce qu'enfin ils apperçurent le tigre. Alors celui qui portoit un fusil, lâcha son coup & frappa l'animal à la tête. Le P. *Ximènès* m'a raconté qu'il vit au même instant le coup partir, & le tigre enferré dans les deux lances. Car dès qu'il se sentit blessé, il s'élança avec force pour retomber sur celui qui avoit tiré le coup. Les deux autres Indiens prévoyans ce qui devoit arriver, avoient tenu leurs lances prêtes pour arrêter l'animal au passage. En effet, ils lui percerent les flancs chacun de leur côté avec une adresse admirable, & ils le tinrent suspendu dans l'air un moment.

Ce païs est aussi fort infesté de serpens. Il y en eut un qui entra dans la Balse du P. Supérieur, soit en se glissant le long de la corde qui tenoit la *Balse* attachée à un arbre, soit par la planche qu'on avoit mise pour descendre à terre. Le Pere qui ne pouvoit fuir sans passer par-dessus le serpent eut assez de peur. Mais les Indiens de la Balse étant ac-

courus à son secours, tuerent l'animal dangereux. Beaucoup d'Indiens meurent de la morsure des serpens. On dit néanmoins qu'ils en réchappent assez communément, lorsqu'ils sont à portée d'appliquer promptement le remède que la Providence leur a préparé dans certaines herbes, & spécialement dans le Nard que certains cantons du *Paraguai* produisent en abondance. Mais lorsqu'ils sont mordus par le serpent *Sonnette*, on assure que le mal est sans remede. Je n'ai vu qu'un seul de ces serpens; il étoit d'une grandeur monstrueuse. Nos Indiens l'apperçurent parmi des Orangers sous lesquels ils étoient assis, & le tuerent sur le champ. J'examinai à loisir ces osselets qu'il a au bout de la queue, & qui font quand il rampe un bruit assez semblable à celui d'une sonnette; on dit qu'il lui vient tous les ans un nouvel osselet.

Malgré tant de dangers, nos Indiens n'étoient pas plutôt à terre, qu'ils entroient dans ces bois épais. En un clin d'œil pour ainsi dire, chaque troupe formoit devant sa Balse une petite place où ils mangeoient & dormoient ensuite avec

une ſécurité admirable. C'eſt-là ſans doute un reſte de leur ancienne maniere de vivre, & de l'habitude qu'ils avoient autrefois de demeurer dans les forêts.

J'ai cru devoir rapporter d'abord ici toutes ces particularités, afin de vous donner une connoiſſance générale du païs, & de pouvoir m'étendre davantage ſur les circonſtances propres de notre voyage.

Nous n'avions pas encore quitté l'habitation du Gentilhomme Eſpagnol dont je vous ai parlé, lorſqu'une violente tempête qui s'éleva tout à coup, fit tomber dans l'eau une partie de nos proviſions; heureuſement nous étions tous deſcendus à terre à cauſe du froid; mais toutes nos Balſes coûlerent à fond excepté une ou deux, & l'on eut bien de la peine à les rétablir dans leur premier état, ſur-tout la mienne qu'il fallut défaire entiérement pour radouber avec des planches, un des deux canots qui s'étoit fendu par la violence de l'eau; car l'*Uraguai* paroiſſoit alors ſemblable à une mer irritée.

Mais ce qui nous affligea le plus, ce fut de découvrir parmi nos Indiens deux

gens malades de la petite vérole. Cette maladie est ici ce qu'est la peste en Europe; nous les séparames sur le champ des autres, & nous obtinmes la permission de les laisser au lieu où ils étoient, avec du monde pour les garder. Nous nous flattames que le mal n'auroit pas de suite parmi les autres Indiens, & nous nous remimes en route.

Nous arrivames au bout de sept ou 8. jours à la Réduction de *Saint Dominique Soriano*, qui est sous la conduite des Peres de saint François. Le Curé étoit un saint vieillard qui nous reçut avec toute la charité possible, & même comme nous étions arrivés la veille de saint Ignace, il fit sonner les cloches pour annoncer la Fête du lendemain, & il la célébra avec beaucoup de solemnité. Ses Indiens & les nôtres prirent également part à la fête.

Tandis que nous nous entretenions avec ce respectable Missionnaire, on vint nous annoncer que trois de nos Indiens avoient la petite vérole. L'un des trois mourut ce jour là-même. Un Espagnol voulut bien recevoir les deux autres dans son habitation qui n'étoit pas

fort éloignée de saint Dominique. Comme nous appréhendions, ce qui n'arriva que trop tôt en effet, à savoir que le mal ne gagnât parmi nos gens, le P. Supérieur envoya par terre un exprès à *Yapeiù*, celle de nos Réductions qui est la plus voisine de saint Dominique. Il le chargea d'une lettre, par laquelle il instruisoit nos Peres du danger où nous étions, & il les prioit d'envoyer au-devant de nous quelques Indiens avec des provisions, parce que nous courions risque de dementer en chemin, si la petite vérole faisoit de nouveaux progrès. Ayant ainsi pris nos précautions nous nous rembarquames. Après quelques jours de navigation nous passames de l'autre côté du Fleuve où nous espérions trouver plus aisément des vivres; car les Infidéles qui habitent sur les bords de l'*Uraguai*, apportent d'eux-mêmes de la viande aux voyageurs, & la leur donnent pour un peu de toile ou de tabac, ou pour d'autres choses semblables. En effet nous en vimes bientôt une troupe qui vint nous offrir sa chasse. Presque tout le païs situé entre le *Parana* & l'*Uraguai*, est habité par un grand nombre

de nations barbares. Les plus connues, sont celles des *Bohanes*, des *Martidanes*, des *Manchados*, des *Jaros* & des *Charuas*. Celle-ci est la plus nombreuse de toutes. Les *Charuas* sont tous vêtus fort à la légere, & n'ont point de demeure fixe. On les voit presque toûjours à cheval, armés d'un arc, & d'une Massue ou d'une lance, & ils manient leurs chevaux avec une dextérité admirable. Au reste ce que je dis ici des *Charuas* convient également aux autres Nations sauvages du *Paraguai*.

Un jour que nous étions repassés à la droite du Fleuve, nous vimes venir à nous un grand nombre de *Guanoas*. C'est une nation fort nombreuse, qui occupe une bonne partie des terres situées entre l'*Uraguai* & la mer. Je remarquai dans la troupe un enfant couché sur son cheval comme sur un lit; il avoit la tête appuyée sur le col du cheval, & les jambes croisées sur la croupe. Dans cette posture il nous regardoit avec beaucoup d'attention. Il n'avoit point d'autre vêtement qu'une espece d'echarpe qui descendoit de l'épaule droite sous le bras gauche, & à laquelle étoit attachée une

bourse de cuir qui renfermoit apparemment ses provisions. Après nous avoir considérés pendant quelques tems, il se redressa & disparut comme un éclair. Nous admirames d'autant plus la légéreté de sa course qu'il n'avoit ni selle, ni étriers, ni éperons, pas même une baguette en main pour conduire son cheval. Pour revenir aux *Charuas* ; comme ils demeurent sans cesse exposés à toutes les injures de l'air, ils ont le teint fort basané. Leurs cheveux sont extrêmement longs & mal en ordre. On reconnoît aisément les principaux de la Nation à quelques petits morceaux de verre qu'ils portent enchassés dans le menton. On en voit plusieurs qui ont à peine un ou deux doigts à chaque main, parce qu'ils se coupent une jointure de doigt toutes les fois qu'il meurt un de leur parens. Cette coûtume barbare & ridicule commence pourtant à s'abolir chez la plûpart de ces Peuples. Les femmes sont chargées de pourvoir aux besoins de toute la famille. Ce sont elles qui transportent tous les meubles du ménage, lorsqu'on déloge. Outre ce fardeau, elles portent encore d'ordinaire

un ou deux enfans attachés derriere leur dos, & elles sont toûjours à pied tandis que leur mari est à cheval, uniquement chargé de ses armes & de quelques provisions. Ces barbares ne cultivent point la terre. Quelques fruits sauvages & les bœufs dont le païs est rempli, voilà toute leur nourriture. Les *Pampas* qui sont voisins de *Buenos-Ayres* mangent-dit-on pour le moins autant de chevaux que de bœufs.

La vie toûjours errante de ces Peuples, est un des plus grands obstacles à leur couversion. On a tenté souvent mais en vain de les rassembler. Ou s'ils se sont rendus quelquefois aux pressantes sollicitations des Missionnaires, ce n'a pas été pour long-tems. On étoit venu à bout de fonder deux Réductions, l'une chez les *Charuas* sous le nom & l'invocation de saint André, l'autre chez les *Guanoas* sous le titre de Jesus & de Marie. Un matin la cloche ayant sonné dans celle-ci pour appeller le Peuple à l'Eglise suivant la coûtume, le Missionnaire fut fort surpris de n'y voir venir personne. Il sortit de sa Maison ne pouvant comprendre la cause d'un événe-

ment si extraordinaire ; & trouva que tous ces Indiens s'étoient retirés dans les bois pendant la nuit à la faveur des ténébres. L'autre Réduction n'eut pas un meilleur sort. On convertit néanmoins de tems en tems quelques-uns de ces infidéles qui viennent s'établir dans les anciennes Réductions. Les Missionnaires rebutés de tant de mauvais succès ont tourné leurs vûes du côté des *Guagnanas*, peuples fort avancés dans l'intérieur du païs, chez qui l'on espere recueillir des fruits plus abondans.

Deux choses contribuent sur-tout à entretenir les *Jaros* & les *Charuas* dans leur obstination ; l'une est la haine qu'ils ont pour les Espagnols. Ils sçavent ce qu'il leur en a coûté anciennement pour défendre leur liberté, & ils craignent toûjours qu'on ne veuille les rendre esclaves. L'autre est la vie déréglée de ces mêmes Espagnols. Les Barbares qui vivent maintenant en paix avec eux, vont librement commercer dans les Villes. Les mœurs corromptues qu'ils y remarquent leur servent de prétexte pour s'obstiner de plus en plus dans leur infidélité.

Beaucoup d'Apostats vont aussi se ré-

fugier chez eux. Tous les Indiens des Réductions ne sont pas de fervens Chrétiens. Ceux qui ménent une vie déréglée, voyant d'une part que s'ils ne se corrigent pas, ils seront séverement châtiés, & de l'autre ne pouvant se résoudre à rentrer dans le bon chemin, prennent bientôt le parti de passer chez les Infidéles. Quelques Espagnols y viennent aussi, soit pour se soustraire aux poursuites de la Justice, soit pour vivre avec plus de liberté. On peut bien croire que ces misérables transfuges ne donnent pas aux Infidéles une idée fort avantageuse de la Religion Chrétienne.

Nous étant un jour arrêtés à la pointe d'un bois, une troupe de *Charnas* vint nous offrir des vivres. Tous leurs Chefs avoient des noms de Saints. Leur principal Cacique s'appelloit Dom Simon. Rien de plus ridicule que son habillement. Il avoit une espéce de manteau fait de plusieurs piéces, dont quelques-unes étoient de vieux morceaux de cuir doré, & il tenoit en main un petit bâton noir garni de laiton, qu'il manioit fort gravement : son manteau paroissoit sur-tout lui inspirer bien de la va-

nité. Deux autres se nommoient l'un Jean & l'autre François. Celui-ci parloit assez bien la langue Espagnole. Tous deux étoient fils d'un bon vieillard qui étoit l'exemple de la Réduction de saint François de Borgia. Dom Simon voulant témoigner sa reconnoissance à un Missionnaire qui lui avoit fait présent de quelques bagatelles d'Europe, lui présenta une moitié de veau, sur laquelle il étoit assis à cheval & qui lui tenoit lieu de selle. Quelques Missionnaires voulurent parler de Religion aux Infidéles; mais ceux-ci répondirent froidement qu'ils avoient des parens, & qu'il ne leur étoit pas permis de les abandonner. Un autre étant vivement sollicité par un Missionnaire, qui lui disoit que s'il ne se convertissoit pas, il iroit en enfer. Tant mieux, répliqua l'Indien, *je n'aurai plus froid après ma mort.* C'est par de telles réponses qu'ils déconcertent souvent le zéle des plus fervens Prédicateurs de l'Evangile.

Cependant nous avancions à grandes journées par la crainte que nous avions d'être arrêtés en chemin par la petite vérole. Elle n'étoit que trop bien fondée.

Trois ou quatre de nos Indiens étoient malades. Nous les mîmes à part dans un canot qui ne devoit nous suivre que de loin. Mais toutes nos précautions furent inutiles. Le 20. d'Août quatorze Indiens tomberent malades sur une seule Balse, & la contagion commençoit à se répandre sur les autres. Jugez de l'embarras où nous nous trouvames alors. Nous étions encore à 100 lieues de nos Missions ; nous ne pouvions attendre aucun secours des Infidéles, qui dès qu'ils s'apperçurent que nous avions des malades, disparurent pour toûjours. Nous primes le parti d'avancer toûjours & de nous approcher le plus qu'il seroit possible, d'*Yapeiù*, afin d'être plus à portée de recevoir les provisions que l'on pourroit nous envoyer, & nous laissames nos malades dans l'endroit où nous étions alors. Mais ce parti n'étoit pas sans inconvéniens. Le P. Ximenès notre Supérieur étoit le seul qui sçût la langue des Indiens. S'il venoit avec nous, tous ces pauvres gens qui étoient atteints du mal, restoient à l'abandon sans avoir personne auprès d'eux qui pût leur administrer les Sacremens ou les assister dans leurs be-

soins. Si le Pere restoit avec eux, c'étoit exposer au même danger les Indiens des autres Balses, qui pouvoient tomber aussi malades & qui en ce cas n'auroient point eû de Confesseur.

Nous étions dans cette perplexité, lorsque dix Indiens se dévouerent généreusement au service des pestiférés. Ils se rendirent sans délai auprès des malades. Le P. Ximenès administra les Sacremens à ceux mêmes qui étoient en santé pour prévenir tout accident : il leur laissa des vivres en abondance, & vint ensuite nous rejoindre. Les dix Indiens prirent tant de soin des malades qu'il en sauverent plus de la moitié, par une espéce de miracle. Après avoir enseveli les morts, ils mirent les convalescens sur deux canots ; car la Balse qu'on leur avoit laissée s'étoit défaite, & ils se rapprocherent peu à peu du gros de la troupe. Tous ces généreux Néophytes tomberent malades à leur tour, & ils allerent tous excepté un seul, recevoir dans le Ciel la récompense de leur héroïque charité.

Cependant nous arrivames en cinq ou six jours au passage d'*Itu*, ou d'*Aricisse*; car on lui donne indifféremment ces deux

noms. L'*Uraguai* eſt traverſé dans cet endroit par une chaîne de rochers, du haut deſquels l'eau tombe avec tant de fracas & d'impétuoſité, qu'on l'entend à la diſtance de pluſieurs milles. Il eſt vrai que l'eau débouchant par pluſieurs iſſues, les Indiens ont ſoin de chercher les canaux les plus commodes. Ce ſont ceux où les eaux du Fleuve tombent comme par degrés, & par conſéquent avec beaucoup moins de violence. Malgré cela on ne ſçauroit dire combien ce paſſage leur donne de peine. Ils ſont obligés d'attacher des cordes à la Balſe, pour la tirer en haut. Les uns ſe placent ſur le rivage, les autres ſur la pointe d'un rocher. La plûpart ſe mettent dans l'eau & pouſſent la Balſe par derriere, ou la ſoulévent ſur leurs épaules. Ils la traînent ou la portent ainſi de rocher en rocher juſqu'à ce qu'elle ſe trouve en pleine eau. Ce paſſage difficile les arrête quelquefois deux jours entiers.

La petite vérole recommençoit à ſe faire ſentir. La plûpart des Balſes entrerent dans une petite Riviere qui ſe décharge dans l'*Uraguai*, à un demi mille ou environ au-deſſous du paſſage d'*Ariciffe*,

Les gens de ma Balse & ceux de quelques-autres crurent qu'il valoit mieux franchir tout d'un coup ce mauvais pas pendant qu'ils étoient en santé. D'ailleurs ils vouloient s'éloigner des autres Balses où régnoit la contagion, mais ce fut inutilement ; en peu de jours nous eumes jusquà 60. malades, & bientôt après 114. Il étoit désormais impossible d'aller plus loin. Nons envoyames par terre un Indien à *Tapein* pour donner avis à nos peres de notre situation, & pour hâter le secours de vivres que nous attendions, & qui nous devenoit de jour en jour plus nécessaire.

Nous primes tout le soin possible des pestiférés que nous ne quittions plus. Les gens de chaque Balse avoient construit une ou deux cabannes de paille, soit pour garantir leurs malades des injures de l'air, soit pour les séparer davantage de ceux qui étoient en santé. Le P. *Ximenès* étoit resté avec le *gros de* la troupe à une lieue au-dessous de l'endroit où nous étions. Il vint par terre confesser nos malades, ensuite il alla retrouver les siens.

Jusques-là je n'avois point encore administré

niſtré le ſaint Viatique ni l'Extrême-onction. Je vous aſſure que je fis en fort peu de tems un bon apprentiſſage ; car dans une ſeule matinée, après avoir célébré la ſainte Meſſe ſur un Autel portatif, comme nous le faiſions tous les jours, je portai les derniers Sacremens à 13. Indiens. Les malades étoient entaſſés les uns ſur les autres. Il falloit pour les adminiſtrer, ſe courber juſqu'à terre, paſſer au milieu d'eux ſans trouver preſque l'eſpace néceſſaire, les remuer avec beaucoup de ménagement pour leur appliquer les ſaintes huiles ſans leur faire de mal. A peine conſervoient-ils quelques veſtiges de la figure humaine. Je vous avoue que cet exercice me parut bien rude & bien dégoûtant. La petite vérole telle qu'elle eſt en Europe ne ſçauroit vous donner qu'une foible idée de ce qu'elle eſt ici. Un jour comme on voulut tirer un mort de ſa cabanne pour l'enſevelir, on le prit par les jambes. La peau ſe détacha des chairs & reſta ſeule entre les mains des charitables Chrétiens qui s'occupoient de ce ſoin fatiguant ; d'où l'on peut juger quelle étoit la malignité du mal.

Toutes les Balses avec le peu d'Indiens qui restoient passerent enfin l'*Aricisse*. On construisit à la hâte des Cabannes au pied d'une petite Colline pour y mettre tous les malades. Elles étoient au nombre de 24. qui se trouverent toutes pleines. Cela ressembloit de loin à une Rancherie ou Peuplade d'infidéles. Nous fimes pendant plusieurs jours de ferventes prieres pour demander à Dieu la cessation du cruel fléau qui nous affligeoit. Le Ciel parut insensible à nos vœux. Sans doute il vouloit nous préparer par ce rude noviciat aux travaux des Missions, & récompenser le zéle & la ferveur de ces bons Indiens. Car ils mouroient tous en vrais prédestinés. Dès qu'ils se sentoient frappés ils demandoient les Sacremens, & ils les recevoient avec une dévotion admirable. Jamais il ne leur échappoit un mot de plainte. On les entendoit seulement prononcer d'une voix mourante les noms de *Jesus* & de *Marie*.

J'administrois un jour l'Extrême-onction à un de nos Indiens qui étoit prêt de rendre l'ame. Un autre étoit couché auprès de lui, & il avoit le visage caché sous sa couverture, suivant leur coûtume.

Il m'appella, & comme il sçavoit un peu d'Espagnol, il me demanda mon Crucifix à baiser pour gagner l'indulgence pleniere, je le contentai sur le champ. Ce bon homme me remercia de la maniere la plus expressive. Il me promit qu'il se souviendroit de moi dans le Paradis. Enfin il me dit tant de choses toutes plus touchantes les unes que les autres, que j'en fus attendri jusqu'aux larmes. Ce bon Indien mourut quelques instans après dans les plus grands sentimens de piété.

Un autre Indien homme d'âge & d'autorité parmi les siens, étoit à l'article de la mort. Il fit appeller tous les gens de sa Balse, & leur dit d'une voix assez haute pour être entendu de tout le monde, qu'il mouroit très-content, puisque c'étoit en conduisant des Missionnaires dans son païs. Il conjura ses compatriotes de ne jamais abandonner les Peres sous quelque prétexte que ce pût être. » Car dût-il vous en coûter la vie, » ajoûta-t-il, vous seriez du moins sûrs, » de ne pas mourir sans Sacremens. Et » je puis vous assurer d'après ma propre » expérience que c'est la plus grande con» solation que puisse avoir un Chrétien » au lit de la mort.

La plûpart des Néophytes faisoient de semblables discours avant que de mourir. Les autres Indiens en étoient vivement touchés. Quoiqu'environnés de toutes parts des horreurs de la mort, aucun d'eux ne fut tenté de s'enfuir chez les Infidéles. Rien ne leur étoit pourtant plus facile. Par-là ils se seroient mis également à couvert & de la disette & de la maladie. Tous demeurerent constamment auprès de nous. Ils se virent presque tous les uns après les autres frappés du mal contagieux sans en être ébranlés le moins du monde. Un Missionnaire trouva au pied d'un arbre un Indien qui se lamentoit. Le Pere lui demanda quel étoit le sujet de sa douleur. » Je pleure, » répondit le Néophyte, de voir les Pe- » res s'exposer dans ce lieu désert, bien » loin de leur patrie, à tant de dangers » & d'incommodités, pour assister de » pauvres Indiens.

Il est vrai que les Néophytes *étoient* vivement frappés de voir les Missionnaires veiller jour & nuit auprès des pestiférés, & leur procurer avec tant de zéle tous les secours de l'ame & du corps, se priver de leurs couvertures, & des

autres choses les plus nécessaires dans une saison & dans un lieu si incommodes, en faveur de leurs chers Néophytes. Il faut pourtant convenir que les Indiens & spécialement les Infirmiers ne nous cédoient point en assiduité auprès des malades ; je fus obligé plus d'une fois de modérer le zéle indiscret du mien. A peine prenoit-il durant la nuit quelques momens d'un sommeil interrompu. Plusieurs autres se livroient avec la même ardeur à ces pieux excès.

Celui de tous qui se distingua davantage fut un Indien nommé *Ticu*, qui passoit les jours & les nuits à soigner les malades & à ensévelir les morts. La peine qu'il avoit à creuser les fosses sans avoir les outils nécessaires lui avoit fait enfler le bras, de maniere qu'il ne pouvoit plus s'en aider. Le P. *Ximenès* lui ayant conseillé de se ménager un peu parce qu'il s'exposoit à un danger évident de tomber malade ; Mon Peré, répondit l'Indien, Dieu est assez puissant pour me préserver de la Peste, s'il le veut : sinon que sa sainte volonté soit faite. Je suis infirmier : tous mes momens appartiennent aux malades. Il contracta enfin la

maladie ; & l'on eût dit que tous les maux de ceux qu'il avoit ensevelis étoient venus fondre sur lui. Tout le monde & sur-tout les Missionnaires prenoient grand intérêt à sa santé. Dieu la lui rendit enfin pour l'avantage des autres malades, qu'il courut assister comme auparavant, dès qu'il put se lever.

Cependant la disette devenoit extrême. Enfin le secours si long-tems attendu arriva par le Fleuve sur deux Balses, qu'on nous envoyoit de *Tapeiù* chargées de provisions. Les Missionnaires avoient recommandé fort sagement aux Indiens qui conduisoient ces Balses, de ne point trop s'approcher de nous, & surtout de ne point avoir de communication avec les Pestiférés. Ils leur avoient ordonné de s'arrêter un peu au-dessus de l'endroit où nous étions, de mettre à terre les provisions, & de nous en donner avis. Ils s'étoient en effet arrêtés à 3. lieues de nous. Mais ils y demeurerent plusieurs jours sans nous donner de leurs nouvelles, parce qu'ils attendoient que nous envoyassions prendre les vivres qu'ils nous avoient apportés. Un jour deux de nos Indiens étant allés à la chasse

de ce côté-là, rencontrerent une des deux Balſes, & reconnurent les gens qui étoient deſſus ; ils vinrent ſur le champ nous avertir ; ſans cela nous n'aurions jamais deviné que le ſecours fût ſi près. A quelques jours de-là, il nous vint par terre un bon nombre de bœufs, & nous commençames un peu à reſpirer.

Mais de nouvelles épreuves ſuivirent de près cette conſolation que le Ciel nous avoit accordée. Nous fumes aſſaillis d'une tempête encore plus rude que la premiere. Preſque toutes nos Balſes coulerent à fond, & furent tellement endommagées par les eaux, qu'on fut obligé d'en défaire ſix entiérement. Une partie de nos nouvelles proviſions fut perdue. Un de nos Peres voulant arrêter un petit coffre emporté par le courant tomba dans l'eau & penſa ſe noyer. Mais la perte la plus ſenſible pour nous, fut celle des Saintes Huiles que nous ne pumes jamais retrouver.

A la tempête ſuccéderent les Tigres que l'odeur de la viande avoit attirés. Nos Miſſionnaires en rencontrerent pluſieurs dans le bois voiſin ; mais ils en furent quittes pour la peur. Ces animaux

féroces nous rendoient assez souvent visite pendant la nuit. Un Tigre entra dans une cabane où il y avoit deux malades. Heureusement il se trouva auprès d'eux un morceau de bœuf. Le Tigre l'emporta sans leur faire aucun mal. Un autre entra dans un canot où dormoit un homme couvert d'une peau de bœuf. Celui-ci se sentant foulé sous les pieds de la bête poussa un grand cri, elle eut peur & se retira. Nos Indiens tuerent deux Tigres, & nous en apporterent un petit d'environ un mois qu'ils avoient pris tout vivant. Je n'ai jamais rien vu de si féroce. Tout petit qu'll étoit, il écumoit de rage, il rugissoit continuellement, & se jettoit avec fureur sur tous ceux qui l'approchoient, sur ceux même qui lui apportoient à manger. Voyans donc qu'il étoit impossible de l'apprivoiser, & craignant d'ailleurs qu'il ne nous attirât la visite des autres Tigres, nous le noyames dans le fleuve.

Les Fourmis se joignirent aux Tigres. Comme les Balses étoient demeurées long-tems au même endroit, des milliers de ces petits animaux avoient trouvé moyen d'y entrer, & nous incommodoient

doient extrêmement. La patience étoit le seul remede qui nous restât au milieu de tant de maux.

Il y avoit déja trois mois que nous étions partis de *Buenos-Ayres*. Nous en avions passés deux dans ce désert auprès des Pestiférés. Nous attendions de jour en jour les ordres du P. Supérieur des Missions, à qui nous avions envoyé une relation circonstanciée de notre état présent. De 340 Indiens qui étoient venus nous chercher à *Buenos-Ayres*, il n'y en avoit que 42 qui n'eussent pas eû la petite vérole. 179. étoient morts, & les autres convalescens. Depuis quelque tems nous n'avions presque plus de malades. Si l'on avoit pris le parti d'attendre que tous l'eussent été, nous n'aurions jamais eû fini, car les maladies contagieuses ne sont jamais si générales, qu'elles n'épargnent quelqu'un. Plusieurs Missionnaires étoient fort incommodés. On craignoit sur-tout que deux ne fussent pas en état de faire le reste du voyage, si on les laissoit plus long-tems dans cet affreux désert. Le P. Supérieur n'eut pas plutôt reçu notre lettre, qu'il nous envoya un Missionnaire & quatre Balses.

il avoit donné ordre à ce Missionnaire de demeurer avec le P. Ximenès auprès de nos Indiens jusqu'à ce qu'ils eussent fait une rigoureuse quarantaine, de peur que la peste ne s'introduisît dans les Missions, comme il étoit arrivé en 1718. où elle emporta plus de 50000 Indiens. Il enjoignoit aussi à tous les Missionnaires qui avoient été jusqu'alors parmi les malades de changer entiérement d'habits, de brûler les anciens, & de prendre ceux qu'il leur envoyoit.

Sur ces entrefaites le P. Provincial arriva; il avoit eu tout le tems de revenir de Cordoue, & de nous rejoindre après s'être embarqué à *Buenos-Ayres*, pour faire la visite des Missions de l'*Uraguai*. Il ne put apprendre tout ce qui nous étoit arrivé en chemin, sans en être vivement touché. Il nous avoit tous amenés d'Europe, il nous regardoit comme ses enfans, & il conservoit pour nous une tendresse toute particuliere. Nous nous hatâmes de nous rembarquer pour le suivre. Nôtre premier soin fut de prendre les habits neufs qu'on nous avoit apportés; ils étoient de coton teint en noir. Nous montâmes sur trois Balses,

à peine pouvoit-on s'y tourner tant elles étoient étroites. Il n'en étoit pas de même des habits & des souliers faits par des gens qui ne nous avoient jamais vûs, & qui n'avoient pas épargné l'étoffe.

Nous prîmes le chemin des Missions avec le P. Provincial, qui consola les Néophytes avant que departir, & fit mettre à part sur deux Balses les 40 Indiens qui étoient en santé, & les convalescens au nombre de 121. sur cinq autres. Mais ils ne devoient partir que deux ou trois jours après nous, & il leur étoit ordonné de régler tellement leur marche, qu'ils n'arrivassent à 30 lieues de *Tapeiu*, que quand leur quarantaine seroit entiérement achevée.

Telle fut la fin de nos travaux. Nous arrivâmes vers la mi-Novembre à la Réduction des trois Rois ou de *Tapeiu*. Elle est composée de 1200 familles ou environ. Je ne m'arrête point à vous d'écrire l'allégresse qu'on fit paroître en nous voyant, ni les fêtes que ces bons Indiens nous donnerent pendant les deux ou trois jours que nous passâmes avec eux. Nous nous séparâmes en cet endroit pour nous rendre chacun dans la Réduction

qui nous fut assignée. Celle de Sainte Marie, située à 80 lieues d'*Yapeiu* m'échut en partage. J'y arrivai le premier de Décembre 1729. trois ans & quatre mois après mon départ de Boulogne. J'y fus reçu par le P. Jacques-Ignace *Altamirano*. C'est un vieillard septuagénaire distingué par sa naissance, & beaucoup plus encore par son savoir & par ses vertus. Il seroit difficile d'exprimer toutes les caresses que me firent les Indiens. Ils étoient venus assez loin au-devant de moi, & ils s'attroupoient en foule pour me voir. L'un me baisoit la main, l'autre me félicitoit de ce que j'étois arrivé sain & sauf dans leur pays, après avoir couru tant de dangers. Ceux-là me remercioient d'être venu de si loin, d'avoir passé le *Paraguazu*, c'est-à-dire la Mer, & d'avoir abandonné ma patrie, *gnandi rahupaï*; c'est-à-dire, pour leur amour. La joie que j'eus de me voir enfin parvenu à ce terme si long-tems *désiré* me fit bientôt oublier toutes les fatigues passées. L'unique chose qui m'a fait quelque peine, ça été la difficulté de la langue. Je m'y suis tellement appliqué que je fais depuis deux mois

le Catéchisme aux enfans. C'est la seule chose dont je sois capable pour le présent, peut-être n'est-ce pas la moins utile que l'on puisse faire en ce païs-ci. J'ai toujours un auditoire fort nombreux; car le nombre des enfans monte dans cette Réduction à 1962 dont 1002 garçons. Quoique je prenne de tems en tems un mot pour l'autre, ils comprennent assez bien ce que je veux dire, comme je les entens moi-même assez bien lorsqu'ils me répondent. Je donne des Images à ceux qui répondent le mieux, & je renvoie tout mon monde content.

Restons-en là, s'il vous plaît : aussi-bien si je commençois à parler des Indiens de nos Réductions, je ne finirois point. Je vous ai déja envoyé une Relation fort détaillée de ces Missions. Suivant tout ce que j'ai vu jusqu'à présent je puis vous assûrer qu'elle est très-fidéle. Adieu. Je suis, &c.

FIN.

TABLE

DES MATIERES.

A.

B

D

E.

F.

G.

H

I.

L

M.

N.

O.

P.

V.

Fin de la Table des Matieres.

De l'Imprimerie de GISSEY.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Livre qui a pour titre, *Relation des Missions du Paraguai*, Traduite de l'Italien de M. *Muratori*. Je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Ce premier Août 1753. DE BOUGUINVILLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur MARC BORDELET, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Jacobi Vanerii è Societate Jesu Sacerdotis prædium rusticum, & opuscula ejusdem. Relation des Missions du Paraguai* traduite de l'Italien de Muratori : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années

E ij

consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur De Lamoignon; & qu'il en sera ensuite remis deux

Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur De Lamoignon & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur De Machault, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvragess soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le seiziéme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent cinquante-trois, & de notre Regne le trente-huitiéme. Par le Roi en son Conseil.

SOCQUET.

Registré sur le Registre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 227. fol 183. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 31. Août 1752.

DIDOT, Syndic.

ERRATA.

PAg. 8. l. 11. le la *lis.* de la. p. 24. l. 5. chere *lis.* cher p. 47. l. 14. & la Déesse *Quipoci. lis.* la Déesse se nomme *Quipoci*. p. 65. l. 20. l'Univetsité. *lis.* l'Université. p. 68. l. 8. tourner leur vue *lis.* tourner leurs vues. p. 99. l. 23. chaque. *lis.* chaque. p. 165. l. 18. si diversement. *lis.* fort diversement. p. 167. l. 22. l. droit des visites, *lis.* le droit de visite. p. 195. l. 11. on voit ici. *effacez* ici. p. 162. l. 23. ils s'assoient. *lis.* ils s'asseyent. p. 211. l. 11. connu dans le païs. *effacez* dans le païs. p. 248. l. 11. sons. *lis.* sous. p. 253. l. 1. pour quicon. *lis.* pour quiconque. p. 260. l. 21. par deux fois. *effacez* par. p. 336. l. 20. maritime. *lis.* sur Mer. p. 339. l. 16. ravissoit. *lis.* ravissoient. p. 341. l. 2. si utile. *lis.* si utiles.

Titre depuis la p. 289. *Lettres du P. Gaëtan de Cattaneo.* lis. *du P. Gaëtan Cattaneo.*

63 7 vol emi 30 fi





